

SANCTUAIRE
DU
SPIRITUALISME;

Étude de l'âme humaine,

ET DE

SES RAPPORTS AVEC L'UNIVERS,

D'APRÈS LE SOMNAMBULISME ET L'EXTASE;

PAR

L.-A. CAHAGNET,

Auteur des Arcanes de la vie future dévoilés.



PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, 265, RUE SAINT-DENIS;

GERMER BAILLIÈRE, 17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

—
1850.



Hommage de l'Auteur

A LA MÉMOIRE.

EMMANUEL SWEDENBORG

EN RECONNAISSANCE

DES BIENFAITS SPIRITUELS ET MATÉRIELS

QU'IL EN A REÇUS.

SANCTUAIRE

DU

SPIRITUALISME.

INTRODUCTION.

De tous les systèmes présentés par l'esprit humain, il n'en est pas d'aussi vrai, de plus positif, que celui qui se rapporte à nos affections, que nous avons nourri de nos méditations, de nos pensées les plus chères, et qui par conséquent nous paraît le plus recevable, parce qu'il est d'accord avec notre raison et qu'il satisfait notre jugement; un tel système est notre enfant chéri, il grandit sous notre tutelle bienveillante, est éclairé, juste, reconnaissant en rapportant à l'esprit le bien dont on l'a doté, il est l'espoir, la consolation de l'âge mûr, et le soutien de la vieillesse!..

Erreur! cruelle erreur! de ne croire que ce qui nous flatte, sans juger avec sévérité si

cette adulation de la pensée ne conduit pas aux portes de l'ignorance la plus grossière : tel est le faible de tous les hommes, l'on ne peut penser seul ce que l'on pense, l'on aime à partager ses méditations avec ses frères, comme on aime à partager une pensée d'amour avec sa compagne.

J'éprouve, comme tous ceux qui ont traité ces matières, le besoin d'écrire ce que j'ai observé par une longue étude de l'état extatique, et présenter aux hommes le fruit de mes méditations. Ai-je pensé juste ? je le crois, ou je me condamnerais à mieux penser, et pour le faire il faudrait le pouvoir.

Ai-je défini quelques-unes des propriétés de l'âme humaine plus clairement que les philosophes qui m'ont précédé ? je ne le crois pas, car leur lumière a été la mienne, et sans eux j'aurais su peu de choses : j'ai suivi leur exemple, j'ai lu, médité, expérimenté et conclu à ma manière, comme ils l'ont fait à la leur ; j'ai eu pour moi le secours du magnétisme et du somnambulisme que beaucoup n'ont pas connu ; en suis-je plus éclairé ?

Je crois ce que j'écris, parce que j'y suis autorisé par les nombreuses révélations qui m'ont été faites ; sans elles je serais resté ce que j'étais, un matérialiste athée, et ne pour-

rais aujourd'hui connaître les propositions que j'offre au public. Je dois donc conseiller à tous les hommes studieux et consciencieux de les étudier et d'en obtenir les preuves irréfragables, comme je les ai obtenues, par les moyens que je vais leur enseigner, preuves qu'ils auront comme moi s'ils les désirent. La bienveillance avec laquelle le monde magnétique a reçu les *Arcanes de la vie future dévoilés* me fait un devoir de ne lui exposer rien, que je ne puisse prouver par des expériences à la portée de tous. Dire à ses frères : Telle chose existe, et ne point leur faciliter les moyens de s'en assurer, est le fait d'hommes peu consciencieux. Je n'ai donc pas voulu livrer cet ouvrage à l'impression, avant d'avoir réitéré les expériences que je propose, et pouvoir enseigner la manière de les répéter pour s'assurer de leur valeur ; ce qui mettra le lecteur à même de juger si je suis dans le vrai, ou si j'ai erré ; dans ce dernier cas je l'aurais fait sans intention, et ne serais coupable que d'un faux jugement. Voici quelques propositions métaphysiques sur lesquelles je prie les hommes studieux de porter leur attention ; toutes excentriques qu'elles paraissent, elles sont la clef de cet ouvrage.

PROPOSITIONS MÉTAPHYSIQUES.

1° Dieu est tout ce qui *est* sans que tout ce qui *est* soit individuellement Dieu.

2° La matière dans la pondérabilité que nous lui accordons n'est qu'une manière de percevoir de nos sens. Une seule et unique substance existe, qui est la lumière divine, individualisée dans sa manifestation et *une* dans son *tout*!

3° Il n'y a de temps que le présent; le passé et l'avenir ne sont qu'un effet produit par notre observation de l'individualité des choses qui nous entourent, une *condition* de notre *état* nommé *matériel* dans lequel les formes paraissent s'anéantir, et se succéder quant au fond. Spirituellement parlant, il n'y a pas d'anéantissement possible, ni de succession dans les formes; tels nous *l'entendons matériellement*, notre œil seul perçoit différemment et l'état et la forme.

4° L'espace n'est qu'un non-sens, puisqu'il représente le vide et le rien. La disjonction de deux molécules, si faibles qu'elles soient, ne peut être opérée que par une troisième molécule qui représente quelque chose, et ce quelque *chose* est une *individualité quelconque*.

Les maisons sont séparées par la rue, la terre du ciel par l'air, etc., etc.; l'espace au contraire, dans notre raisonnement actuel, représente une généralité conventionnelle du rien. Il n'y a donc pas d'espace, mais des formes différentes.

5° La science actuelle n'admettant pas de *vide*, tout doit donc se toucher. Se toucher, c'est n'être qu'un par la *contiguïté*, ou entre l'un et l'autre il y aurait quelque chose qu'on nommerait espace ou *rien*. Comme nous l'avons démontré dans la proposition précédente, le rien ne peut exister; alors l'un touchant l'autre, tout doit donc être en *tout*, et par *tout* par la solidarité sensitive de toutes les molécules de l'univers (comme le démontrent l'électricité, le galvanisme, l'aimant, etc.).

6° Chaque germe d'une espèce représente le *tout* de son espèce.

7° L'âme humaine est un *tout* de ces espèces, et Dieu est le tout de ces tous !

8° La *naissance* et la *mort* ne sont que l'entrée de l'homme dans deux *états* différents.

9° La vie n'est qu'une pensée qui en *observe* une autre.

10° Le mouvement provient du *croisement* des pensées.

11° Ce qui existe *en général* n'est qu'une *manifestation* des pensées divines.

12° Dieu seul *pense*, l'homme *voit*.

13° L'homme est où il voit, l'univers *est* où *est* l'homme.

14° L'éternité *est*, ne *fut* et ne *sera* pas.

15° Le monde spirituel est un *état* de la pensée.

16° Le monde matériel *est* un *état* de la pensée.

17° Le *fini* est un *mot*.

18° L'infini est un mot. Il ne peut y avoir de fini, ni d'infini dans ce qui *est*, vu que ce qui *est* est l'un et l'autre selon notre manière d'*observer*. Où s'arrête l'observation se présente le *fini*, où elle s'étend se présente l'*infini*.

19° Le *fini* suppose une chose sans *progression*, sans *division* ni *changement d'état*. Nous avons la preuve du contraire dans la succession des manières d'*être* des choses qui nous entourent et leur *divisibilité* infinie.

20° L'*infini* suppose une création constante, permanente et éternelle; hors ce qui *est* il ne peut rien *exister* sans admettre que ce qui *est* n'est pas tout et n'a pas toujours été. Qui admet un commencement, admet une fin; avant qu'y avait-il? après qu'y aura-t-il? Le *tout* lui-même n'est qu'un mot, puisqu'un *tout* doit avoir une forme. Toute forme suppose des limites, hors la forme et les limites qu'y aurait-il?

21° Le *bien* et le *mal* sont des *états* produits par une pensée observatrice.

22° Chaque *pensée* place l'homme dans un *état* quelconque, et en fait autant d'INDIVIDUALITÉS DIFFÉRENTES. Chaque pensée étant un être vivant, elle peut émaner d'elle autant d'êtres qui lui sont en tout semblables, sans pour cela cesser d'être ce qu'elle est.

23° Les *états* dans lesquels les pensées placent l'homme, produisent des sensations contraires, *joies, peines, troubles, calmes*, etc.

24° Ces *états* contraires ne sont *tels* que par l'influence d'autres pensées groupées autour de la première selon les vues de celui qui *peut tout*.

25° De la manière d'observer ces pensées découle ce qu'on nomme *bien* et *mal*, ce qui fait croire à l'*utilité* de la *guerre*, et aux *bienfaits* de l'*inquisition*. La manière d'observer n'est elle-même qu'un composé de pensées, d'attributions différentes.

26° L'amour est la *fusion* de pensées homogènes.

27° La haine est la *disjonction* de pensées hétérogènes.

28° La lumière est la substance de la pensée, elle est en *tout* et par *tout*.

29° Les ténèbres sont un *défaut d'observation*, une *inertie* de l'âme.

30° La souffrance est le résultat du *contact* de molécules *hétérogènes* d'un *tout* quelconque organisé.

31° La santé est le résultat de l'assemblage de molécules *homogène* dans le même *tout*.

32° La parole est le produit du mouvement des pensées, le son n'en est que le choc.

33° L'ensemble de toute vie comprend trois choses, pensées, couleurs et sons.

34° Ces trois choses sont renfermées dans une, qui est la pensée.

35° La pensée est un être qui a forme, voit et sent.

36° La forme exige une couleur qui dessine l'individualité, et l'individualité une pondérabilité qui engendre la sensation.

37° L'assemblage de deux pensées produit la sensation et le son.

38° Dans la sensation produite par l'assemblage des pensées est la vie.

39° Vivre c'est sentir.

40° Sentir c'est discerner.

41° Discerner c'est observer.

42° Observer c'est assembler.

43° Assembler c'est juger.

44° Juger c'est rendre justice.

45° Rendre justice c'est admirer (admirer qui ? Dieu, qui est ce qui est)

Voici une définition aussi laconique que possible de ce qui existe. Si l'on voulait s'arrêter sur chacune de ces propositions, la méditer, aidé des phénomènes du magnétisme, du somnambulisme et de l'extase, les conclusions se réduiraient à ces seuls mots : Tout ce qui *est*, n'est qu'une manifestation des pensées divines; les sensations qu'elles nous procurent, ou les états dans lesquels elles nous placent, font ce que nous nommons *matière* et *spirituel*, bien et mal. La perception que nous avons de ces pensées est une continuelle source de manifestations pour l'œil de l'homme, et une éternelle source d'observations pour l'âme, ce qui continue ce qu'on est forcé de nommer l'infini. Chaque manifestation sort d'un point et rentre dans un point; le tout lui-même peut n'être qu'un point.

Nous allons faire comme tous les bavards, tâcher de gagner notre brevet de philosophe ou de fou, par des définitions dignes de ce dernier titre; car plus l'homme raisonne, moins il est raisonnable. Les mystères de la nature ne s'expliquent pas par des paroles, ils se sentent; aussi avons-nous l'assurance que nous allons plutôt embrouiller la question que de la résoudre.

Que Dieu nous vienne en aide, et que les hommes nous excusent.

Si nous ne pouvons les convaincre par le raisonnement, nous les convaincrions par des faits en leur dévoilant la lumière avec laquelle on voit et l'on juge tout, en facilitant à *tous* les moyens d'entrer dans un état extatique qui ne laissera plus à personne le droit de douter. On comprend l'état matériel parce qu'on est dans cet état, on ne peut donc comprendre l'état spirituel qu'en en subissant également les sensations. Ce qui a fait nier ce dernier état c'est l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de pouvoir le connaître; il ne nous sera plus permis à l'avenir d'en douter, car un chacun pourra l'étudier à volonté.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DIEU.

ALFRED. — Je ne te comprends plus, mon ami : depuis quelque temps tu parais absorbé, rêveur ; à peine puis-je obtenir quelques réponses aux questions que je t'adresse ; aurais-tu des chagrins dont tu voudrais me taire la cause ? ou ne pourrai-je en rien calmer tes douleurs , si tu souffres ? Je ne peux te voir ainsi sans en être vivement affecté. Satisfais, je te prie, à ma curieuse amitié, et dis-lui ce qui peut te troubler ?

GUSTAVE. — Je te remercie de ta bienveillante sollicitude à mon égard ; mais rassure-toi : je ne souffre pas : je deviens méditatif, à ton exemple ; voilà tout.

ALF. — Qui a pu opérer ce changement sur ton esprit si caustique et léger ?

GUS. — Comme toi, le besoin de connaître les mystères de la nature. Depuis quelque temps, je suis poursuivi par des songes , des pensées toutes nouvelles pour mon cœur, et, je te l'avouerai franchement, connaissant le positivisme de tes études, j'éprouve le besoin de me

rapprocher de toi et de te proposer d'étudier ensemble, si tu le veux bien.

ALF. — N'est-ce pas une mystification que tu m'offres ?

Gus. — J'ai pu rire quelquefois de la bizarrerie de tes croyances ; mais je ne pousserai pas à ce point ma folle gaieté. Tout en te combattant, je trouvais dans tes raisonnements, très-souvent, des propositions qui me semblaient dignes d'être étudiées ; je m'applique à les connaître, depuis quelque temps, sans t'en faire part, et je me propose, si tu veux bien pousser jusqu'à ce point ta généreuse amitié envers moi, d'ouvrir des conférences ensemble, dans lesquelles nous traiterons ce que renferme de merveilleux la création universelle ?

ALF. — Je ne peux qu'accepter avec un grand plaisir ce que je désirais depuis longtemps ; nous nous prêterons mutuellement le secours de nos lumières pour étudier ces sublimes arcanes.

Gus. — Commençons dès aujourd'hui, si tu le permets, par une question qui te fera rire de pitié, à ton tour, mais je te dois cette revanche.

ALF. — Je me garderai bien de l'accepter ; j'éprouve, au contraire, une joie trop vive de

te voir désirer partager mes affections les plus chères , et par là , te rendre plus que jamais indispensable à mon cœur, qui, sans ce rapprochement, ne t'en était pas moins dévoué pour la vie. Je te remercie de cette nouvelle marque de ton estime , et je suis prêt à te répondre.

Gus. — Quelle idée te fais-tu de Dieu, l'être qui a dû précéder tout ce que nous voyons ?

ALF. — La voici en peu de mots. Tu crois à l'existence de Dieu : il est inutile de te la prouver ; mais tu veux savoir sans doute de quelle substance il est formé, et quelle forme est la sienne ? Pour expliquer raisonnablement ces deux points fondamentaux de toutes les questions théologiques, il faudrait être plus qu'un homme : sous ce rapport, je ne suis que ton égal. Je ne peux te répondre que Dieu existe, vu que tout le prouve. Quant à la nature de sa substance, j'admets que c'est la quintessence de la lumière ; quant à sa forme, elle ne peut être comprise, parce qu'elle ferait supposer des limites. Aucun œil humain n'a vu Dieu sous d'autre forme que celle d'un soleil éblouissant de clarté. La majeure partie des hommes rend hommage à ce représentatif. Je laisse de côté une foule de systèmes qui le font trine, androgyne, panthée, centre de l'u-

nivers, ou remplissant l'espace, increé ou créé, infini ou fini, immuable ou muable, ayant des passions bonnes, justes, clémentes ou captieuses, orgueilleuses et vindicatives. Les hommes, en voulant définir Dieu, l'ont tant rabaisé à leur hauteur, que j'aurais peur, si je voulais m'arrêter un moment à expliquer cet être inexplicable, de n'être comme eux, qu'un bavard et rien de plus : Dieu est ce qui est ! Il est LA PENSÉE MÈRE.

GUS. — Que penses-tu du mystère de la Trinité des catholiques ?

ALF. — Mon ami, un mystère n'est souvent un mystère que de nom ; il y en a une multitude de ce genre dans les arcanes religieux de toutes les doctrines. Celui de la Trinité n'est, comme beaucoup d'autres, qu'une proposition dont le sens n'est pas introuvable ; il eût été plus rationnel de parler aux hommes un langage qu'ils eussent pu comprendre. Les religions, au lieu de se succéder les unes aux autres, seraient éternelles, parce qu'elles seraient comprises et appuyées sur la raison ; celui qui serait assuré de la bonté de ses croyances n'en changerait jamais. Pour qu'il en fût ainsi, il ne faudrait pas de mystères, de symboles ; chacun comprendrait ce qu'il doit comprendre, et croirait mieux. Voici comment

j'entends le mystère de la Trinité. Il y a trois vérités qui ont existé de tous temps : l'esprit, l'âme et le corps de toutes choses : l'esprit, c'est Dieu, ou la source de vie ; l'âme, c'est la pensée de Dieu manifestée selon ses désirs ; le corps, c'est la forme de la pensée divine. Ces trois choses n'en font qu'une. Pourquoi ? Parce qu'elles sont une, et en même temps, qu'elles n'ont point eu de commencement ; leur en supposer un, c'est leur supposer une fin. Elles sont donc égales en permanence, en force et en vertu.

Pour que Dieu existe, il faut qu'il se manifeste ; se manifester c'est agir. Cette manifestation lui est égale en âge et en vertu, puisqu'il reste prouvé que, sans cela, sa vie ne serait qu'un mot. Voilà, mon cher ami, en peu de mots, l'explication raisonnable du mystère de la Trinité, trois choses en une, auxquelles les catholiques on donné des noms de Père, Fils et Esprit-Saint. L'Esprit, comme je viens de te l'expliquer, est la source de vie, puisqu'il est principe émanateur. Etant principe émanateur, il est père, puisqu'il émane ou manifeste une partie de lui. Cette partie est sa pensée, qui est nommée Fils, verbe ou parole, seul et vrai nom qui convient à cette émanation, puisque c'est un enfantement. Ils ont

donc raison de dire que le Père, le Fils et l'Esprit ne font qu'un, sont une seule et même chose, et que l'un ne peut avoir précédé l'autre, parce que l'un sans l'autre représenterait le néant; ce qui est impossible dans la vie. Malheureusement pour nous, ces trois figures de Père, de Fils et d'Esprit représentent à notre raisonnement trois personnages distincts; et venir nous dire qu'un fils est aussi ancien que son père, paraît être à nos yeux une mystification, parce que dans l'état matériel il est de toute nécessité que notre père existe avant nous. C'est ce qui a soulevé tant de controverses; et ce qui aura dû faire rire de pitié les savants théologiens, qui connaissaient le fond de l'arcane, auquel ils avaient donné cette figure allégorique pour paraître supérieurs aux autres hommes, dans leurs enseignements. Il ne peut y avoir rien de ridicule, en disant à son père, je suis aussi ancien que vous; puisque, spirituellement, nous sommes tous du même temps, et au présent, une pensée divine manifestée en même temps, qui ne peut avoir précédé l'autre d'une seconde, s'il est vrai qu'elle est, et n'a pas été. Ce n'est donc que dans l'état matériel, que notre père paraît nous précéder. Sois persuadé que l'enfant qui meurt au berceau, à ton âge,

tout petit qu'il te paraisse, s'il est simple dans ses manières, c'est qu'il ne peut fonctionner à son aise, dans l'état dans lequel il se trouve enfermé.

Gus. — Tout ce que tu viens de me dire me paraîtrait assez recevable, si je pouvais comprendre une création sans commencement.

ALF. — Si tu admetts une création appréciable par les lois matérielles, tu es forcé de la faire se succéder, ou de l'admettre d'un seul jet; dans l'un et l'autre cas, tu te demanderas continuellement quel est l'objet qui a précédé celui-ci, ou qu'existait-il avant la création d'un seul jet? La première proposition te conduira à n'admettre rien avant et rien après. De rien on ne peut faire quelque chose, et quelque chose ne peut devenir rien. Voilà l'écueil de tous les philosophes. La deuxième proposition te fera admettre Dieu avant la manifestation d'un seul jet; mais tu demanderas, comme dans la première proposition, d'où Dieu a-t-il tiré cette création? ce à quoi il te sera répondu: de lui. Mais ce qui est de lui est de sa nature, est cette substance qu'on ne peut supposer l'avoir précédé; car elle-même devrait son être à quelqu'un ou à quelque chose. L'on est donc forcé de s'arrêter à admettre un être qui est ce qui est; étant ce qui est, il n'a

donc pas été, et ne sera pas : il est au présent. La manifestation de sa pensée individualisée, selon l'état dans lequel elle se trouve, fait seule croire que ceci n'est pas cela, que ceci sera, et que cela a été ; c'est une erreur : notre état matériel dépendant du temps, nous fait raisonner ainsi ; mais si nous observons hors les lois de cet état, nous reconnaissons bientôt que *tout est dans tout*, et que ce que nous nommons germe n'a pas besoin d'être développé sous telle ou telle forme pour *être*. Il est, au moment même que nous l'observons, dans une de ses manifestations. Elles seules se succèdent, et font croire qu'elles n'étaient pas hier ce qu'elles sont aujourd'hui. Ce qui cause cette erreur, c'est notre défaut d'observation et l'état dans lequel nous sommes, qui exige lui-même cette apparence de création. Rien ne fut et ne sera, *tout est*.

GUS. — Nous passerons dans notre prochain entretien à des questions d'un autre ordre ; car celles-ci me paraissent trop abstraites pour les admettre sans plus de démonstrations.

ALF. — Je me propose *de te faire voir ces choses de tes yeux, de te les faire comprendre dans tout ce qu'elles ont de plus inadmissible*. Mais le secours de la parole me serait insuffisant. Ces merveilles ne s'expliquent pas :

elles se voient et se sentent. Ne perds pas patience ; je tiens à te rendre ce que je suis, un homme qui croit, parce qu'il a vu, étudié, et veut démontrer ce qu'il avance, en le faisant voir aux autres.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

ÂME HUMAINE.

GUS. — Si tu veux aujourd'hui, mon cher Alfred, nous parlerons de l'âme humaine. Comment conçois-tu l'âme ?

ALF. — Comme une pensée privilégiée de Dieu.

GUS. — Qu'entends-tu par une pensée privilégiée ?

ALF. — Une pensée individualisée appelée à régner sur d'autres pensées.

GUS. — Quelle forme a l'âme humaine ?

ALF. — Celle du corps matériel.

GUS. — Peut-elle en avoir d'autres ?

ALF. — Oui. Etant dégagée de l'état matériel, elle peut revêtir toutes celles qu'elle désire.

GUS. — Possède-t-elle exactement tous les organes du corps matériel ?

ALF. — Oui.

GUS. — De quoi sont composés ces organes ?

ALF. — De pensées.

GUS. — Qu'est-ce qu'une pensée ?

ALF. — Un être actif, parce qu'il n'y a rien de mort dans la nature.

Gus. — Quelle forme a la pensée ?

ALF. — Celle que représente l'action qu'elle doit manifester.

Gus. — Les pensées peuvent donc manifester quelque chose ?

ALF. — Elles se manifestent tant isolément que par groupes, s'accouplent ou se disjoignent à volonté.

Gus. — De quelle substance sont-elles formées ?

ALF. — De la substance divine; il ne peut y en avoir d'autres.

Gus. — Tu crois donc que la substance matérielle est la même que la substance spirituelle ?

ALF. — Je le crois, à part l'état dans lequel nous nous trouvons pour juger de sa pondérabilité ; dans le monde spirituel la substance de ce monde est pour les esprits aussi pondérable que la nôtre l'est pour nous ; la nôtre ne l'est nullement pour eux, puisqu'elle ne leur offre aucun obstacle. L'état dans lequel nous nous trouvons fait seul la pondérabilité des objets qui nous entourent, n'en eussions-nous pour preuve que l'état de sommeil et des rêves qui en découlent ; mais le somnambulisme magnétique nous en donne une preuve irréfragable.

Gus. — De quoi notre corps matériel, ainsi que la matière, sont-ils composés ?

ALF. — De pensées comme tout ce qui existe.

Gus. — Comment ! tu admetts que tout ce qui existe n'est qu'un composé de pensées ?

ALF. — Oui, tout ce qui est manifesté dans l'univers n'est qu'un composé de pensées diverses ; l'homme a été placé au centre de cette multitude de pensées ; il a la puissance de les discerner et les observer toutes, selon le rôle que lui impose la Divinité. Toutes ces pensées partent de la même source que lui, sont de la même substance que lui, ont les mêmes propriétés que lui, selon leurs espèces ; mais toutes lui sont soumises spirituellement. Nous ne pouvons porter nos regards sur le moindre objet qui nous entoure, émané par Dieu, ou façonné par la main des hommes, sans y voir une pensée divine, autour de laquelle sont groupées une masse infinie de pensées, qui toutes concourent à dessiner la forme de cet objet, chacune selon son rôle.

Gus. — Pourquoi cette agglomération de pensées à l'infini ?

ALF. — Ce n'est que dans l'état matériel où la manifestation des pensées subit cette agglomération ou disjonction, qui ne sont que des

apparences ; mais spirituellement chaque pensée représente le type de l'objet même. S'il en était ainsi sur terre, l'anéantissement des formes n'existerait pas ; ce qui est continuellement pour nos sens une source d'erreurs, un manque absolu de stabilité, qui faussent notre jugement nous faisant croire à ce qui n'existe pas et rejeter ce qui existe. C'est à cette succession de formes et de manifestations que l'homme doit sa croyance à l'infini ; ce qui fait le mystérieux et le sublime de la sagesse divine.

Dieu n'a pas voulu qu'une seule de ces pensées fût inerte ; elles sont toutes aussi compliquées et pleines de vie dans leur espèce que l'homme l'est dans la sienne ; elles sont pourvues d'autant de germes atomiques que le corps humain ; ce qui rend la manifestation divine *éternelle* (pour trouver un mot qui nous représente ce qui n'a pas de fin.)

GUS. — Je croyais cependant trouver une très-grande différence entre une pensée humaine, manifestée par la parole, et une manifestation de son esprit par une construction matérielle quelconque ?

ALF. — Tu te trompes. Dieu est le seul émanateur de tout ce qui existe. Il est présomptueux que pour émaner et se complaire dans l'immensité de sa puissance, il *pense*, seul

moyen pour individualiser chacun de ses désirs. Ces désirs ne peuvent être mus que par d'autres pensées. Pour *qu'un* être quelconque existe ; il est de toute nécessité qu'il pense, et pense à quelque chose ; ce quelque chose, quoique Dieu l'ait en lui, il faut qu'il l'individualise, sans quoi ce quelque chose serait lui. Il ne pourrait faire succéder ce quelque chose dans sa pensée s'il n'était pas individualisé ; autrement ce serait tout un , sans mouvement et sans action. Ce qui constitue le mouvement et l'action c'est la succession des pensées, qui toutes groupées et paraissant ne faire qu'un, comme elles nous semblent le faire dans la forme humaine, sont cependant individualisées, puisqu'elles se divisent et se succèdent à l'infini. C'est cette division qui fait dire à l'homme j'existe, j'agis, je pense. Ce que l'homme est obligé d'observer pour se dire j'existe, Dieu doit se le dire, et pour se le dire il doit émaner chacune de ses pensées en l'individualisant ; ce qui constitue l'existence des nombres, desquels nous parlerons plus tard. Ces pensées ainsi mises en mouvement dans leur individualisation par l'auteur de tout ce qui est, ont toutes besoin d'une forme ; c'est ce qui leur est donné par la même puissance de cet esprit divin ; cette forme est ce que nous nommons

âme. L'esprit divin a placé cette âme dans un milieu de pensées nécessaires à son existence, comme il a placé le poisson dans l'eau, et l'oiseau dans l'air; l'âme humaine étant comme toutes ses sœurs placée au centre d'une multitude de pensées qui lui sont indispensables, comme tu as dû le voir dans la révélation qui m'a été faite par Swedenborg dans le premier volume des Arcanes. Elle se trouve vis-à-vis ces pensées comme un savant devant une bibliothèque : selon l'auteur qu'il consulte, il en reçoit des impressions en rapport ou non avec ses affections, ou comme un botaniste dans un jardin qui contiendrait toutes les productions du règne végétal. Selon les études qu'il désire faire il obtient des solutions analogues à ses goûts : si les résultats ne répondent pas aux affections du sujet, il n'a que l'embarras du choix : qu'il sache observer, discerner et analyser, il en obtiendra de plus agréables. Les pensées qui forment la sphère de l'âme représentent son vaste domaine; c'est pourquoi l'homme est nommé le roi de la création, et que l'esprit divin, en individualisant cette partie de lui-même, s'est fait en quelque sorte un besoin de sa société, et des résultats qu'il en attend, pour se complaire dans l'œuvre de son émanation. Ce que je te dis, mon ami, ne peut

être reçu qu'avec le secours d'une méditation soutenue.

GUS. — Selon toi, il n'y a qu'une substance unique?

ALF. — Oui.

GUS. — Cette substance est l'esprit divin ou la pure lumière?

ALF. — Oui.

GUS. — Cette lumière est Dieu, qui remplit tout de ses pensées?

ALF. — Oui.

GUS. — Dieu a disjoint et groupé ces multitudes de pensées en corps différents nommés atmosphères, fluides, matières, formes animales, végétales et minérales?

ALF. — Oui, toutes ces formes diverses ne sont que des agglomérations de pensées ayant le pouvoir, comme l'homme, de s'assembler à l'infini, parce que cette lumière divine, cet esprit de vie qui en est la seule substance, est infini; il peut se disjointre une éternité sans s'épuiser, ni que les formes qu'il représente remplissent l'espace que nous admettons, qui lui-même n'est qu'une apparence, qu'une conséquence de notre observation. Je te donnerai à ce sujet quelques notions qui vaincraient la répugnance que tu éprouves à admettre cette

proposition. Procédons avec ordre dans nos conférences. Chaque proposition se prouvera en son temps.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

NATURE DE LA MATIÈRE.

Gus. — Dans notre dernière conférence tu m'as présenté la matière comme animée jusque dans la moindre de ses molécules, qui sont, selon toi, autant d'êtres pensants. S'il en est ainsi, il n'y a plus de matière. Comment me définiras-tu cette proposition ?

ALF. — Je pense ne laisser aucun doute dans ton esprit à cet égard, surtout si j'appelle l'homœopathie à mon secours. Un seul fait bien *prouvé*, bien *constaté* en faveur de cette science est plus que suffisant, et il y a des milliers de ces faits admis par les hommes de science. Nous allons avoir recours à une petite expérience, qui toute simple qu'elle paraisse est assez concluante pour arrêter ton jugement sur cette proposition. Voici une feuille de papier, qui n'est rien à tes yeux qu'une matière inerte et sans vie, privée d'action et d'individualité ; pour te prouver qu'elle en a jusque dans la moindre de ses molécules, je te demanderai si tu crois qu'elle restera dans cet état apparent de feuille toute l'éternité ? Tu me

répondras que l'air qui l'entoure et les insectes ses voisins la morcelleront petit à petit, et qu'elle disparaîtra à nos yeux sans que nous ayons observé comment ! ce qui n'aura pas prouvé le moins du monde qu'elle fût vivante et agissante jusque dans la moindre de ses molécules. Je vais te prouver le contraire sans avoir recours à aucun microscope. Je t'ai déjà dit que tout existait, sortait et retournait à un seul principe, une seule substance qui est la lumière. La lumière se manifeste de deux manières à nos yeux, la lumière spirituelle dans son état le plus pur qui éclaire et ne brûle pas, qui est la quintessence des choses et ne les détruit pas ; uniforme quant à l'essence, mais muable quant à la forme : de cette lumière découle la nôtre que nous nommons matérielle ou feu pondérable (qui n'est pour moi qu'une perception modifiée de notre œil). Ce feu nous sert à désunir les agrégats dont la matière est composée et les rendre à leur état d'individualisation spirituelle, comme ils étaient avant leur agglomération, leur jonction, leur union, qui fait leur pondérabilité et les rend sensibles pour nos sens. Je prends donc cette feuille de papier, j'y mets le feu. Je te prie de regarder ce qui va se passer et me dire ce que tu en penseras.

Gus. — Je vois de la fumée.

ALF. — Que fait cette fumée sur tes organes?

Gus. — Elle m'irrite les yeux et la gorge.

ALF. — Pourquoi t'irrite-t-elle les yeux et la gorge?

Gus. — Parce qu'elle s'attache à ces parties qui sont très-sensibles et leur est nuisible.

ALF. — Le pain que tu manges, l'eau que tu bois ou dont tu te sers, te produisent-ils le même effet?

Gus. — Non.

ALF. — Ces substances sont pourtant plus matérielles et présentent des surfaces plus pondérables que cette fumée?

Gus. — C'est vrai; mais ces substances sont appropriées aux organes auxquels elles s'adressent et ne peuvent les irriter.

ALF. — Que par une indigestion, ou un long séjour sur ces parties, dis-moi, que penses-tu du contact de cette invisible molécule de fumée qui n'a pu toucher qu'une molécule semblable en volume de ta gorge ou de tes yeux, et qui y a produit une sensation telle, qu'elle paralyse à l'instant toutes les autres parties de ton corps, que s'est-il opéré dans la jonction de ces deux molécules?

Gus. — Un effet d'antipathie désagréable qui fait que ces deux molécules ne

peuvent se toucher sans s'irriter et se nuire.

ALF. — Sans s'irriter et se nuire ? cela nous prouve une vie sensitive entre ces molécules. Pour s'irriter et se nuire il faut qu'elles sentent, pour qu'elles sentent il faut qu'elles vivent, pour qu'elles vivent et s'éloignent l'une de l'autre il faut qu'elles pensent et prévoient; où marchons-nous avec cette proposition ? comment une molécule sortie d'une feuille de papier brûlée, que tu croyais sans vie, sans individualité, parce qu'elle paraissait inerte sous tes doigts, elle s'est transformée en fumée, de laquelle on peut tirer une eau, une huile, un sel *même* qui auront aussi chacun une propriété différente et une puissance d'action plus ou moins étendue, que disons-nous là ? Cette simple expérience nous prouve que la vie est en tout *individualisée* à l'infini, soit à l'état pondérable, ou impondérable; elle n'en est pas moins une partie du tout et ne peut être anéantie sans menacer le tout de l'être à son tour, elle ne peut perdre son individualité sans menacer celle qui la touche de subir le même sort, et de cette dernière au tout, qui par cette simple admission serait susceptible de perdre aussi la sienne, vois où nous entraîne la moindre observation ! Nous devons donc conclure que tout ce que nous voyons

et touchons est comme nous dans un état relatif à sa manifestation, mais vivant, individualisé et indestructible; les changements de formes que nous subissons et leur voyons subir ne sont que des changements d'état des âmes en général, des agglomérations et des disjonctions qui prennent les noms de matière et d'esprit.

Gus. — Je sais que le défaut de l'homme est de n'étudier que l'ensemble et d'oublier ou mépriser la partie.

ALF. — La matière n'est sous toutes les formes qu'elle se présente que des groupes d'agréats de molécules sympathiques d'une substance inaltérable dans ses individualités, substance pensante, agissante. En tout et par tout, admets-tu maintenant cette proposition ?

Gus. — Certainement, quand on joint la preuve sensible à la démonstration orale, l'on ne peut la récuser, et l'on se trouve dans une continuelle admiration des œuvres de l'auteur de toutes choses.

ALF. — Je pourrais demander à ceux qui, prêts à rire de tout, voudraient le faire à nos dépens. Ne prenez-vous pas de la tisane, ne posez-vous pas des cataplasmes ? et ne faites-vous pas mille et un remèdes de ce genre pour vous guérir ou vous soulager dans vos maux ? vous trouvez-vous guéris ou soulagés par l'in-

fluence de ces remèdes ? où ne l'êtes-vous seulement que d'imagination ? Ils me répondront : Nous nous trouvons véritablement soulagés par les remèdes que nous employons. Si au contraire nous n'étions soulagés que d'imagination, rien ne prouverait que le mal lui-même n'est pas imaginaire ; la conséquence de l'un est celle de l'autre. Je pourrais encore leur adresser une autre question qui est non moins concluante et peut résoudre la proposition de l'action de la partie sur le tout.

Tout le monde prend une nourriture quelconque, à n'en pas douter ; cesser cette action, serait cesser de vivre matériellement ; en faire un juste usage, c'est bien se porter ; profiter, entretenir et la force et le volume de notre corps, s'il existe une vérité c'est celle-là. Comment la comprendre et l'expliquer sans admettre l'individualité des molécules, et ne pas leur accorder une existence intelligente. En effet, ou ce que j'absorbe, passe machinalement dans les canaux de mon être, sans y laisser plus de trace de son passage qu'un verre d'eau n'en laisse dans un entonnoir de verre, ou les molécules de cette nourriture, en se désunissant s'immiscent, par mille et un canaux, pour se joindre et remplacer ou calmer une molécule qui attend leur secours. Je dois ad-

mettre que dans ce sublime travail c'est moi qui divise ces molécules, et les place où je les crois nécessaires, ou que ce sont elles qui se placent d'elle-même; je ne peux croire que ce soit moi qui en agis ainsi, puisque je n'en ai aucune connaissance, et que pendant ce temps je fais autre chose qui exige toute mon attention et mon jugement; ce sont donc ces molécules qui se placent d'elles-mêmes? mais en admettant cette proposition, je leur accorde la vie et l'intelligence. Comment! de la tisane, ainsi que de la soupe ou tout autre aliment, sortant de dessus le feu (qui, selon mon sot jugement, détruit tout) seraient pleines de vie et d'intelligence? Voyons, je déraisonne, cela est impossible; ce sont mes nerfs qui s'approprient les sucs de ces substances, pour entretenir chez eux l'harmonie et leur force d'action; mais que dis-je? si j'admets que ce sont mes nerfs qui possèdent ainsi cette vie intelligente, je me surprends à la retirer à des molécules, pour la concéder à des nerfs, auxquels je ne peux l'accorder sans tomber dans la même erreur. Il est plus naturel de croire que ce sont les viscères comme l'estomac (par exemple) qui font ce travail et savent élaborer les sucs nécessaires à leur entretien et à celui de mon individu, que de m'égarer dans une proposition inadmissible

pour notre raisonnement. Mais je m'aperçois que je ne fais que changer de thèse; si j'accorde une telle intelligence à un viscère quelconque, je reconnais deux existences en moi qui admettent à peine la mienne; ensuite je ne vois pas ce que l'estomac peut retirer de profitable de substances dont le feu a dû détruire toutes les propriétés (selon les lois physiques). Je ne sais vraiment plus quelle solution admettre, et comment expliquer ce sublime phénomène de la vie. Si je veux croire ne vivre que matériellement de la simple vie du corps, j'en suis empêché, en m'étudiant penser, et suis forcé d'admettre que je suis double, âme et corps, et en sentant mes besoins, que je suis triple, puisqu'il faut que je m'assimile une nourriture quelconque substantielle et vivifiante qui, par le moyen de la division de ses molécules à l'infini, nourrit, renforce et remplace les molécules de mon corps, allant elle-même concourir à quelque œuvre semblable dont la cause m'échappe, et pour couronner l'ensemble de mon sot raisonnement j'assume doctoralement que le feu par lequel passent ces mêmes molécules détruit tout. Si ces molécules étaient le moins du monde altérées, ou mortes, comme je les crois, à quoi pourraient-elles m'être utiles? oserai-je admettre que la mort donne la vie.

On ne peut nier une propriété quelconque à la molécule homœopathique, si petite qu'elle soit, puisque j'en accorde une à ma tisane et à ma nourriture. La question de volume est du dernier ridicule : autant dire que l'abeille ne pense pas parce que le volume de son cerveau est moindre que le nôtre. Ne nions donc pas ce que nous ne pouvons expliquer. Ma tisane me guérit, ou je ne suis pas malade; ma nourriture me nourrit, ou je peux m'en passer; je conduis ou ne conduis pas ce travail. Réfléchis à ces propositions et dis-moi qui conduit avec tant d'intelligence la molécule médicinale que j'absorbe par la bouche à guérir un ulcère que j'ai à la jambe ou un dépôt que j'ai à la tête. Si on me répond que c'est Dieu, on sera au moins déiste, ce qui ne sera pas à dédaigner dans ce siècle où l'on rit de tout. Si l'on dit c'est l'âme, on sera spiritualiste, ce qui est une arme précieuse contre le matérialisme. Si on dit ce sont les molécules, on sera panthéiste. Si on dit c'est le fluide universel, le fluide ambiant, le fluide électrique, le fluide galvanique, le fluide nerveux, le fluide magnétique, l'on n'aura fait que remplacer un nom par un autre; c'est toujours une partie quelconque de l'organisme qui discerne et s'adjoint une partie d'un des fluides cités, ou ces fluides qui discernent et

s'accouplent aux molécules matérielles ; c'est toujours la vie de la partie, la vie de la molécule, la vie individualisée en tout et par tout ; c'est ce qu'on ne peut admettre sans être spiritualiste.

GUS. — Voilà bien pour la vie, mais pour les formes comment les expliquer ?

ALF. — Je t'ai déjà fait observer que la conséquence de l'existence de Dieu est de penser ; pour que ses pensées se succèdent, il faut qu'elles soient individualisées, ou ce serait un tout sans forme, sans vie et sans mouvement. Ainsi Dieu pour jouir de l'harmonie de ses pensées a dû leur donner une forme, et quelle forme donner à une pensée forêt (par exemple), si ce n'est celle de l'assemblage d'une quantité d'arbres, arbrisseaux, etc., etc. Pour que cette pensée forêt existe individualisée parmi ses compagnes, et que l'Éternel jouisse de sa vue, il a fallu de toute nécessité qu'elle portât la forme de la chose qu'elle doit représenter, et ainsi de suite pour chaque pensée en particulier. Nous obtenons la preuve de cette proposition chaque fois que nous nommons quelque chose devant nos lucides ; à peine ce nom est-il prononcé qu'ils voient la chose même dans tous ses détails ; chaque pensée a donc la forme d'un tableau microscopique de

la chose vers laquelle elle porte notre attention. Ce tableau, selon l'état dans lequel se trouve l'individu qui le perçoit, est plus ou moins étendu, plus ou moins pondérable ; la parole n'est que le choc, que le son, l'émanation extérieure de la pensée, un moyen de communication du monde ou de l'état pondérable ; mais pour l'état impondérable ou spirituel il suffit de voir, on est dans ce qu'on voit, on sait ce qu'on voit ; on est la chose même qu'on voit par l'identification des pensées entre elles. Je te développerai cette autre proposition par les expériences desquelles je t'ai parlé ; revenons à l'émanation des pensées divines. Si la pensée est émanée de Dieu, elle fait partie de lui, et faire partie d'un être c'est être le complément de cet être, c'est être utile, c'est être par cet être, et pour cet être lui manquer c'est le rendre incomplet. Nous devons être assurés qu'étant utile à cet être, il ne nous fera pas plus défaut que nous ne lui ferons nous-même. Tout ce qui existe ne peut donc pas périr, sans faire supposer que Dieu ou la partie de Dieu est susceptible d'anéantissement. Par la même proposition on ne peut douter que tout ce qui existe ne soit pas aussi ancien que Dieu, puisque tout est lui, est de lui, est en lui. Tu vois où nous entraîne ce

raisonnement, et combien les idées que les hommes se font de la durée des choses répondent peu à cette proposition. Sois donc bien convaincu qu'il n'existe que des pensées qui sont des êtres vivants, agissants, que nous vivons en elles, et qu'elles vivent en nous, qu'elles nous suivent après notre changement d'état (ou notre départ de la terre), surtout celles que nous avons le plus affectionnées. Elles se retrouvent éternellement près de nous, comme une famille dont un seul membre ne peut être séparé. C'est ce qui fait le bonheur futur qui nous attend à la sortie de ce monde, et qui explique pourquoi nos affections les plus chères ne nous abandonnent pas.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

SUITE SUR LA NATURE DE LA MATIÈRE ET DES PENSÉES.

ALF. — Ce que je t'ai dit dans notre dernière conférence ne doit avoir rien qui répugne à tes études ; les philosophes anciens ont admis ces propositions. Sous les noms divers du macrocosme, microcosme, corpuscules, émanations, attraction, répulsion, sympathie et antipathie, tous noms qui n'en sont qu'un, leurs propositions n'étaient que le produit de l'état d'inductions ou de déductions dans lequel les plaçait leur manière d'observer ; mais aujourd'hui, nous avons des moyens d'expérience qui sont assez démonstratifs pour ne pas permettre le doute à cet égard. Indépendamment de l'homœopathie, science positive, du magnétisme, science exacte, nous avons la phrénologie, science encore au berceau, qui promet un positivisme irrécusable. Ces trois sciences admettent qu'il n'existe pas une molécule de l'univers, si minime qu'on se la représente, qui ne soit animée d'une vie d'activité constante, individualisée et immortelle. Nos savants les plus opposés au spiritualisme admettent aussi

une vie individualisée dans chaque molécule des trois règnes. Si l'on admet que les infinies molécules qui constituent ce végétal, cette pierre ou ce morceau d'acier, sont autant de petits êtres pleins de vie, d'activité, d'usages; pensant, s'aimant, s'accouplant, produisant et se retrouvant invisiblement sous forme d'air, de fluides, d'éther, d'électricité, et mille et un noms qui signifient tous une seule et même chose, Dieu, vie et amour, en tout et partout; les pensées ne peuvent pas être autre chose, et leurs formes ne sont que la perception pour notre vue matérielle hors nous, de celles qui sont en nous.

Gus. — Je mets toute mon attention à te suivre et te comprendre; mais je ne saisis pas comment la pensée peut être de cette manière l'âme de la chose matérielle manifestée à nos yeux.

ALF. — Ou tu n'as pas compris, ou j'ai mal expliqué ma pensée; tu ne vois de repos nulle part, tout ce qui t'entoure est plein de vie, d'activité ou de mouvement; pour qu'une chose pousse ou progresse en grosseur, et en pesanteur, il faut qu'elle emprunte cette progression à une autre chose, si ces deux choses n'avaient pas elles-mêmes la conscience de leur existence et de l'utilité de cette agrégation elles ne s'uniraient pas, pour s'unir il faut un rapprochement, ce rapprochement suppose un mou-

vement, le mouvement suppose la vie, la vie suppose la pensée, la pensée suppose un but, le but une joie, la joie un plaisir quelconque qui se trouve dans l'union de ces deux molécules qui se resserrent de plus en plus, se fondent ensemble et paraissent plus ne faire qu'un seul groupe, qu'un seul corps, quoique par milliers d'atomes ainsi réunis, et qui tous séparément possèdent autant le vie et de pensées, que la forme qu'ils ont dessinée par leur agglomération, paraît en contenir à elle seule. En divisant tous ces atomes, on y découvrira encore des myriades de formes, qui ont une analogie avec la forme qu'ils ont concouru à former par leur union. Admettre ces formes infinies qui touchent au spirituel d'un côté et de l'autre au matériel, et les refuser à la pensée, qui elle seule est la vie de tous ces êtres, ce serait admettre un moteur sans forme faisant fonctionner une machine formée, ce serait refuser à l'amande la forme de l'arbre qu'elle contient en elle, et qu'elle manifeste lorsqu'elle entre en vibration, en appelant à elle avec amour, sous forme de sucs et de fluides, tous les petits êtres qui doivent concourir par leur union avec elle à former une société sous la forme visible d'un arbre, qui à son tour produira à l'infini des amandes germes dans

lesquelles tous ces atomes auront déposé chacun leur forme, qui n'attendent plus que la volonté divine pour entrer en manifestation visible, comme l'arbre qui les a portés. Cette image est celle du tout dans le tout, et n'est pas la seule que je te soumettrai. L'homme n'est de même qu'un composé de pensées qui sont bien forcées pour se manifester à nos sens matériels de prendre une forme saisissable, ce qui représente une création, un engendrement, mais ce qui au fond n'est qu'une succession de formes existantes de tout temps, sans manifestation sensible à nos sens matériels. Je ne peux à cette occasion mieux faire pour appuyer cette proposition que de te citer l'opinion du plus grand des philosophes connus jusqu'à ce jour, Emmanuel Swédenborg, duquel j'ai tant parlé dans les Arcanes. Il dit à ce sujet, paragraphe 229 de la *Sagesse angélique sur l'amour divin et la sagesse divine*, traduction de Perne-ty : « Quelques-uns soutiennent qu'il existe une substance si simple qu'elle ne peut tirer sa forme des petites formes, et que de l'assemblage de plusieurs de ces substances très-simples résultent des composés et de ceux-ci des substances qu'on nomme matérielles ou matière. C'est une opinion fautive, car qu'est-ce qu'une substance sans forme ? ce serait un être sans attributs,

un être sans attributs n'est rien, et de plusieurs riens réunis il ne peut résulter quelque chose. Nous parlerons de la petitesse et d'une quantité innombrable de parties des êtres ou individus qui entrent dans le composé de toutes les créatures. »

Je te dois deux exemples pour déterminer ta conviction à cet égard. Je t'ai dit que chaque pensée était un être vivant qui, mu par cet esprit de vie divin, pouvait contenir un nombre infini d'autres pensées, et les diviser à l'infini. Supposons un moment que nous devons tous cet esprit de vie que nous possédons à un premier homme que nous nommons Adam. Nous nous adresserons cette question : Comment puis-je posséder la même quantité de cet esprit qu'en possédait Adam, puisque celui qui m'anime a été divisé à l'infini dans une multitude d'êtres qui se sont succédé et m'ont précédé jusqu'à ce jour. Chacun a dû en retenir une partie convenable pour lui, et cependant en a cédé une partie non moins forte à l'être qu'il croit avoir créé par le secours d'un germe ? Il y a dans cette proposition une soustraction incompréhensible. Comment puis-je posséder et donner autant que j'ai reçu ? Nous ne comprenons pas alors que nous ne donnons rien dans cette circonstance ; nous sommes le contenant de la chose qui se manifeste hors nous sans soustraire rien à notre individualité.

La question de volume seule ne se trouve pas en rapport avec cette émission, mais elle peut s'expliquer, elle emprunte son développement aux molécules dans le milieu desquelles elle se trouve placée, dont elle est un moteur d'attraction, et dont elle groupe la masse sur la forme type qu'elle contient en elle. Ce germe pourrait être comparé à un flambeau auquel on peut allumer mille flambeaux sans diminuer en rien son volume, par la raison toute simple qu'il n'est que le point central de contact d'activité, et que le simple attouchement que le flambeau inanimé a subi au contact du premier a déterminé chez lui un mouvement suffisant pour être à son tour un point d'attraction et grouper autour de lui les molécules qui lui sont homogènes dont l'univers est rempli, et qui représentent ce que nous nommons la flamme ou la lumière.

Mon deuxième exemple est celui-ci : on croit communément que la pensée est une sensation produite sans le secours d'aucune forme, quoiqu'on reconnaisse, contrairement à cette proposition, qu'on ne peut éprouver de sensation sans attouchement. Un attouchement suppose la jonction de deux corps. Il est non moins facile de sentir la justesse de cette vérité que de l'expliquer. Aucun philosophe, aucun écrivain éclairé n'a dit le contraire, tous admettent cette

proposition, mais ils ne la développent pas sérieusement. Un corps qui en touche un autre et qui y produit une sensation quelconque, doit avoir une forme, ou ils ne seraient pas deux, ils n'auraient pas d'individualité, par conséquent il n'y aurait pas de jonction ni de disjonction. Qu'y a-t-il de ridicule, puisqu'on reconnaît la sensation produite par la pensée, et qu'une sensation suppose deux corps qui se touchent, d'admettre que ces corps (auxquels il faut une forme pour être corps) aient la forme type de l'objet. S'il n'en était pas ainsi, comment les lucides pourraient-ils communiquer de pensées avec leurs magnétiseurs, et répondre à leurs questions ? Ils accusent tous qu'ils ont deux manières de percevoir les pensées, 1° par la vue, 2° par la sensation.

Ceux qui communiquent par la vue sont beaucoup plus explicites et lucides que les autres. Ce sont de véritables voyants, pouvant être mis en rapport avec des étrangers, et répondre à leurs questions ; pourquoi ? parce qu'un étranger qui prononce une parole incomprise du lucide pense à la chose qu'exprime cette parole ; et sa pensée est directement la forme type du sujet ; cette langue universelle, panorama représentatif vivant de tout ce qui existe ; seule et vraie forme interne de la pa-

role, qui n'est elle-même qu'une enveloppe qui la rend sensible à nos sens. Aussi lisons-nous dans la Bible, lorsque Dieu eut créé Adam, qu'il fit passer devant ses yeux tous les animaux vivants qui l'entouraient, pour qu'il leur donnât un nom, qui le facilitât à distinguer chaque individualité, et forcer chacune de ces individualités à répondre à l'appel de celui pour qui (selon ce livre) tout ce qui l'entourait était créé. Le paradis terrestre n'est point autre chose que l'homme univers, le microcosme, l'homme interne; et cette nomenclature n'est aussi autre chose que le type même enfermé dans le mot, dans le nom, dans ce son, *substancialisé* pour nos organes, et que nous nommons encore substantif, aujourd'hui. Le somnambule intuitif, qui sent, est, au contraire, dans une condition opposée; il ne sait pas comment il sait, et sent; c'est-à-dire, c'est une espèce d'écho, qui développe chez lui l'idée de la chose qu'on veut lui faire connaître. Son âme est encore dans un état d'engourdissement, qui ne lui permet pas de discerner et de voir. Tout est trouble pour lui : il est touché par le contact de la pensée, mais il ne peut la voir. Ce qui ne prouve nullement que cette dernière n'ait pas une forme. Le voyant, au contraire, confirme cette propo-

sition irrécusablement. Il suffit à son magnétiseur de penser à un lieu ou à un objet, pour que son sujet soit dans le lieu ou voie l'objet ainsi pensé. Tout alors est réel pour lui, dans l'état où il est, et ce serait une erreur de penser que c'est une hallucination. Il n'y a pas d'hallucinations, dans l'acception de ce mot ; les états seuls font la vie de l'être qui les subit. Cette existence est aussi vraie pour lui, que la nôtre l'est pour nous. Nous ne pouvons imaginer une chose qui n'existe pas ; car la penser, c'est déjà prouver qu'elle existe, puisque la pensée est la seule et vraie existence. Toutes les pensées ne pouvant pas recevoir le même degré de matérialisation, de pondérabilité, qui est la seule existence que nous avouons, on ne doit pas en conclure qu'une autre existence est impossible ; qu'un tel est fou, et cet autre halluciné, parce qu'on ne vit pas de leur vie, qu'on ne comprend pas et qu'on ne voit pas ce qu'ils comprennent et voient ; autant vaudrait nier tout ce qui n'est pas palpable, et que de choses on récuserait. Si nous étions un peu plus observateurs, nous saurions que nous sommes tous, plus ou moins, douze heures par jour dans l'état que nous nommons hallucination. Que sont nos rêves, si ce ne sont pas des réalités ? Que sont une

grande partie de nos conceptions, dont le quart mis à exécution ferait voir tout le ridicule de notre soi-disant savoir. Ce qu'il nous manque, c'est un peu d'humilité et d'observation.

GUS. — Dans quel labyrinthe me places-tu, mon cher ami ? tu retournes le monde.

ALF. — Au contraire, je le remets à sa place. Je te prouve seulement que l'étude de nos savants du jour, qui n'observent que l'enveloppe de choses, n'est pas comparable à l'étude de l'interne des choses. J'ai de bien plus grands mystères à te citer, mais je n'en fatiguerai pas ton attention aujourd'hui.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

VOLUME DES PENSEES, LEUR VALEUR PAR RAPPORT AU BIEN ET AU MAL.

Gus. — Je ne chercherai pas à combattre ta proposition de ne voir en tout et partout que des pensées ; mais je te demanderai si tu crois l'homme, en tant que pensée, supérieur aux autres pensées ses sœurs ?

ALF. — Non, l'homme s'est dit, dans un élan de vanité, créé à l'image de Dieu, ayant soin par cette insultante assertion de rabaisser Dieu jusqu'à lui. Pour que cette proposition fût vraie, il faudrait admettre qu'en créant l'homme supérieur aux autres êtres, Dieu ait fait quelque chose d'inférieur dans le reste de la création ; ce qui ferait admettre chez le créateur une progression quelconque. Un être parfait ne peut faire que des choses parfaites. La progression est l'apanage de l'imperfection. Supposer une chose supérieure à l'autre, c'est enlever la perfection aux unes aux dépens des autres, c'est anéantir la perfection de celui dont on ne peut pas la mettre en doute.

Gus. — Tu as reconnu toi-même que l'âme humaine était un être privilégié de Dieu ?

ALF. — Ne confondons pas le mot *privilège*, dont je me suis servi par nécessité, avec celui de *perfection*. Dieu a pu, sans commettre la moindre injustice, grouper autour d'une pensée un nombre plus ou moins considérable d'espèces sur lesquelles cette pensée paraît avoir une apparence de supériorité. Le défaut que nous avons de toujours prendre la quantité pour la force, et la force pour la supériorité nous fait errer continuellement; mais dans la haute justice divine où les choses ne se pèsent pas à notre balance, et où tout est le type de l'égalité et du tout de son espèce, il ne peut y avoir ni de préférence, ni de supériorité, telles nous entendons ces définitions; ce qui serait de l'injustice et de l'imperfection. Dieu seul est supérieur à toutes choses, sans que toutes choses soient inférieures entre elles, puisqu'elles sont divines. La supériorité de Dieu est dans ce qu'il les contient toutes; qu'elles ne sont que les parties et lui le tout. Selon leur état et leur activité, elles influencent notre observation. C'est à cet état même que je dois d'avoir dit un non-sens dans ce simple paragraphe, que je laisse subsister pour prouver aux hommes notre faiblesse en définitions.

Gus. — Les pensées du mal ne sont donc pas inférieures à celles du bien?

ALF. — Nous abordons là un terrain volcanique, dont la saine raison devrait en tous temps nous éloigner; mais puisque nous nous y trouvons, sans prétendre faire ici le jurisconsulte théologien, tâchons de définir l'un et l'autre, et s'ils peuvent exister l'un sans l'autre. Permits-moi seulement d'être très-bref à cet égard, pour ne pas paraître attaquer avec un esprit de système ce que notre prétendue civilisation et notre morale admettent. Qu'est-ce que le mal, à sciemment parler? C'est tout ce qui gêne et fait souffrir. Qu'est-ce que le bien? C'est ce qui met à l'aise et procure la jouissance. Ne souffre-t-on que par l'effet des pensées ou passions humaines? L'orage, les ouragans, les pestes, les épidémies, les tremblements de terre, les maladies, les accidents, les guerres; le soleil, qui réchauffe et brûle; les pluies, qui fertilisent et inondent; les vents, qui assainissent l'air et le troublent, etc., prouvent le contraire. Le bien n'existe-t-il que dans l'application de la justice et la jouissance du savoir de l'homme? Demandons cela à l'opprimé dont la séquestration en prison fait passer sa fortune entre les mains de ses ennemis. Demandons à cet ami du peuple dont les seuls vœux sont le bonheur de tous, et qui en est récompensé par la plus noire ingra-

titude ; à ce pasteur qui porte en tous lieux des paroles de paix , et ne récolte que les huées de ceux qu'il veut élever jusqu'à l'amour de la fraternité ! à cet avare dont les écus causent le trouble ; à ce banquier dont la réussite lui fait désirer la chute de ses confrères ; à ce rentier, dont les revenus en font un égoïste insupportable. N'étendons pas davantage ces citations, pour l'honneur de notre espèce. Concluons que du mal découle le bien ; que du bien découle le mal ; que le mal de l'un fait le bien de l'autre ; qu'ils se sont utiles tous les deux, pour déterminer notre observation : on ne pourrait connaître l'un sans l'autre. Qui procurerait la sécurité, si ce n'est le trouble ; le repos, si ce n'est la fatigue ; l'amitié sans la haine ; le dévouement sans l'égoïsme ; la santé sans la maladie ; l'abondance sans la privation, etc. ; etc. Relis le premier volume des *Arcanes*, et tu verras que tout sur cette terre est pour le mieux. C'est un état d'épreuves. Chacun fait les siennes, n'importe dans quelle classe de la société il soit placé. C'est une étude nécessaire ; plus elle a été pénible et laborieuse , plus les résultats en sont satisfaisants pour l'état qui succède à celui-ci. Il ne faut y réfléchir qu'un moment, pour admettre cette révélation. Ne crois pas, au moins, que je tiennè là le lan-

gage des heureux de ce globe, des satisfaits du jour, des banquiers gorgés de biens et de jouissance ; c'est le langage de l'ouvrier qui a souffert et qui souffre encore beaucoup ; qui en est content, parce qu'il sait que l'intérêt de ses douleurs lui sera payé au centuple. Le nom seul d'un Dieu juste le fait pressentir, l'étude le confirme, et l'espérance en fait jouir d'avance.

Le bien et le mal ne sont que des états déterminés chez l'homme par une seule et même pensée, qui, accouplé avec telle autre, produit des sensations différentes ; le tout est de se rendre compte de l'entourage. La vertu révolte les uns ; le crime réjouit les autres ; le sang d'une victime fait la béatitude de l'assassin ; il révolutionne et dégoûte l'homme aimant ; pourquoi ? parce que l'assassin y trouve le sujet d'une vengeance, d'un vol ou d'une satisfaction dont il ressent les influences, sans les définir, et l'homme aimant n'y voit qu'injustice, trouble, torture et souffrance. Où est la question de l'utilité dans ces deux cas contraires ? Qu'on le demande à ceux qui vivent de ses résultats : juges, geôliers, bourreaux.

Gus. — Ce que j'ai lu sur ce sujet dans les *Arcanes* me paraît, sinon recevable, au moins très-probable. Notre existence ou état maté-

riel étant un état de comparaison de sensations différentes et d'appréciation, il est naturel que les contraires se touchent de près pour être mieux observés, et de cette observation, je le sens, doit découler un état *perfectionné* (permets-moi ce mot), ou harmonisé selon toi, existence, qui paraît consister dans l'affection présente de l'esprit qui en jouit. Je voudrais, avant tout, pouvoir me rendre compte de cet esprit, du volume que présente sa forme, forme que je ne peux me représenter sans un ensemble d'organes qui doivent remplir un certain espace. Lorsque j'assiste aux apparitions que tu sollicites des esprits dégagés ou encore enfermés dans la matière, je crois voir que l'espace que remplissent ces esprits ne répond nullement à celui que notre corps matériel semble remplir : donne-moi quelques détails sur ce sujet.

ALF. — Les lois de l'optique matériel nous jettent dans les mêmes erreurs que les lois de la pesanteur ; ce qui le prouve, c'est que les uns voient à des distances moindres, les autres à de plus éloignées ; chacun apprécie les distances et les volumes, selon le jugement produit par ses propres sensations. Il n'y a rien de général. Chacun apprécie différemment le même objet à la même distance. Sans avoir

aucune lésion dans l'organe visuel, les images se peignent sur la rétine (pour parler selon la science), avec plus ou moins de facilité, d'élasticité ou de compression ; ce qui donne naissance aux erreurs sur les formes matérielles. Il en est de même sur les lois de la pesanteur. Tu ne feras jamais croire à un homme qui lève un fardeau de cent livres (par exemple) qu'il n'en a pas levé un aussi pesant que celui de son voisin, qui paraît être triple, si nous n'avions pas des preuves irrécusables, qui doivent convaincre cet homme ; mais pour chacun ils ont employé ce qu'ils possédaient de force. Le résultat individuel et non comparé a été le même pour l'un et l'autre. Nous parlerons plus tard des lois de la pesanteur ; aujourd'hui, n'étudions que la question d'espace ou de volume des apparitions, espace qui ne répond nullement au volume de notre corps matériel. L'homme, par son faux jugement, accorde tout au volume, comme je te l'ai déjà dit ; aussi croit-il que l'infiniment petit ne peut fonctionner ni posséder les propriétés de l'infiniment grand. S'il descendait l'échelle des êtres, et qu'il observât la vie et les fonctions de chacun, il serait bientôt détrompé, et rendrait à la partie ce qui lui appartient. Dans la simple comparaison de deux hommes de différente grandeur et de

différente grosseur, auquel accordera-t-il la force et l'esprit ? Est-ce à l'homme de six pieds, gros, d'un esprit vif, ou à l'homme de quatre pieds, maigre et doué d'une lente conception ? Certes, qu'il accordera l'un et l'autre au premier, en attendant que l'expérience vienne prouver le contraire ; il en sera de même à l'égard de l'éléphant et du ciron. Y a-t-il plus de pensées dans la capacité du crâne de celui-ci (lieu où les admet la science), que dans celle de celui-là ? Il prononcera encore en faveur du plus volumineux, sans réfléchir que chacun de ces animaux en possède autant l'un que l'autre, selon leur espèce, leurs besoins et leur rôle dans l'univers. On ne peut pas plus définir le volume de la pensée que le poids de la lumière. Tout cela n'est qu'un vaste précipice, où vient s'engloutir notre raison. Il en est de même pour la force ; elle est en proportion des molécules attractives, qu'elle oppose aux molécules répulsives qu'elle domine.

Gus. — Tu me cites des faits qui peuvent être très-justes, mais qui ne répondent nullement à un article que j'ai lu dans le *Traité du ciel et de l'enfer*, par ce même Swédenborg, que tu m'a déjà cité. Lequel article dit positivement que lui Swédenborg avait ou voyait dans sa poitrine et toutes les parties de son corps des

sociétés d'esprits d'hommes dégagés de la matière. Cela me paraît inadmissible ?

ALF. — Certainement que cela doit te paraître ainsi si tu te sers de tes instruments matériels, pour juger le monde spirituel ; ce qui te fera conclure que si les pensées sont une substance pondérable, celles qu'élaborent ton cœur et ton cerveau dans le cours de ta vie ne pourraient tenir toutes ensemble dans ces deux organes. Je t'ai pourtant présenté une comparaison de l'éléphant et du ciron, dont les pensées sont aussi nombreuses chez l'un que chez l'autre, quoiqu'elles ne remplissent pas le même espace apparent. Cette comparaison aurait dû te convaincre ; et comme toutes les pensées en général sont de la même substance, à part leurs formes respectives ; que tous les êtres de tous les règnes, nommés âmes ou esprits, qui forment ces règnes sont également de la même nature, ils doivent donc tous pouvoir être où on en admet quelques-uns, et renfermer chacun en eux selon leur espèce toute leur espèce. Tu dois te rappeler à ce sujet la proposition irrécusable que je t'ai faite de l'amande ou du gland, qui contiennent en eux tous les germes accessoires à la manifestation de toutes les molécules qui font, non pas l'arbre qui en sort, mais tous les arbres qui en sortiront.

Cette proposition a conduit naturellement tous les philosophes à nous admettre tous en germe dans le premier homme, et en formant tous par conséquent qu'un homme, sans perdre pour cela notre individualité. Si une de ces propositions est admissible, celle de Swédenborg ne l'est pas moins. Les esprits après être dégagés de la matière ne sont pas autrement (par rapport au volume) que ce qu'ils étaient avant cette manifestation. *Je peux tout aussi bien rentrer dans mon germe, et mon germe dans un homme que j'en suis sorti.* Ne nous laissons pas envelopper par ces questions captieuses que nous présentent nos lois matérielles. Si elles exigent des comparaisons pour arriver à des résultats, les lois spirituelles ont le même droit, et celles que je viens de te présenter ne sont pas plus récusables que les autres; elles ont l'avantage de les avoir précédées, ce qui établirait en leur faveur le principe d'existence qu'on pourrait nier à la matière. Ne nous engageons pas ici dans des impasses dont nous ne sortirions qu'avec peine et concluons que là où sont les germes sont les esprits de ces germes, là où ont été les germes peuvent retourner leurs esprits. Je laisserai mes amis te développer cette vérité dans les expériences que je te soumettrai qu'ils ont

faites pour s'en assurer, comme je te ferai voir à toi-même la possibilité d'obtenir cette solution.

GUS. — Mais, mon ami, avec tes solutions où veux-tu arriver ?

ALF. — A te prouver que si chaque espèce a en elle son espèce, l'homme doit avoir aussi en lui la sienne, et plus même, il a toutes les autres, ce qui en fait un univers en petit. Il ne faut pour comprendre un tel mystère qu'ouvrir les yeux spirituels et fermer ceux matériels. J'ouvrirai les tiens, prends patience.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

QUELQUES MOTS SUR L'ASTROLOGIE ET LES SCIENCES OCCULTES.

Gus. — Pour nous reposer un peu de cette métaphysique ardue dont nous avons discuté dans nos précédentes conférences, parlons aujourd'hui de l'astrologie. Que penses-tu de cette prétendue science ?

ALF. — Je ne sais si tu touches juste en nous proposant une étude que tu crois moins abstraite que celle dont nous sommes occupés précédemment. Ces études se lient les unes aux autres et s'expliquent à peu près de la même manière. Il y a beaucoup d'arcanes dans l'astrologie qui paraissent ridicules au premier aperçu, d'autres qui sont plus admissibles ; le principal est de ne rejeter rien, parce que tout ce qu'il ne nous est pas donné de comprendre peut très-bien exister en dépit de notre incrédulité.

Je crois que tous les atomes de l'univers se touchent, quoique paraissant distancés les uns des autres par d'autres atomes qui représentent à nos yeux des espaces plus ou moins étendus. Supposer le vide dans une parcelle de l'uni-

vers, c'est croire au néant, puisque le vide en est l'image. La pondérabilité et la fluidité de la substance unique ont pu faire naître cette erreur, mais elle est récusée par le bon sens. Si l'on ne peut définir cette substance, il ne faut pas nier sa présence dans toutes les molécules de l'univers. Peu nous importent ses rapports avec nos sens. Elle est en tout et par tout. Si le vide n'existe pas, tout est plein; si tout est plein, tout se touche; si tout se touche, tout influence et est influencé parce que tout est la vie, et que la vie c'est le mouvement, que le mouvement est une continuelle désunion et réunion de toutes les molécules qui composent ce tout. Si la lune, prise pour exemple, peut influencer le temps, la mer et notre organisation (selon les remarques des savants), soit par sa puissance absorbante ou répulsive, je ne vois pas pourquoi elle aurait seule ce pouvoir. Si plus est: *l'homme* (comme le somnambulisme le démontre) *peut connaître toutes les parties de notre globe*, il ne peut le faire que par une puissance de rayonnement dont chaque fil touche à la partie avec laquelle il est en rapport; il peut également le faire à l'égard des autres globes semés dans l'espace; comme il les touche de son regard en les fixant, car en physique on ne peut voir

que ce qu'on touche, on ne peut entendre sans être touché. Si l'homme touche par son regard, ou toute autre partie de son corps la lune, pour simplifier la démonstration, il est donc en rapport avec elle, il peut donc de même entrer en rapport avec tous les globes de la création qui l'environnent, recevoir leur part d'influence et leur imposer la sienne ; rapport duquel il ne peut se rendre compte par la pondérabilité de l'enveloppe qui le contient, mais répondant aux nécessités de contact entre eux par le plus ou moins de sensation qu'ils se procurent mutuellement. Tu dois admettre cette proposition sans difficulté, puisque nos physiciens l'admettent. Vois où elle nous conduit.

Gus. — Elle ne me dit pas pourquoi un événement quelconque serait annoncé par la position ou l'apparition d'une étoile, d'une comète ou d'un météore quelconque, et pourquoi serai-je plutôt sous l'influence de Mars ou de Vénus, que sous toute autre planète, parce que tel jour à telle heure je suis né, que je veux commencer une opération commerciale, ou scientifique ? Pourquoi telles ou telles parties de mon corps seront influencées, de telle manière, selon leur rapport avec telle planète, et une multitude de croyances semblables qui

quoique avancées par des hommes instruits n'en sont que plus ridicules.

ALF. — En commençant nos conférences, tu paraissais désirer t'instruire ; ce n'est pas en traitant de ridicules les plus hautes pensées humaines qu'il te sera possible de les étudier. Ne jugeons jamais : à Dieu seul appartient de le faire, car il est l'omniscience. Méditons sur ce que nous observons, en implorant sa divine lumière, et peut être serons-nous moins prêts à ridiculiser ce que nous ne connaissons pas. Nous ignorons de quelle manière Dieu veut nous donner connaissance de quelques actions qu'il lui plaît que nous manifestions dans le temps dans lequel nous sommes placés. Tout ce qui nous entoure est ce livre universel, dont chaque être ou objet sont un feuillet ou une lettre ; qui sait les assembler connaît les volontés divines. L'état somnambulique semble nous prouver que l'homme a une puissance de rayonnement qui lui permet de communiquer avec toutes les parties de l'univers ; il peut par la même proposition communiquer avec les astres et recevoir d'eux une influence quelconque. Si de plus l'homme est en petit un univers entier, comme l'ont prétendu plusieurs écoles anciennes (croyance sur laquelle nous reviendrons), chaque molécule de son corps ou de

la sphère qui l'entoure doit lui représenter en petit ce qui existe hors lui dans les autres individualités, devant la vue à distance de nos lucides, nous ne pouvons admettre que deux propositions où l'homme par une puissance invisible de rayonnement touche à toutes les parties de l'univers, où il est lui-même un représentatif de l'univers. L'une et l'autre de ces propositions paraissent inadmissibles devant les lois de la matière ; mais il faut en admettre une, il n'y a pas de milieu possible. Par l'une ou l'autre nous nous trouvons donc en communication directe avec les planètes et pouvons connaître leur nature ainsi que leur influence.

Gus. — Ton explication me satisfait à l'égard de la possibilité que le somnambule a de communiquer avec les lieux éloignés. Ce qui nous fait supposer que pour lui dans cet état il n'y a plus de distances ; mais cela ne me dit pas quel rapport les influences astrales peuvent avoir avec les destinées et les actions humaines ?

ALF. — Je crois au contraire, devant l'alliance, l'harmonie entre elles de toutes les molécules de la création, que l'apparition d'une planète, d'une étoile, d'une comète ou d'un météore quelconque, ou leur position dans le

4.

ciel, peut être un avant-coureur ou la manifestation d'une correspondance du créateur avec ses créatures, pour les avertir de l'apparition d'un être au monde matériel, qui est appelé à le régir, le réharmoniser, lui influer quelques croyances philosophiques ou religieuses, ou les avertir qu'une peste, une famine, une guerre, un tremblement de terre, doivent les frapper telle année ou tel jour, qu'ils aient à s'en préserver si faire se doit. Je ne crois pas pour cela que Dieu veuille déranger en rien la marche régulière des mondes qu'il a créés; ce n'est qu'une manifestation plus ou moins observée de ce qui a toujours existé dans le monde des causes, entraînant avec elle la même manifestation au monde matériel; ce qui attire l'observation des hommes et leur fait prendre pour un fait surnaturel la marche constante et alliée des globes et des êtres, des êtres et de leurs actions, marche et alliance peu connues, parce qu'elles ne sont pas étudiées. Pour entrer dans le vif de cette question; il faudrait se livrer à des observations immenses; mais si nous ne faisons que l'effleurer que trouverons-nous d'inadmissible dans l'influence générale des astres sur les actions humaines. Connaissions-nous l'attraction et la répulsion de chaque corps? Par la seule influence de la lune sur

notre organisation, ne reconnaissons-nous pas qu'elle est immense, nos pensées sont-elles à l'abri de cette influence? Qui de nous oserait répondre négativement? Nous ne devons donc pas nier ce que nous ne pouvons comprendre.

La division de ces manifestations par le créateur n'a pas été faite sans intention; c'est elle qui a constitué le temps dans lequel nous vivons; nous lui devons nos années, nos mois, nos jours, nos heures, etc. Ces différentes phases du temps sont marquées au ciel par la position des astres qui en font l'ornement et l'admiration. Si le mouvement de ces astres correspond à celui de notre globe, celui de notre globe à notre machine humaine, pourquoi nos actions seraient-elles exemptes de cette correspondance; ne sont-elles pas le résultat du mouvement universel, ne concourent-elles pas chacune dans la faiblesse de leur exécution à imprimer un mouvement en acquit de celui qu'elles ont reçu. Ces actions ne sont-elles pas le fruit, le résultat des combinaisons de nos pensées; ces mêmes pensées ne sont-elles pas répandues dans l'immensité dont elles sont le contenu et le contenant à la fois. Cette alliance entre chacune de nos pensées, chacune de nos actions, et chacune des heures auxquelles elles sont ma-

nifestées, ne fait-elle pas supposer une alliance plus étendue dont nous ne pouvons atteindre ni comprendre les limites. Il y a eu de si fortes et bonnes choses de découvertes par les astrologues, qu'il serait peu logique de donner à cette science gain de cause sur les points les plus importants, et le lui refuser sur les points inférieurs. Un seul fait de prophétie bien constaté en fait supposer d'autres, et où s'arrêter quand on est dans une route sans limites ?

Gus. — Je répète avec toi : ne nions pas ce que nous ne comprenons pas.

ALF. — Ce qui détourne des croyances astrologiques c'est que les uns admettent trop sans examen, et les autres nient avec passion. L'ordre du ciel ne me paraîtrait point avoir été troublé parce qu'à la naissance de Confucius un météore représentant un dragon aurait été aperçu sur la demeure de ses parents, et parce qu'à la naissance du Christ trois mages auraient été guidés à son berceau par une étoile. Il y a une multitude de signes semblables qui, dit-on, ont été aperçus à des naissances d'hommes illustres. On voudrait de nos jours voir naître une étoile à chaque naissance d'homme, pour admettre que l'astrologie n'est pas toute erreur. Ce qui a nui à cette science c'est une

masse de mauvais arcanes que chacun consulte, où il croit voir que selon l'heure, le mois, la saison et le signe dans lequel il est né, il doit faire telle chose, et dont les résultats sont réprouvés par le bon sens : il en est de même des divinations physiologiques dont les conclusions se démentent à chaque trait que l'on étudie. Il ne faut pas classer l'astrologie parmi ces fatras qui ne présentent que des erreurs. Quand on veut s'occuper d'une science il faut le faire avec un esprit de modération loin de l'enthousiasme et de l'incrédulité. L'astrologie mérite être étudiée dans ses rapports avec notre organisation terrestre.

Gus. — D'après ce que tu viens de dire tu ne crois pas à la chiromancie, à la physiognomonie, etc., etc.

Alf. — La chiromancie n'est pas plus exacte dans ses arcanes que la physiognomonie. Dieu peut permettre que quelques actions futures soient annoncées par quelques signes apparents sur le corps de l'homme ; mais comme il n'y a rien de général dans ces manifestations, et qu'elles offrent fort souvent des résultats en rapport avec les habitudes et les travaux des hommes, on ne peut conclure sciemment que telle ligne ou tel trait annoncent telle chose, si cette ligne ou ce trait tirent

leur origine du travail manuel, ou d'une cause majeure qui a pu influencer tels traits du visage. Ces arcanes sont, comme ceux de la cabale et de la psychologie, soumis à des conditions qu'on ne peut toujours observer ni apprécier; ce qui est la cause qu'on ne fera jamais des sciences occultes des sciences mathématiques. Ce que nous apercevons de vrai dans leurs résultats sert à nous prouver combien nous sommes à l'état d'enfance dans la connaissance des mystères divins.

Gus. — De toutes ces sciences celle qui paraît avoir survécu aux autres et a le plus d'adeptes, est la cartomancie ?

ALF. — La cartomancie livrée à ses propres pratiques aurait eu peu de succès si elle n'avait pas eu des disciples susceptibles d'extatisme ou de somnambulisme; ce qui les facilitait et les facilite encore dans leurs réponses. Les courants magnétiques qui s'échappent continuellement de notre corps leur servent à lier rapport avec notre pensée. M^{lle} Lenormand avait cette propriété; ce qui a fait sa grande réputation de prophétesse. Le savant Lavater sentait plus qu'il ne voyait. Cagliostro était dans le même état. J'ai eu des rapports avec de savants cartomanciens qui m'ont avoué que leur science consistait dans les sensations,

dans les intuitions qu'ils recevaient au contact de leurs consultants. Ils faisaient abstraction de toute pensée, s'ouvraient pour recevoir par intuition l'influence du consultant, et la première pensée qui leur venait dans l'esprit était celle de l'étranger, jointe à quelques questions plus ou moins captieuses; ils se tiraient d'affaire à merveille. D'autres aiment à conserver leurs jeux de cartes; plus ils sont anciens, plus ils sont, disent-ils, influencés, et leur ouvrent fort souvent les yeux de l'esprit. On ne peut voir dans ce cas qu'une action magnétique. J'ai un ami qui possède un tel jeu dont on peut à peine apercevoir les figures tant elles sont sales à force d'avoir servi; il touche très-juste lorsqu'il se sert de ce jeu. Il y a donc dans ces sciences un grand exercice, une étude soutenue et différents états de l'esprit à provoquer. Il y a une espèce d'hommes très-apte à obtenir de bons résultats dans la cartomancie: ce sont ceux qui possèdent la seconde vue, qui devient pour eux un état normal: ils se servent de cartes comme auxiliaires et pour détourner l'attention du consultant; car ce n'est pas par leur secours qu'ils voient. Nous avons encore des êtres qui entendent des voix et se disent en rapport avec des guides familiers qui les instruisent selon leurs vœux; comme on disait

être Socrate. De nos jours ces hommes sont très-nombreux ; j'en ai connu plusieurs, et j'ai recueilli d'eux des prédictions à mon égard, très-complicées, en dehors de toute déduction possible, et qui se sont accomplies point pour point. Dans de telles conditions l'homme peut tout espérer, et ne doit pas combattre des faits qui restent tels en dépit de tous les sarcasmes du monde. Les sciences occultes se composent d'une quantité incroyable de manières de connaître, sous les noms divers de aéromancie, astragalomancie, bélomancie, bibliomancie, cléidomancie, cocinomancie, rabdomancie ; sciences qui ne présentent qu'une chance contraire à la réponse que vous désirez obtenir, comme les nombres pairs et impairs. Il y a donc fort à parier que moins les chances sont nombreuses, plus les résultats sont certains : il n'en est pas ainsi dans les sciences suivantes (1) qui pourraient être multipliées à l'infini ; le nombre n'ajoute rien à la réalité de la vertu de chacune, et prouve seulement que les hommes en tous les temps ont eu besoin de connaître ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont et devront être ; fort heureux pour l'humanité que Dieu n'a pas voulu *mathématiser* ces sortes de révélations

(1) Voir la première note à la fin du volume.

qui eussent rendu la vie de l'homme insupportable. Par le peu qu'il trouve utile de nous révéler il nous prouve que nous sommes les patients et lui l'agent, la partie et lui le tout, le néant et lui la vie, notre liberté une illusion, notre savoir une sottise, notre domination un esclavage, rien de plus. Si une partie de ces arcanes est parvenue jusqu'à nous, c'est qu'il y a chez eux un fond de vérité que Dieu met en évidence quand cela lui plaît. Nous ne devons donc pas juger sur ce qu'on a écrit à cet égard jusqu'à ce jour. Enregistrons les faits lorsqu'ils se présentent, et ne nions pas ceux que nous ne pouvons pas observer. Nous reviendrons sur l'influence des astres sur notre organisation lorsque nous définirons cette organisation.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

NOMBRES, TEMPS, ESPACE.

Gus. — Qu'entends-tu par la science des nombres, les mots temps et espace ?

ALF. — Je vais essayer de t'en donner un aperçu. Ne m'accuse pas si je te répète quelques propositions contenues dans notre quatrième entretien. Les questions que nous traitons se lient les unes aux autres, se prouvent les unes par les autres, sont, il faut le dire, les unes dans les autres. 1° Devant les phénomènes de la vue à distance des lucides qui détruisent toute idée d'espace, il devient de toute impossibilité de définir celui que peut tenir la création universelle. 2° Devant la promptitude que lesdits lucides mettent à percevoir les lieux les plus éloignés, on ne peut se faire une idée du temps. Le temps et l'espace ne sont que deux manières d'être et de percevoir de l'âme, deux conditions de l'observation ; lorsque l'on observe, elle est dans les conditions du temps et de l'espace. Nous en obtenons la preuve tous les jours dans notre état matériel. Pour avoir une notion de ce qui existe hors nous, il

faut que nous fassions rayonner notre regard sous la direction de l'observation; hors cela il nous représente à chaque instant le néant! Si l'âme cesse d'observer les objets qui l'entourent, ces objets cessent d'exister pour elle : si elle cesse d'observer la distance qu'elle fait franchir à son corps matériel, elle atteint le but désiré, pensant ne pas avoir changé de place. Il en est de même lorsqu'elle médite sur des sujets qu'elle affectionne; elle ne voit qu'eux sans s'occuper de la distance qui la sépare matériellement de ces objets. On sent, on est pénétré qu'elle-même crée cette distance, ou du moins qu'elle s'en rend compte suivant son affection : cette distance la fait paraître plus ou moins détachée des objets qui l'entourent; cependant avant de porter ses regards hors son corps matériel elle voyait intérieurement ces objets, ce qui a fait dire à quelques hommes instruits que la matière n'existait pas et n'était qu'une condition de l'état de l'âme, qu'une illusion qui en fait deux êtres à la fois; l'un qui dans un état nécessaire peut être tout, en tout et partout, un point indéfinissable par les lois de la matière, et l'autre, le corps matériel qui paraît contenu dans ce qui l'entoure. Par la première proposition l'âme paraîtrait unique dans la création, projetant hors son point central

tout le tableau accidenté qu'elle voit par les yeux de son corps matériel ; par la deuxième proposition le corps serait au contraire contenu dans ce qui l'entoure, loin d'en être le contenant. La science des nombres force l'âme à avouer qu'elle ne peut exister sans eux ; car pour qu'elle se compte il faut qu'elle s'admette comme représentant le nombre un, et le nombre un ne peut exister sans le nombre deux, ce dernier sans celui de trois. Sans le secours des nombres l'âme ne se pourrait compter, ne pourrait dire moi et lui, elle ne serait que ce point défini par Pythagore, source de tout et absorption de tout : ce point est représenté par un rond sous la figure d'un zéro. Pour que l'âme se dise : J'existe (hors cela elle serait un zéro), il a fallu qu'elle agrandisse son point d'existence en étendant son cercle autant qu'il lui a été possible, qu'elle le convertisse en sphère d'émanation ; de l'émanation née de ce zéro est née aussi la science des nombres ; car d'un qu'elle se trouvait être, elle devient deux par sa première observation, sa première réflexion, sa première étendue sans cesser d'être un. Elle s'étend indéfiniment, distancie ses pensées, les sépare, quoique toujours jointes ; par son mode d'en disposer elle s'en forme une sphère où tout est renfermé et qui

pour elle est tout ce qui est ; ce tout , passant par différents états nécessaires pour produire l'infini des sensations, l'oblige, pour qu'elle puisse se dire : Je suis, j'existe, à observer qu'elle n'est plus seule. Je suis, dit-elle, parce que j'existe avec ce que je vois, moi et ce qui m'entoure faisons deux, ce que j'observe plus loin fait trois, et plus loin encore fait quatre. Si je ne trouve pas moyen de classer, de séparer de moi ce que je vois, je serai tout ; je ne pourrai dire : Moi et cette chose ; il faut de toute nécessité que je dise : Un pour moi, deux pour ce qui m'entoure ; sans cela je n'aurais pas de sensations, je ne serais pas moi. La science des nombres est donc indispensable à la création, sans elle il n'y aurait qu'un tout informe, un chaos ; les parties de ce tout prouvent que ce tout existe ; le tout ne pourrait être prouvé s'il était sans divisions ; les nombres sont donc la preuve mathématique de l'existence de l'univers et de l'âme. Pour représenter les nombres par des figures matérielles, les hommes ont admis ce point, ce rond, ce *zéro*, duquel nous venons de parler comme point central de la création, s'émanant, s'étendant à l'infini ; ils l'ont converti en sphère, en un rond, en un cercle dont on a fait sortir pour le placer avant la figure ronde qu'il venait de créer, que nous nom-

mons zéro, vu qu'il existait avant elle. Ainsi cet un, ce point central, placé avant la sphère qu'il a créée, représente ces deux figures 10, que nous nommons dix : ces deux figures, ne suffisant pas à marquer, à détailler l'infini, les hommes les ont divisées en dix parties égales; donnant à chaque partie un nom et une figure qui lui soient propres pour la reconnaître au besoin, et l'assembler avec une autre, pour marquer une quantité désirée. Tous les nombres sortent, comme on le voit, de ce point étendu et fractionné; par leur secours l'univers est divisé à l'infini.

Si vous n'acceptez pas ces fractions, tout ce qui existe se réduit à zéro. C'est pourquoi le nombre 10 est en grande vénération chez les cabalistes comme représentant la création; c'est ce système qui a produit celui d'expansion et d'absorption des Indiens, et qui expliquerait assez cette solution qui m'a été donnée par les esprits quand je les poussais un peu trop vers la métaphysique : TOUT est en TOUT et PARTOUT ! Cette fiction que je viens de te faire convient autant à l'univers qu'à l'homme. Il nous reste à connaître s'il n'y a qu'un homme dans l'univers, représentant ce point que nous venons de décrire; j'en pense pas; il est plus rationnel pour notre manière d'être de méditer, de com-

parer et juger, d'admettre en l'homme la représentation de l'univers en petit ; si on n'est pas plus vrai, on paraîtra plus conséquent et plus satisfait de cette définition, moins combattu et mieux compris. Pour expliquer un tel arcane il faut trouver des figures convenables, des raisons admissibles, des cerveaux préparés à une telle compréhension ; ce n'est pas chose facile dans le siècle où nous vivons. L'ignorance l'emporte sur l'instruction, parce que l'ignorance n'offre aucune fatigue : l'instruction réclame la méditation de chaque fibrille de notre individu ; une désorganisation générale peut souvent être le prix de ces pénibles recherches. Sachant que nous ne pouvons tout comprendre ni tout expliquer, attendons le développement d'intelligence que notre âme acquerra dans l'état futur qui lui est réservé.

Gus. — Tu viens de prononcer une phrase dont je n'ai pas compris le sens : tu dis qu'il t'a été révélé que tout est partout et dans tout. Si c'est comme parties divisées, je le comprends, puisque chaque molécule de tout ce qui existe appartient au tout, étant émané de lui ; le tout se trouve de cette manière dans tout et partout. Est-ce ainsi que tu l'entends ?

ALF. — Non, pas positivement : je vais te développer ma pensée à cet égard. L'on ne

pourrait pas dire de cette manière, tout est partout ; l'on ne serait autorisé à dire que tout est en tout ; ce qui au premier aperçu paraît être la même chose, mais qui à la réflexion représente une autre solution. Ecoute : je me suppose monté sur le pic de Ténériffe, les yeux fixés vers le ciel, plongé dans une profonde méditation : je sens que j'existe, c'est-à-dire, je sens que je sens ! Si j'ai recours à l'observation, mes yeux, comme je l'ai dit, fixés vers le ciel, en mesurent l'immensité, si je n'ai pas encore observé que cette immensité n'est pas moi, et que j'aie recours à une deuxième observation, je me vois ou crois détaché de cette immensité. Je me demande pour la première fois qu'est-ce que je vois. Ce mot JE me fait faire une troisième observation qui m'assure que moi et l'immensité que je découvre faisons deux, moi, un point, et l'immensité qui me contient, une sphère ronde. Pour prononcer ce mot ronde il faut qu'une quatrième observation attire mes regards jusqu'à l'horizon, où une cinquième observation m'attend ; je perds de vue cette sphère qui me couvre pour mesurer de l'œil en ligne droite la distance qui sépare cette extrémité de mes pieds. J'observe en sixième lieu que je suis monté sur quelque chose, et une septième observation me prouve que ce quelque

chose n'est pas moi. Je remue, selon ma volonté, toutes les parties de mon corps, et ne peux remuer l'objet sur lequel je suis posé. Je sens que tout ce qui remue fait partie de moi, et que le reste m'est étranger, quoique je sente en même temps que je ne pourrais être où je suis, dans la position où je me vois, si ce qui me supporte me refusait son secours. Tu vois que tout le temps que je n'ai fait aucune observation, je n'ai pas existé. Je n'existe que par elle; je me trouve donc être dans tout ce qui m'entoure; cela ne peut souffrir aucun doute, mais une autre observation me prouve le contraire. Si je reste à la même place, que je conserve le souvenir de ma forme et de ce que les yeux de mon corps matériel ont vu; que loin d'admirer ce qui m'entoure, je replie mon regard et mon observation dans mon intérieur, j'y vois un phénomène non moins grand; tout ce que j'ai vu extérieurement, dans lequel j'ai obtenu la conviction que mon corps était renfermé, est au contraire renfermé en moi, et je me trouve être ce tout dans lequel j'étais contenu.

Gus. — C'est parce que tout ce que tu as vu de matériel a laissé l'image de sa forme imprimée sur ta rétine; ce qui y reproduit une gravure daguéréotypée.

ALF. — Non pas, mon ami, une image de ce genre représenterait un repos absolu, et tout ce que je vois est plein de mouvement.

Gus. — Il est très-naturel que cela soit ainsi ; c'est le mouvement de la vie que tu as en toi qui n'est pas un instant en repos.

ALF. — Voilà une excellente explication ; mais elle n'est pas recevable, car tout ce qui se meut en moi ne se meut pas d'un mouvement automatique, mais d'un mouvement qui lui est propre et indépendant de ma volonté.

Gus. — Cela devient trop fort ! Comment, ces images sont animées d'une vie qui leur est propre ?

ALF. — Oui, et qui plus est, ce n'est pas seulement ce que les yeux de mon corps matériel ont vu qui se meut en moi, mais tout ce qu'il est possible à mon esprit de concevoir d'existant existe chez moi.

Gus. — Cela prouverait que tu es dans tout et que tout est en toi ; mais c'est un problème que je ne peux comprendre.

ALF. — Avant mes premières observations sur le pic de Ténériffe, où je me suis placé pour te mieux faire comprendre la position de l'homme matériel dans l'univers matériel, il est certain que l'univers existait ! il est certain qu'il devait cette existence à quelqu'un. Ce

quelqu'un on le nomme Dieu, l'être infini qui ne peut être nié sans commettre un crime de lèse-raison. Ce Dieu, ce père, ce créateur de l'univers n'a pas créé que moi, puisque ma première observation m'a fait voir que ma tête était couverte d'une sphère immense, et que mes pieds étaient posés sur quelque chose d'immense aussi. D'une seule observation j'ai donc pu reconnaître trois choses à la fois, le ciel, la terre et moi. Je demanderais toute l'éternité à ma raison qui a créé ces trois choses ? elle me répondrait : C'est un être infiniment parfait qui te comprend, et que tu ne pourras jamais comprendre. Tu n'es qu'une parcelle de tout ce qu'il a créé, et la parcelle ne peut contenir le tout, quoiqu'on t'ait dit que tout était dans tout. J'ai continué mes observations, j'ai vu que la terre sur laquelle j'étais posé contenait une multitude d'êtres portant des formes différentes et plus ou moins grossières, du tendre moucheron au colossal éléphant, de la délicate fleur au gigantesque boab, du grain de poussière au minerai d'or, du frêle goujon à la monstrueuse baleine, de la rosée diaprée de mille couleurs au pied de ce mont, à l'éther, oserai-je dire que je respire sur son sommet, enfin tout cela existe d'une existence individualisée, s'unissant seulement à mon être

comme à un membre de plus de cette famille universelle qui est tout ce qui est. Tu vois par tes yeux que tout cela existe hors moi matériellement. Il y a des millions d'êtres de mon espèce qui existent, sentent, voient et jugent comme ces êtres et moi, pour être ainsi individualisés et séparés l'un de l'autre. Nous devons posséder en petit en nous tout ce que nous voyons en grand hors nous, et le tout ne se trouve ainsi dans tout qu'en miniature : tel l'ont avancé quelques écoles anciennes, et tel le prouve l'état magnétique par l'anéantissement du temps et des distances. Ainsi vois où nous conduit cette proposition irrécusable. Les lucides disent franchir des distances, ce ne sont que des distances en rapport avec la manière d'être de l'âme qui en cet état peut être partout et en tout quand elle veut observer son domaine, puisque selon sa volonté l'objet qu'elle désire est près d'elle sans dérangement aucun, et selon cette même volonté elle peut visiter cet objet, entrer en lui, le décrire intérieurement comme extérieurement.

GUST. — Qui te dit que l'âme ne communique pas extérieurement avec l'objet désiré par une vitesse de transport que nous ne saurions expliquer, comparable à l'électricité, par exemple ?

ALF. — Qui me le dit ? Mais le lucide lui-même, puisqu'il m'assure voir en moi la plus cachée de mes pensées, de mes actions passées, présentes et futures, toutes les scènes de ma vie, ce que j'ai vu, fait, dit, lu ou su, pendant mon existence. Comme tu l'as lu dans les *Arcanes*, toutes ces choses sont pleines de vie, il peut reprendre une action qui fut à une époque indiquée, en suivre les évolutions, m'en rapporter le dénouement et le commencement dans quelques minutes, quand cette action et ces évolutions ont duré des années ; il y voit figurer tous les personnages qui y ont pris part, entend toutes les paroles qui ont pu être prononcées par ces mêmes personnages, les voit agir, parcourt tous les lieux où se sont passées ces scènes, et tout cela est anéanti matériellement depuis bien des années ; où voit-il ces choses ? Chez moi, dit-il ! Mais moi, je dois être dans lui, comme il doit être chez moi, puisque tout est dans tout. Ce qui le prouve, c'est que si j'envoie ce lucide à la recherche d'un lieu ou d'une personne qui me sont inconnus, il voit ce lieu et cette personne près de lui, et peut me décrire tout ce qui s'est passé en ce lieu, et tout ce qu'a fait et pensé cette personne, la personne et le lieu étant anéanti, n'ayant par moi-même aucune con-

naissance de ce qu'il me raconte. Forcé que je suis de remonter aux sources de l'histoire ou des chroniques des lieux pour être assuré de la véracité de ses allégations, il me reste donc prouvé que ce lieu disparut ainsi que cette personne, et ces paroles vibrantes depuis des siècles, sont en tous lieux, puisqu'il les voit si près de lui ; elles doivent exister ou en lui ou dans sa sphère. Si pour le premier fait ma mémoire est riche de tout ce que j'ai pu faire ou savoir, et que chaque être qui aura concouru à entourer mon existence et mes actions soit bien vivant en moi, ce même être doit avoir aussi en lui ce qui a entouré son existence, il est en moi, je suis en lui, d'autres en nous, ainsi à l'infini, vois où nous arrivons ?

GUS. — A la folie !

ALF. — Non, à admirer Dieu et l'infini de sa création. C'est ainsi que tous les brins d'herbes, tous les arbres, sortent et étaient contenus dans une seule graine et un seul noyau. Tel, je te l'ai déjà dit, nous voyons le chêne dans un gland, d'autres glands dans ce chêne, et d'autres chênes dans ces glands. Ainsi chaque graine, chaque germe doivent posséder en eux tout le règne auquel ils appartiennent, comme un milliard en chiffres sort d'un zéro

sans pour cela qu'il y ait confusion ; chaque feuillet d'un livre contient plusieurs actions sans les embrouiller et sans qu'à l'extérieur de ce livre on puisse dire ce qu'il contient. Si tu veux t'assurer de la vérité de cette proposition par des faits et non par un raisonnement d'induction, écoute ce que je vais te dire et fais ce que j'ai fait.

Gus. — Avant de commencer ton explication, permets-moi une observation. Ces images intérieures pourraient peut-être venir s'y mirer comme dans un miroir, comme la chambre obscure reflète les images extérieures qu'on est parvenu à y daguerréotyper, à y fixer.

Alf. — Pour en agir ainsi il faut des modèles ; je ne peux interroger mon miroir sur ma bonne ou mauvaise mine si je ne la mets pas en rapport avec lui. Je comprends que tout ce qui existe matériellement sur notre globe pourrait être reflété dans l'atmosphère qui l'entoure, et de là dans les sphères desquelles nous sommes entourés ; mais, comme je viens de te le dire, il faut que l'objet existe pour être ainsi reproduit. Où sont le passé et l'avenir pour opérer ce mirage ?

Gus. — Le passé aurait pu l'opérer avant sa disparition, c'est-à-dire imprimer cette image qui serait ineffaçable dans l'atmosphère.

ALF. — Ta raison est juste; mais je t'ai déjà fait observer que ce n'est pas une image ordinaire que je retrouve; elle n'est ni morte ni sans mouvement.

Gus. — Elle pourrait être conservée par l'esprit universel qui anime et entretient tout.

ALF. — De cette manière encore, comment ferais-tu pour retrouver dans une salle de spectacle tout ce qui a pu y être représenté, dit, fait, contenu pendant cent ans de son existence, elle qui, maintenant, est remplacée par une autre construction, un champ labourable ou inculte, etc., etc. Fais attention qu'on ne lit pas ainsi que dans le passé, mais aussi dans l'avenir qui semble n'être nulle part.

Gus. — C'est l'inexplicable que nous discutons.

ALF. — C'est toujours l'inexplicable que l'homme veut expliquer. Nous devrions ne pas aller plus loin, expliquer des choses obscures par des figures plus obscures encore. C'est ce que l'homme rêve sans cesse; si tout cela était comme tu viens de le dire, il faudrait que le lucide allât positivement sur les lieux pour y retrouver ces images; et c'est ce qu'il ne fait pas; à peine a-t-il demandé l'objet que cet objet se trouve au bout de son doigt. Il serait plus

rationnel si ce n'est plus vrai, comme je te l'ai déjà dit, d'admettre que l'homme est un univers en petit, possédant dans la sphère qui l'entoure tout ce qui existe, et étant lui-même contenu dans le grand tout universel ; pouvant, comme un magicien, d'un seul coup de baguette, faire avancer vers lui l'être ou l'objet qu'il désire consulter, et rendre au dehors de lui, ce qu'il en a entendu ou vu. Ecoute cette observation qui mérite être étudiée ; il est un mot sur lequel l'esprit humain ne s'est pas assez prononcé, et qui a besoin d'être mieux défini, — quoique moi-même, dans nos entretiens, j'en aie fait une fausse application, — c'est celui de pensée. On parle de pensée comme si c'était une multitude de sensations diverses ; et la définition qu'en ont donnée les grands philosophes de nos temps et les lucides en général, me paraît très-fausse. Je crois qu'ils ont confondu l'observation avec les formes. J'aborde franchement cette question ; voici clairement mon jugement, DIEU SEUL A PU PENSER POUR CRÉER LES FORMES, et les a combinées dans un but que lui seul connaît. Ces mêmes formes qui constituent la création à laquelle j'appartiens et qui m'entourent sont mues par une pensée toute divine, ce qu'on appelle le mouvement, la vie enfin ; il me reste

prouvé que je ne me meus pas. Je suis mu comme tout ce qui m'entoure.

J'obéis à l'attraction ou à la répulsion comme toutes les molécules de la création. Selon ma manière d'observer, ces molécules, *pensées* divines, paraissent exister dans moi, et hors moi. Celles qui sont hors moi, sont nommées création matérielle, et celles qui sont dans moi, sont nommées *images* (par les métaphysiciens eux-mêmes).

En admettant l'une et l'autre proposition, si je me pose un moment au sein de cette création de formes, ou *pensées* différentes; que j'examine bien mon rôle, quel est-il ? celui d'observateur simplement. J'observe que tel objet est près de moi, tel autre plus loin, et que cette forme n'est pas celle-ci, etc. Dans ces conclusions y a-t-il de ma part enfantement de pensées ? Non ; puisque je n'ai fait qu'observer, que voir. Dans ces perceptions, je ne suis pas sorti de mon rôle d'observateur ; j'ai regardé, j'ai éprouvé des sensations plus ou moins agréables selon mon état ; j'ai été mu, j'ai dû mouvoir moi-même quelque chose ; mais je n'ai rien fait de plus. Tout ce qu'il m'a été possible de voir ou sentir a été produit par la volonté, la *pensée* divine ainsi individualisée, pensée dont je suis seulement un réci-

pient; j'ai dû assembler et grouper ces pensées, mais les *penser* moi-même, qui est synonyme de les créer, NON.

Tout ce qui se passe en moi se résume donc à observer. Lorsque les lucides disent savoir ce que nous pensons, ils devraient dire : Je vois les pensées qui sont en vous; car s'exprimer autrement c'est confondre la pensée avec sa simple perception. DIEU SEUL PENSE; l'homme VOIT.

Lorsque nous disons : *Je pense*, nous croyons dire : Ce que je fais, ou ce que je dis, est mon œuvre, ma propriété, ma création. Nous nous abusons cruellement; s'il en était ainsi, nous serions les égaux de Dieu. L'harmonie qui découlerait d'une telle multitude de directions contraires, dépendrait toute du hasard, ce qui est impossible.

Il nous suffit de nous replier un moment sur nous-même, d'interroger notre *être*, en lui demandant que va-t-il *penser* dans une heure? il nous répondra qu'il n'en sait rien; que va-t-il faire? il le sait encore moins; que pense-t-il en ce moment? il ne le sait que lorsque cette pensée est apparue aux yeux de son esprit sous sa forme-type, ou qu'elle a frappé ses oreilles, par la parole dans laquelle elle

est renfermée. Tout étonné de ce qu'il vient de voir ou d'entendre, il se demande à lui-même, d'où cette *pensée* me vient-elle ? qui m'a fait prononcer ces paroles, dont je n'ai connaissance, et dont je ne comprends le sens qu'après les avoir entendues moi-même ? Cette simple observation lui prouve donc que la pensée n'est pas son œuvre, qu'elle lui a été communiquée par celui qui l'a créée et qui seul *pense*.

Si j'ai pu me rendre clair, tu dois comprendre, que lorsque l'homme dit *je pense*, s'il croit enfanter quelque chose, il est dans l'erreur, vu qu'il n'est lui-même qu'une *pensée*, autour de laquelle UN UNIVERS entier de pensées sont groupées, et que selon le mouvement qui leur est imprimé par le grand tout, elles deviennent plus ou moins objectives à ses yeux, ce qui lui fait croire qu'elles sont sa propre création.

Je sais tout le ridicule dont sera couverte cette proposition PLATONICIENNE ; mais peu m'importe si je la crois vraie, si je la prouve par l'observation et les expériences somnambuliques. Nous ne sommes plus aujourd'hui au temps de Platon, les arcanes psychologiques ne sont plus renfermés dans le sanctuaire *dit de la sagesse* ; ils sont devenus la

propriété du plus infime des hommes, qui les arrache un à un d'un cerveau en sommeil. Ils sont appelés à couvrir de confusion nos grands philosophes modernes, nos seigneurs de la science, qui, pour moi ne sont que des RUCHES dans lesquelles ont pris cantonnement un nombre plus ou moins bruyant de pensées orgueilleuses. Oui, mes respectables GRANDISSIMES, vous n'êtes qu'une simple pensée Divine comme le reste des hommes, plus vous vous croyez leurs supérieurs, plus vous leur êtes inférieurs. La simplicité est l'âme de toute vraie grandeur; l'homme simple ne peut être trompé en apprenant sa nullité, et vous, en reconnaissant un jour qui vous êtes, vous serez cruellement désabusés.

Gus. — Cela embrouille ma raison; commence ton récit; peut-être y trouverai-je quelques lumières nouvelles; car je sais fort bien que le lucide retrouve dans le domaine de ma mémoire qui doit être en moi tout ce que tu viens de décrire, puisque je le retrouve moi-même. A peine pensé-je à une action, un lieu, une personne, que je vois intérieurement l'objet de ma pensée. Je sens qu'il ne me faut qu'un peu plus de contemplation pour l'apercevoir plus clairement. Il est donc inutile que je m'embrouille dans des explications moins

claires que ce que tout homme est à même de juger par un instant de méditation.

ALF. — Je vois que tu arrives ; la lumière entre en toi. Nous serons bientôt d'accord. Oui, si tout homme méditait sur l'étrange phénomène de la mémoire, sur la facilité avec laquelle il est où il désire, il voit ce qu'il veut, sans changer de place ; il n'aurait pas besoin des démonstrations somnambuliques pour croire qu'il est, ou qu'il a en lui tout ce qu'il est lui possible de désirer. En voilà une preuve, je commence mon récit :

A peine eus-je connaissance du somnambulisme que je compris de suite toute l'importance d'une telle propriété, et désirai entrer moi-même dans cet heureux état. Je me fis magnétiser par plusieurs personnes ; je ne ressentis aucun effet qui pût me donner quelque espoir d'atteindre ce but. J'eus l'idée de composer un baquet mesmérien narcotique. Je magnétisai avec cette intention des petites fioles d'eau. J'en emplis d'autres avec de la fleur de soufre, de la limaille de fer, et du sable. Je plaçai un conducteur dans ces fioles qui correspondait à un principal conducteur placé au centre de cette caisse. Les intervalles entre les bouteilles ainsi arrangées furent remplis par des fleurs, feuilles et graines de thym, de belladone,

d'opium, de pavot, de coquelicot, chanvre, lin, mauve, guimauve, camomille, mélilot, herbe aux puces, baume de Russie, laitue, millet, cassis, pommes de pin et mouron. Après plusieurs expériences infructueuses faites pendant le jour, je déposai le soir cette boîte magique sous mon lit, et j'enroulai autour de mon bras un cordon qui y était attaché. J'attendis dans cette position quelque manifestation, je n'obtins qu'un sommeil plus ou moins lourd, plus ou moins agité. Je n'eus aucune souvenance à mon réveil d'un état somnambulique quelconque. J'étais désolé de ce peu de succès; je suis assuré que, sur beaucoup d'autres organisations, on obtiendrait des effets positifs.

Je consultai alors les ouvrages de 1784 à 1800 qui traitent du magnétisme et des moyens essayés dans ces temps pour en augmenter l'action. Je me chargeai de substances supposées avoir cette puissance. Je me plaçai des bâtons de soufre sous les bras, un sachet de fleur de soufre et de limaille de fer dans chaque poche de mon pantalon, un autre d'une dimension plus grande sur le creux de l'estomac. Je fondis même des doigtiers en soufre que j'ajoutai à mes doigts et me mis en cet état à magnétiser différentes personnes et des animaux. Je leur procurai des secousses électriques étonnantes

jointes à mon fluide qui est très-pesant et narcotique, j'étais un être capable de faire des merveilles. Je tournai sur moi cette puissance, et n'obtins rien. Je fis le sachet suivant qui, selon certains lucides, avait un grand pouvoir narcotique. Une demi-once feuilles et fleurs sèches de belladone, une once sulfate de chaux (ou pierre à Jésus), une once de manganèse, le tout bien trituré, enfermé dans un sachet de coton recouvert d'une enveloppe de crin (étouffe); tenir ce sachet entre la paume des deux mains jusqu'à parfait sommeil, le laisser tomber pour se réveiller; il faut que ce sachet soit fait bien serré et plus long que large. Je ne m'aperçus d'aucun effet somnambulique; j'eus recours à la compression des artères carotides, sans plus de succès; j'imitai une extatique que cite le docteur Despine (je crois), qui avait la faculté d'entrer dans cet état en posant ses deux doigts du milieu (ou medius) quelque temps sur la fossette du cou au-dessous du cercelet, en les y appuyant un peu. Je fatiguai beaucoup dans cette position pour ne rien ressentir. Je tendis toute ma volonté à modérer ou arrêter, si je le pouvais, la course du sang, sachant que c'est le seul moyen employé par les Indiens pour provoquer cette extase cataleptique qui les tient ainsi dans une méditation contemplative des

heures et des jours entiers. Je ne fus pas plus heureux. Je te donne tous ces détails pour te montrer combien j'attachais de prix à entrer dans cet état, et pour t'enseigner en même temps des moyens qui pourraient agir sur toi avec plus de facilité que sur moi si quelque jour tu désirais en essayer. Je supposai que j'étais trop chargé d'électricité ; par conséquent que je devais la déplacer pour lui en substituer une plus active et plus narcotique en même temps. Je composai donc pour réussir dans ce déplacement une petite boîte dont j'avais recueilli les détails et les vertus dans un ouvrage ; elle se fait ainsi : on plante une quarantaine de pointes d'acier de la grosseur de faibles aiguilles à tricoter, longues environ de 4 centimètres dans un rond ou carré de bois, selon la forme qu'on veut donner à la boîte ; on recouvre ce morceau de bois en tôle mince pour avoir la facilité d'y implanter ces pointes, et pour en même temps faciliter les courants électriques par la continuité du métal. On place cet appareil dans une boîte ronde ou carrée vers le milieu, de manière que les pointes qui doivent être très-pointues approchent de son orifice sans le déborder ; ce qui piquerait la partie sur laquelle on l'applique, qui doit être à nu. On attache au

morceau où sont enfoncées ces pointes un fil de fer en croix dont on fait passer le bout, qui doit avoir un couple de mètres, par un petit trou qu'on a pratiqué au fond de la boîte; ce fil de fer qui sert de conducteur est destiné à conduire le trop d'électricité vers un clou qu'on chasse dans le mur, et auquel on l'attache sans plus de cérémonie. L'intérieur de la boîte doit être enduit d'une matière isolante, soit de la poix, du goudron, du suif, de la cire, vernis ou autres; il doit y avoir aux bords de cette boîte deux petits cordons qui y soient attachés et destinés à maintenir l'appareil sur l'endroit où on le pose; on attend ainsi plus ou moins longtemps les effets bienfaisants de cette machine (elle n'est pas à dédaigner dans les douleurs rhumatismales ou causées par engorgements de fluides, etc. Je peux et dois conseiller son application, qui tout en prêtant à rire, n'est pas sans quelques vertus). Je m'appliquai cette machine aux pieds, et le conducteur de ma boîte narcotique au bras. Je me magnétisai ainsi couché pendant assez longtemps, pensant établir des courants qui opéreraient ce que je désirais. J'observai des effets prononcés; mais pas de sommeil. Je tournai mes espérances vers le galvanisme. Je composai une pile de 40 couples d'un pouce de diamètre; j'en éprouvai

des effets désagréables. Je ne conseille pas ces expériences. Je vis que je serais réduit à l'ingestion des narcotiques. J'avais un ami grand mangeur d'opium, qui s'est guéri d'une gastrite et d'une affection nerveuse générale par ce narcotique puissant. Je le priai de m'en donner une dose convenable; ce qu'il fit avec plaisir, me faisant une riche description des tableaux que je verrais et des sensations que j'éprouverais. La dose était très-faible en comparaison de celle qu'il prenait journellement. Il me recommanda de tenir près de moi un verre d'eau acidulée de vinaigre, dans la crainte de quelque événement, croyant cependant que je n'en aurais pas besoin. Je pris cette drogue avec espoir, et j'attendis quelque temps ses effets. Quelle fut ma surprise, sentant un violent mal de tête et de cœur, de reconnaître par ces symptômes que j'étais empoisonné. A peine eus-je la force d'étendre mon bras jusqu'à ma table de nuit sur laquelle était déposé mon verre d'eau, que je bus d'un seul trait. J'avais les extrémités si glacées que je ne pouvais les remuer; on me donna force eau saturée de vinaigre; ce qui m'occasionna un grand besoin d'uriner. Un autre désappointement m'attendait. J'avais une rétention d'urine qui me dura six heures, pendant lesquelles je bénis les jouis-

sances orientales et chinoises. Je me tirai de ce mauvais pas ; mais le besoin de connaître n'était pas éteint chez moi. Quelques jours plus tard , lorsque le souvenir de cette mauvaise nuit fut effacé de ma mémoire, je crus que j'en avais pris trop; qu'étant plus prudent j'obtiendrais d'autres résultats. J'en fumai. J'eus un grand mal à la tête. Comme j'étais sujet à des migraines dans ce temps-là, je crus que l'opium n'y était pour rien ; j'en pris une seconde fois intérieurement en moindre quantité. Les effets furent proportionnés , mais les mêmes, suivis d'une rétention d'urine. J'ai connu une personne qui, avec quelques gouttes de laudanum dans un lavement, fut prise à deux fois différentes d'une rétention d'urine ; ce qui me confirma que cette drogue agissait avec une grande activité sur la vessie , et m'autorise à conseiller d'être très-prudent dans son emploi.

Je lus dans un ouvrage que les feuilles de chanvre avaient un grand pouvoir narcotique, j'en semai des graines dans un petit jardin que j'avais alors , j'en récoltai deux pieds , mâle et femelle , de cinq pieds de hauteur. Je pressai ces feuilles pour en aspirer l'odeur, j'en mangeai en guise de salade, sans assaisonnement , bien entendu ; je n'en ressentis rien. J'en conclus que le chanvre français ne valait pas le

chanvre égyptien ; j'eus recours aux parfums. Je brûlai de l'encens, du chènevis, de la coriandre, de la belladone, de l'anis, des gommés laque et arabe ; j'aspirai ces puanteurs et ces parfums à plein-poumons. J'en récoltai de violents maux de tête. Je ne sais pas comment j'ai pu résister à toutes ces expériences. Je me décidai, voyant que je ne pouvais parvenir à mon but, à avoir recours aux évocations ; je conjurai, d'après Agrippa, un esprit de m'apparaître pendant mon sommeil, je signai cette conjuration et la plaçai sous mon oreiller. Je fus plus heureux de ce côté. Quelques jours se passèrent, et j'eus alors des visions, non telles que je les désirais, mais assez étonnantes pour calmer mon ardeur de connaître, et savoir à quoi m'en tenir sur nos rapports avec les esprits. Je fus obsédé pendant trois ans, mes nerfs avaient été beaucoup affectés par toutes ces expériences jointes à d'autres circonstances d'un soi-disant envoûtement dont mon lucide Bruno m'a assuré que j'avais été victime, dont tu as lu le récit dans les *Arcanes*. Que cela fût vrai ou faux, je vis plus que je ne désirais, je fus débarrassé de cette obsession par la prière. Ces visions n'avaient pas rempli mon but ; c'était une extase contemplative que je désirais, pour résoudre une seule question : Qu'est-ce

que l'homme ? Il fallait que je trouvasse le moyen de l'obtenir cette bienheureuse extase , et pour y parvenir j'aurais donné le reste de mon existence terrestre. Je tenais si peu à la vie alors , que je ne redoutais aucun poison , aucune tentative pour voir par mes yeux ce que je voulais voir. Je quittai le pays que j'habitais et revins à Paris, pour tâcher de découvrir dans ce foyer de lumières le rayon qui devait m'éclairer ; mes vœux furent exaucés : le somnambulisme , l'extase y sont plus faciles à provoquer que dans la campagne, on y est plus dégagé des craintes qui vous assiègent en province , rien ne paraît diabolique ni merveilleux , la confiance est plus apte à ces genres d'expériences. J'y formai d'excellents lucides, sous la dictée desquels je composai les *Arcanes de la vie future dévoilés*.

Cependant une affirmation tierce n'est jamais aussi positive que la sienne propre ; les demandes qu'on soumet aux esprits par l'intermédiaire des lucides peuvent être mal reproduites et leurs réponses altérées , faute d'en comprendre le sens , ou manquant de l'affection nécessaire à ces genres de solutions. Les lucides sont toujours soumis à la rouille matérielle et à quelques croyances au profit desquelles ils rapportent plus ou moins leurs ren-

seignements. Je voulais voir par mes yeux et pouvoir dire aux hommes : J'ai vu cela, vous pouvez le voir comme moi ; il m'a été révélé telle chose , demandez s'il vous sera répoudu de même. L'expérience est l'âme de la foi, comme je l'ai dit dans les *Arcanes* ; puisque je n'ai pu croire sur parole, vous ne pourrez me croire, moi, qui n'ai aucune autorité ; mais si je vous dis : Faites cela , vous obtiendrez les mêmes résultats, et que vous refusiez mes expériences, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous de votre ignorance. Qui nie un fait sans examen est de mauvaise foi et mérite l'obscurité dans laquelle il croupit. Je recommençai donc à Paris mes expériences, il me fut ordonné de me faire magnétiser derrière les oreilles ; mes lucides le firent en sommeil un mois et plus ; ils ne réussirent pas. Je fis un nouvel extrait de chanvre , je fumai de ses feuilles sèches, des feuilles de belladone, je respirai de l'éther sulfurique vingt-cinq minutes, je n'obtins rien. Comme l'on dit, avec de la persévérance on vient à bout de tout. Un jour un de mes amis m'annonça qu'en passant rue de l'Ancienne-Comédie, il avait vu chez un pharmacien , sur une pancarte , ces mots : Haschich d'Orient. Ah ! alors je sentis que j'étais au comble de mes désirs, je courus de

suite me procurer de cette précieuse drogue à cinquante centimes le gramme, quoique ce fût un peu cher deux cent cinquante francs la livre, quelques feuilles de chanvre et quelques pistaches en marmelade ! Le pharmacien me donna des renseignements sur la manière de prendre cette potion, j'avais lu plusieurs rendu-de-comptes des effets de cette plante, je me crus assez instruit ; je revins à la maison, avertissant deux amis de ma précieuse découverte et du jour que je pensais prendre ce narcotique. J'en avais trois grammes, nous étions en hiver, j'habitais une chambre très-humide et froide. Je te fais ces détails qui sont nécessaires à ce que je t'expliquerai plus tard. Je pris ces trois grammes dans une bonne tasse de café noir, comme il est indiqué ; il était deux heures de l'après-dîner ; à sept heures et demie du soir je n'avais encore rien éprouvé. Mes deux amis, désespérant du succès de cette expérience, s'en furent et me laissèrent plongé dans la conviction que je n'obtiendrais aucun résultat. A peine furent-ils sortis, je m'approchai du foyer, je le fixai machinalement, j'éprouvai alors une sensation nerveuse qui semblait me repousser les yeux hors leurs orbites ; je vis le foyer s'éloigner de ma vue à une très-grande distance ; il paraissait descendre dans la rue,

que je vis aussitôt remplie de voitures publiques et de piétons qui la parcouraient. J'avertis Adèle de cette vue étrange pour moi en m'écriant : *Que c'est drôle !* Je levais les jambes comme si je marchais , à chacun de ces mouvements je sentais mes pieds qui montaient dans l'intérieur de mes jambes ; ce qui me fit penser que c'était ma jambe interne ou spirituelle qui se débarrassait de son enveloppe matérielle comme d'un fourreau et montait indéfiniment pour la quitter tout à fait. Quand ce pied spirituel fut dans mon mollet matériel, il me sembla qu'il appuyait sur le prolongement de cette jambe comme sur quelque chose de moelleux , une éponge par exemple. Adèle était en face de moi et riait de ma surprise et de mes mouvements singuliers. Il s'établit alors une telle sympathie entre nous deux, que je fus obligé d'exécuter tous les mouvements qu'elle exécutait ; mon menton me semblait ne faire qu'un avec le sien, je riais de son rire, je parlais de sa parole. Ce qui me surprit beaucoup ce fut de me voir dans un vaste jardin et de m'entendre parler en dehors de ses murs ; Adèle m'adressait des questions, je me trouvais obligé pour y répondre d'en ouvrir la porte. L'effet sympathique avait fait place à cette autre combinaison spirituelle qui me faisait

me trouver être ce que je fixais , et me forçait naturellement de m'entendre parler hors cet objet. Ma voix me faisait l'effet d'une voix lointaine qui ne m'appartenait pas. Ce qui me parut le plus bizarre, c'est que dans ce jardin je regardai une cloche en verre qui recouvrait un légume, je me trouvai avoir la conviction que j'étais cette cloche. Je fus de même le légume sur lequel elle était. Ce qui provoqua ma gaieté à l'extrême, et qui plus tard attira mon attention et ma méditation , je me trouvai être ainsi tout ce que je fixai. Ce qui me sembla non moins extraordinaire , je regardai un fagot de bois , je me trouvai être tous les morceaux qui le composaient; je voyais à l'extérieur leur écorces , et à l'intérieur leurs veines , leurs sèves. Je visitai tout ainsi avec minutie, non de l'observation du regard ; je me promenais en entier dans ces mêmes objets, qui n'étaient pas matériellement dans ma chambre. J'avais conscience de mon individualité totale dans leurs pores les plus restreints. Si mon observation de détails cessait, je me trouvais être l'objet en entier que je fixais. Cette singularité ne pouvait exister que par l'unité que je faisais avec cet objet; il était pour moi ce que m'est mon corps matériel, j'étais lui et il était moi. Ces phénomènes me démontrèrent que ces hallucinations,

nommées ainsi par tous ceux qui ont pris de ce breuvage et chez lesquels les effets ont été les mêmes , étaient appelées à démontrer des vérités sacrées , surtout en les dirigeant vers des observations sérieuses chez tous les hommes studieux, et pourraient fort bien prouver qu'on peut être tout et dans tout. Mais continuons. Un effet plus puissant devait me donner cette solution que je cherchais. Détaché de mon corps matériel comme je sentais que je l'étais , j'y rentrai et descendis dedans comme dans une maison ; le plus sublime spectacle m'y attendait : on eût dit qu'une main féerique en eût fait les préparatifs pendant ma sortie. Je me trouvai au milieu d'un univers des plus compliqués, qui n'était rien moins que ce même corps matériel dans lequel je sentis alors une secousse qui partit de la chute des reins et s'arrêta au sommet de la tête ; elle fut d'une telle violence et me fit un si pénible effet qu'il me serait impossible de te la décrire. Figure-toi un instant que mes nerfs, vaisseaux sanguins, tendons, fibres et fibrilles les plus déliés aient leurs extrémités sous l'épiderme , et un point de jonction dans les reins, qu'ils traversent ainsi le cœur, les poumons et tous les viscères ; qu'une main invisible secoue cette multitude de fils avec une grande violence ; pense l'effet

qu'on doit en ressentir à toutes leurs extrémités ; suppose ensuite qu'on secoue chacun de ces fils séparément et successivement : quelle sensation pénible il doit en résulter. Je vis, je sus , mais je payai ce spectacle en douleurs physiques un prix fort élevé. S'il n'est pas de plaisir sans peine , il n'est sans doute pas de peines sans plaisir ; c'est ce qui m'arriva : le plus beau coup d'œil qu'un homme ait vu fut la récompense de mes souffrances , un vaste panorama où tout ce que j'avais pu voir, penser ou connaître dans ma vie y était représenté par les plus brillantes couleurs, en forme de tableaux transparents comme des stores, éclairés derrière par une lumière incomparable. Ce panorama se déroula autour de moi , tourna avec une telle vivacité, représentant une variété si immense de ces images, qu'il me faudrait faire un volume pour te décrire avec détail ce que j'ai vu en quelques heures. Cet état est si différent de l'état matériel , qu'il est de toute impossibilité à l'être soumis à son influence d'apprécier le temps qui s'écoule, et l'espace qui se trouve entre la succession et l'emplacement que tiennent ces images. Ainsi j'avais la conviction que je planais au centre et au-dessus de cet univers microscopique, qui m'offrait cependant des apparences de formes et d'es-

pace produisant le même effet et la même conviction que les formes et les espaces matériels. Etant dominé par l'idée d'observation, de comparaison entre cet état et l'état matériel, je ne pouvais prononcer qu'en faveur du premier; l'état matériel lui semblait en tout de beaucoup inférieur, c'est-à-dire que les villes, monuments, lieux publics, jardins, cieux et terre étaient d'une incomparable beauté. Je me trouvais dans les lieux que je désirais visiter sans cesser d'observer que je les trouvais en moi, qu'ils étaient mon domaine; j'avais la solution que je cherchais, je connaissais l'homme, *j'étais un univers en petit*, et j'appréciais comment un lucide pouvait être en Egypte, en Chine, sans trajet aucun; comment il pouvait donner la main à un Africain sans changer de place. Je conclus: 1° que cet état est l'état spirituel dans lequel nous entrons à la sortie de notre état matériel; 2° que pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut le faire tourner au profit d'une solution quelconque; 3° que toutes les sensations qu'on y éprouve, et tout ce qu'on y voit est dans le domaine de notre corps ou la sphère qui l'entoure; 4° que nous sommes les rois de cette création et pouvons en disposer en souverains-maîtres après Dieu; 5° qu'elle s'offre à notre observation dans

le côté que nous voulons étudier ; 6° qu'il nous suffit de désirer voir un objet pour que l'objet désiré se présente à notre vue, et pour recevoir une solution convenable sur ce que nous voulons savoir ; 7° qu'il nous suffit de désirer également traverser ou revêtir les formes qui s'offrent à nos yeux pour qu'il en soit ainsi ; 8° que tout ce qui existe universellement est un composé de la même substance plus ou moins pondérable, que les apparences et l'observation en dessinent seules la pondérabilité ; 9° que cette substance n'est que la lumière dans sa plus pure manifestation ; 10° que tous ces êtres, lieux et objets, ne sont que des pensées portant une forme individualisée et vivant d'une vie d'activités, vu qu'il n'y a rien de mort dans la création ; 11° qu'il suffit à l'âme dans cet état, qu'une pensée se présente à son observation, pour qu'elle voie cette pensée dans sa forme type et sa vie d'activité, et que l'âme elle-même se trouve dans cette pensée, au lieu que dans l'état matériel elle ne fait que la sentir sans la voir, son corps matériel y mettant un obstacle ; 12° qu'on peut établir par la propagation de cet état la plus sublime doctrine qui ait jamais existé, soumettant l'individu sous son empire aux usages reçus dans l'état somnambulique, c'est-à-dire le conduire,

le diriger selon son affection, s'il ne peut le faire lui-même. Je t'enseigne là le moyen de t'instruire et de vérifier les vérités que je t'ai révélées jusqu'à ce jour, sache en profiter !

Gus. — Je te remercie bien sincèrement de cet arcane, mais je crois que tu le généralises un peu trop. Il est vrai que jusqu'à présent les personnes qui se sont soumises à cette action ont éprouvé plus ou moins les effets que tu me décris ; mais elles ont été d'accord pour n'y voir que des hallucinations sans valeur aucune pour la science. Je doute fort qu'il en puisse résulter autre chose.

ALF. — Erreur, erreur, mon ami, il n'y a pas d'hallucinations, il n'y a que des observations désordonnées ; c'est l'influence d'un état sur l'autre qui les font mal définir. Ainsi dans le matériel on ne peut accepter que ce que voient les yeux du corps, ou ce qu'il touche de ses mains. Comme les deux existences se sont invisibles l'une à l'autre, on n'admet que celle de laquelle on supporte l'influence. Si l'âme vient à percevoir par ses yeux spirituels, en même temps que par ses yeux matériels, son corps matériel peut toucher et asseoir le jugement de la matière, tandis que ses yeux spirituels ne pouvant dis-

poser de son toucher spirituel qui est enfermé dans son corps matériel, elle peut donc moins prouver la réalité de la perception spirituelle qu'elle a, que celle de la matière.

GUS. — Mais il existe des tableaux dans ces perceptions qui sont des plus ridicules. J'ai lu dans un compte rendu qu'un individu voyait, sous l'empire de ce narcotique, des caricatures les plus bouffonnes, des êtres aux membres difformes, inadmissibles, ayant la physionomie ridicule au dernier degré, des nez ou des oreilles démesurés...

ALF. — Ces bizarreries qu'on nomme caricatures, ne sont que des types plus ou moins chargés par une idée rieuse de quelques artistes qui allongent ou défigurent les traits, qui transposent les organes des espèces sur d'autres espèces, et nous présentent ces tableaux qui font tant rire le bon peuple de Paris; caricatures que tout le monde a vues chez Philippon ou Aubert. Tout ce qu'il est possible à l'homme de penser, il le peint extérieurement. Ne pouvant le trouver ailleurs que dans sa pensée, le ridicule de ces tableaux ne fait pas passer ces artistes pour des hallucinés; cependant il leur a fallu penser à ces bizarreries, les voir intérieurement pour les reproduire ainsi. Qu'y a-t-il de plus étrange d'entendre dire à un homme :

Je vois passer devant moi ces images grotesques, que d'en fixer la reproduction sur ces feuilles de papier. Eh bien ! ne t'ai-je pas prouvé que tout ce qu'il était possible que tu eusses vu, pensé ou entendu, était daguéréotypé en toi en images vivantes ; alors dans cet état on en voit la vie et le mouvement.

Gus. — Ces images, ces caricatures que je vois, comme tu le dis, chez les marchands, sont des images mortes, et ne peuvent, par conséquent, imprimer la vie à ce que je vois dans ces hallucinations ; ensuite je peux très-bien ne jamais avoir vu matériellement ce qui s'offre aux yeux de mon esprit dans cet état.

Alf. — Je vais répondre à ces deux objections. Je te répète que ces images sur ce papier ne sont pas des images mortes. Le mot mort ne doit jamais être prononcé dans nos entretiens, parce qu'il n'y a pas de mort possible dans l'acception de ce mot. Dans l'univers, il n'y a que des états, des manières d'être. Quelle différence fais-tu entre ces images peintes sur ce papier, avec celles des lieux et des actions que tes yeux matériels ont perçus dans le cours de ta vie et dont ils ont déposé l'image vivante dans le domaine de ta mémoire ? Ce paysage, cette maison, cette table sont-ils plus vivants que ce tableau ? Les personnes qui ha-

bitaient ce lieu, et dont l'image est pleine de vie et d'activité chez toi, comme je te l'ai démontré, sont-elles supérieures en quelque chose à ces autres images? Non, puisque leur activité n'a pas cessé de leur être personnelle, et cependant qu'elle se trouve généralisée chez toi. Ces jardins que tu as vus dans ta vie matérielle, et que le lucide perçoit en tous temps en toi, garnis de fleurs, d'arbres, de verdure, s'il lui plaît d'y cueillir une fleur, de goûter d'un fruit; il le peut sans que le nombre en diminue, sans que le jardin en soit moins riche, frais et beau. Si donc la seule vue d'un tel jardin a pu être imprimée et vivifiée ainsi chez toi pour l'éternité, pourquoi ne voudrais-tu pas que la vue de cette gravure s'y vivifie de même? Pour répondre à ta deuxième objection, tu dis qu'il se peut faire que tu n'aies jamais vu matériellement ce que tu vois spirituellement; cela te prouve que tu dois être un univers en petit, comme je te l'ai dit, et qu'il n'est pas nécessaire que tu entres en rapport matériellement avec un objet pour le connaître et le posséder, puisqu'il fait partie de ton domaine. Je termine en te disant que, pour parler et démontrer l'infini de la création, il faut qu'elle n'ait pas de limite, et qu'on ne puisse dire : Cela n'est pas, puisqu'il existe dès

qu'il est *ce qu'on nomme penser*, et que penser, selon vous, et observer, selon moi, c'est là toute l'existence ; que la pensée est le type de la chose même. Si cette chose n'existe ou ne peut exister matériellement, on ne doit pas dire qu'elle n'existe pas, puisqu'elle existe en pensée, qui est la seule et vraie existence. Ainsi tu vois que le mot hallucination, qui est l'égal de celui (cela n'existe pas), est un mot inadmissible dans le monde des causes, où tout existe, et que ceux qui traitent les voyants de fous, sont des gens aveugles qui ne voient que le bout de leur nez, et encore ! tu me cites un rendu de compte de perceptions ridicules sous l'empire de ce narcotique. Tout le monde rêve-t-il la même chose ? Tous les ivrognes ont-ils les mêmes sensations ? Non, chacun éprouve des effets en rapport avec ses affections ; un esprit triste ne verra que des choses lugubres ; un esprit gai ne verra que des choses risibles ; un esprit méditatif cherchera des solutions. J'ai la conviction que le haschich développe chez nous l'état spirituel dans lequel chacun peut trouver des solutions répondant à ses affections. Je sais que beaucoup d'étudiants à Paris en prennent des doses raisonnables pour développer chez eux des solutions nécessaires à leurs études, et qu'on

retire toujours quelque chose d'instructif de l'état dans lequel il nous met.

Gus. — Mais cet état a quelque chose de dangereux, puisque tu as tant souffert, et qu'en Egypte les hôpitaux renferment beaucoup de malheureux qui sont devenus fous par son usage.

ALF. — Nous reviendrons plus tard sur cette question ; je désire avant, te prouver que ce que je t'avance sur ce sujet est une vérité très-utile à connaître, et qui, je l'espère, renversera bien des systèmes et des croyances reçues, comme *les Arcanes de la vie future dévoilés* ont ouvert une nouvelle étude à la psychologie. Si je m'en étais tenu aux seules observations que j'ai pu faire sur moi, je serais moins autorisé à en parler ainsi ; mais j'ai répété ces expériences sur un nombre suffisant de mes amis, dont je te vais soumettre les extases écrites par eux-mêmes quelques jours après avoir passé dans cet état ; ce qui n'est pas sans un certain charme pour celui qui s'y soumet ; le souvenir en reste à jamais présent à la mémoire.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

RECIT DES EXTASES PROVOQUEES PAR LE HASCHICH.

1^{re} EXTASE.

Le 4 juin 1848, à deux heures, je pris chez mon ami, M. Alphonse Cahagnet, trois grammes de haschisch dans une tasse de café; à quatre heures environ je fus pris d'un accès de fou rire sans motif aucun. Je riais sans savoir pourquoi je riais, parce que j'étais forcé de rire. J'éprouvais une sorte de honte à rire ainsi; je pensais qu'on me prendrait pour un imbécile. Le rire se calma, je me jetai sur un hamac suspendu aux murailles de la chambre de mon ami; aux pieds de ce hamac était une petite glace, je la fixai en désirant voir quelque chose; je n'attendis pas longtemps, au bout de quelques minutes la vision commença. Je vis d'abord une grande et belle maison qui disparut bientôt, puis une femme que je fixai quelque temps; je distinguai parfaitement son chapeau, sa robe de barège jaune; elle était appuyée sur une porte entr'ouverte et semblait

regarder dans l'intérieur d'une chambre que je n'apercevais pas. Du reste les traits de cette femme m'étaient totalement inconnus. Une autre femme que je ne connaissais pas davantage lui succéda. Celle-là était âgée et marchait dans la rue en face de moi. Ce que je remarquai surtout, ce fut son chapeau bleu, orné d'un grand voile de mousseline blanche que le vent faisait flotter derrière elle ; ce qui me remit dans un grand accès de gaieté ; toutefois je parvins à me contenir, et je vis un grand monsieur et une dame se donnant le bras, et marchant cette fois devant moi ; le monsieur était vêtu de noir, et la dame dont la toilette était légère relevait de sa main gauche sa robe et me laissait apercevoir un charmant mollet. Malgré tous mes efforts je ne pus voir la figure de l'un ni de l'autre. Encouragé par ces visions, je ne voulus plus les laisser se présenter selon leur caprice, je voulus les diriger à mon gré, et je fis alors de violents efforts pour voir ma mère, puis ma femme, puis ma fille. Je ne pus obtenir la vue d'aucune de ces personnes si chères, et la contrariété que j'en éprouvai agit sur mes nerfs au point d'en ressentir de violentes secousses. Je fermai un instant les yeux, puis je regardai ; je vis un réverbère suspendu avec des cordes, puis de l'autre côté de la rue

la façade de la maison que j'avais déjà aperçue. Ceci excita de nouveau un fou rire, puis je m'écriai: Que diable est-ce que cette cassine avec un réverbère et à l'huile! si c'était encore un bec de gaz. Et je riais à gorge déployée, en disant: Mais c'est bête comme tout, est-ce drôle! mon Dieu, est-ce drôle! Et je dansais, et je gambadais, et je me claquais violemment les cuisses en criant: Mais est-ce drôle! oh! que je voudrais bien me souvenir de cela. Enfin je riais tant, que je fus obligé d'ôter ma cravate et mon col, car j'étouffais. J'entendis alors Alphonse ouvrir sa porte et dire à sa femme de m'apporter un verre d'eau. Tiens, lui dis-je, je vous entends au loin. Il s'approche de mon hamac en me disant: Farceur de Blouet, va, vous m'avez tant fait rire que j'en ai mal au côté. Si cela vous ennue, lui répondis-je, je vais m'en aller de chez vous; et comme il allait se récrier: C'est pour vous humilier que je vous dis cela; je veux vous humilier, cela m'amuse de vous humilier. Ah! ah! ah! dis-je à Alphonse, je t'aime bien, je t'aime tant que j'éprouve le besoin de t'appeler Adolphe, ou plutôt Adolphine; oui, c'est cela, je vais t'appeler Adolphine. Et de rire. Mais c'est bête comme tout, je n'ai jamais été aussi bête qu'aujourd'hui; mon Dieu, est-ce drôle.

Voilà encore que je dis est-ce drôle. Ah! ah! ah! quelle charge, que c'est cocasse, que c'est comique, est-ce drôle! Voilà encore, c'est drôle; mais je suis donc drôle? oui, je suis drôle. Le fait est qu'à force de répéter ce mot je me figurais être ce mot lui-même, et je gesticulais en me frappant les cuisses comme un vrai pantin. Je danserais bien; oui, je vais danser dans la chambre; non, elle est trop petite. Je bus alors un verre d'eau, car j'étouffais à force de rire. Je jetai de nouveau les yeux sur la glace, et j'aperçus comme une statue couchée sur un tombeau, les mains croisées sur la poitrine. En examinant davantage, je distinguai un homme mort dans cette position, à son habit blanc et à sa coiffure je crus que c'était un soldat autrichien. Comme je voulus m'efforcer de chasser cette vision, mes nerfs déjà agités s'ébranlèrent, et je ressentis de grandes secousses dans tous les membres. Tiens m'écriai-je, je vais avoir une attaque de nerfs. Alphonse s'approcha pour me calmer. Non, non, laisse-moi, lui dis-je, je suis très-bien, c'est très-bon d'avoir une attaque de nerfs. Si c'est ainsi que les femmes en ont, nous avons bien tort de les plaindre et de croire qu'elles souffrent; c'est très-amusant, je sens tous mes nerfs se roidir, il me semble être dans un bain

voluptueux ; fermant alors les yeux et appliquant mes deux mains sur mon front, je fis une prière mentale, et je suppliai Dieu de m'envoyer quelque belle vision. Alors ma conception se développa à un degré que je ne puis exprimer, et il me fut donné de comprendre tout. Comme mes idées se portèrent d'abord sur la mort, je pus savoir ce que c'était que mourir, et voici comment : je me vis moi-même mourir ; mon corps était allongé sur le lit, et mon âme s'en échappait de toutes parts comme une fumée noire et épaisse ; mais au lieu de se dissiper dans l'atmosphère, cette fumée se condensait deux pieds au-dessus de mon corps et formait un corps en tout pareil à celui qu'elle venait de quitter. Oh ! que c'est beau, m'écriai-je. Alphonse, mon ami, je viens de mourir. Je comprends la mort. Je comprends comment on meurt, et pourquoi l'on meurt. Oh ! que cela est sublime. Puis je passai dans un état duquel je n'ai gardé aucun souvenir. Je crois que je ne parlai pas, et je ne sais combien de temps j'y restai. Quand je revins à moi j'étais inondé de larmes. Je pleurais avec une abondance si grande que je sentis le col de ma chemise mouillé. Au bruit de mes larmes et de mes cris, Madame Cahagnet et Madame Adèle accoururent convaincues

que je me trouvais mal. Je compris leur arrivée, et je compris pourquoi elles venaient. N'ayez pas peur, leur dis-je, je suis bien, je suis très-bien, je ne souffre pas, je pleure parce que pour moi c'est le suprême bonheur de pleurer. Alphonse, sur terre on ne peut pas comprendre le bonheur. Sache donc que le plus grand bonheur peut être la plus grande souffrance, la plus grande félicité peut consister à avoir le cœur traversé d'une épée. Alphonse, tu ne pleures pas, mais je voudrais te voir éclater en sanglots, il me semble que tu serais comme moi parfaitement heureux. Je comprends la vertu, et je comprends le crime, car rien ne se fait autrement que par la bonté infinie de Dieu ! Tu ne comprendras jamais cette bonté infinie ; Dieu est si bon qu'il a bien voulu permettre que moi qui ne sais rien, je comprenne les merveilles de la création, et sais-tu pourquoi ? Parce que je l'ai prié. Dieu est heureux qu'on le prie, si j'ose m'exprimer ainsi, et pour *me remercier* de ma prière il m'a envoyé cette extase. Le mot remercier dit trop ; mais le mot récompenser ne rendrait pas suffisamment ma pensée. Je donnerais cinq cent mille francs, si je les avais, pour que tu puisses voir ce que je vois. Quand je dis *je vois*, je me trompe, je devrais dire *je sens*, car je ne

vois rien, j'ai un espèce de brouillard devant les yeux; c'est bizarre, mes idées se succèdent avec une si grande rapidité que je n'ai pas le temps de les exprimer, et pendant que je prononce un mot qui représente une idée, un monde tout entier d'idées m'apparaît et me fait perdre l'idée que j'allais te communiquer, et ces idées je les vois, elles se succèdent les unes aux autres, comme les dents d'une roue d'engrenage. Quand je suis dans mon état ordinaire, je ne peux comprendre tout cela; c'est que je suis enveloppé dans une misérable enveloppe matérielle, dans une cruche, c'est le mot, et au fait pourquoi ne la briserai-je pas cette cruche? Et je commence à me frapper la tête à grands coups de poings. Je n'éprouvais aucune douleur, mais à mon réveil je m'aperçus très-bien que je m'étais fait mal. Alphonse se précipita sur moi, et je le sentis me souffler violemment sur le front, pour me dégager du mauvais fluide; après quelques passes longitudinales je me calmai. A ce propos je dirai aux personnes qui voudraient entrer dans cet état, qu'il serait peut-être dangereux d'avoir près de soi un couteau, non pas qu'en me donnant ainsi des coups de poing j'eusse l'intention de me suicider, je voulais seulement montrer à Alphonse le mépris qu'on doit faire de son enveloppe

matérielle; mais il est possible que pour mieux prouver ce mépris on prenne un couteau, et l'on s'en frappe le cœur. Pendant un moment j'embrassai la création. Ainsi je dis : Je suis moi, je suis toi, je suis nous, je suis madame. Je suis la maison, le ciel, Dieu. Je suis tout. Swédenborg a raison de dire que nous avons en nous un univers, puisque je puis embrasser l'univers d'un seul coup. La création est tout, et la création n'est rien; elle est tout, puisqu'elle se compose de tout ce qui a été créé. Elle n'est rien pour moi, puisque je peux être elle. . . . Ce que je sens, ce que j'éprouve dans ce moment-ci, il est impossible que tu le comprennes. Ami, tiens, écoute, je vais tâcher de te l'expliquer. Mais au fait non, c'est inutile, puisque je sais que tu ne le comprendrais pas. Qu'allais-je dire, je ne sais plus; ma parole, quoiqu'elle te paraisse très-rapide, est si lente, que pendant que j'exprime ma pensée, mes idées fuient avec une rapidité incroyable. Attends, cela va me revenir, je veux que cela me revienne. J'appuie un instant ma tête sur le hamac. Ah! voici : je te disais que tu ne pouvais pas me comprendre, eh bien! juge. Je comprends que tu ne me comprennes pas, et moi je comprends comment il se fait que je comprends. Vois à quelle hauteur de conception je suis arri-

vé; tu ne peux concevoir que les actes matériels. Ainsi toucher, tiens! je te touche le bras, étant un acte matériel, tu peux le concevoir, mais comprendre est un acte intellectuel, et tu ne peux le concevoir, parce que tu es enveloppé de matière, moi je le conçois, parce que je suis dégagé de la matière. Je me sers bien de ma bouche matérielle pour parler. C'est vrai; sans cela tu ne m'entendrais pas, mais ce n'est pas mon corps qui parle, c'est mon esprit, il monte jusqu'à ma bouche et en sort comme par une porte ou une fenêtre, sous la forme d'une petite flamme pour communiquer avec toi. Dans ce moment-ci, il me semble que je suis à ma fenêtre et que je parle à quelqu'un qui est dans la rue; ce n'est plus mon enveloppe matérielle qui pense et qui agit, c'est moi-même. Dans nos conversations psychologiques, nous appelons nos corps des cruchons. Oh! ce sont bien en effet de véritables cruchons, ou plutôt non, ce ne sont même pas des cruchons, car des cruchons supposent encore du grès, et ce n'est même pas du grès, c'est une misérable matière; tiens, c'est moins que rien, et j'en ai honte... pouah! Ah! quelles belles choses je vois en ce moment-ci. Que je serais malheureux si je me rappelais cela dans mon état matériel. Je ne veux pas me le rappeler; c'est

fait, je ne me le rappellerai pas. Figure-toi que je peux tout ce que je veux. Je ne veux pas concevoir, et je me pressai la tête à deux mains. Eh bien ! je ne conçois pas. Je lâchai ma tête. Maintenant je veux concevoir, et je conçois. En te disant que je pouvais embrasser la création, tu as dû comprendre comment il n'y a pas d'espace pour les esprits ; maintenant il n'y a pas de temps pour eux ; ainsi une seconde peut être dix mille ans , et dix mille ans peuvent être une seconde. Oh ! mais tu ne peux pas me comprendre. Oh ! mon Dieu, je donnerais quarante ans de ma vie pour pouvoir te faire comprendre cela. Vois-tu, voilà une seconde ; je dis vois-tu, tu ne la vois pas, mais enfin, moi je la vois ; eh bien ! cette seconde, je veux qu'elle dure dix mille ans ; eh bien ! elle a duré dix mille ans ; dans ce moment-ci dix mille ans ne sont qu'une seconde, et je comprends tout cela, et je comprends que tout cela soit ainsi. Mon Dieu, je comprends l'éternité. Je dis éternité très-vite. Eh bien ! je n'ai pas été de temps du tout à le prononcer, pas même la millionième partie d'une seconde ; au contraire je dis : é-ter-ni-té lentement. Eh bien ! j'ai été trois mille ans à prononcer ce mot, parce qu'il m'a plu de le prononcer pendant trois mille ans. Swédenborg,

que nous vénérons tant, n'était pas dans un autre état que moi; je vois ce qu'il a vu, je comprends ce qu'il a compris. Oh! je suis aussi grand que Swédenborg, moi! je suis son égal, je comprends maintenant l'égalité et la fraternité. Oh! que nous avons bien raison de suivre ce divin précepte; oui, tous les hommes sont égaux; comment, quel serait l'homme supérieur à un autre homme, quand moi j'égale Swédenborg. Tiens! amène-moi un grand général, un roi, un empereur avec un habit brodé d'or et d'argent, et tout chamarré de rubans et de décorations, et la couronne en tête, qu'est-ce que tout cela pour moi? Mais rien, moins que rien; tiens, j'en fais fi, je souffle dessus, je crache dessus. Ah! quelle misérable poussière. Oh! oui, nous sommes frères. Oh! si tu savais combien je t'aime. Oh! si tu pouvais comprendre combien c'est bon de s'aimer. Tiens, je vais comprendre l'amour divin. Attends, j'aperçois comme dans un tableau lointain deux êtres matériels complètement nus s'approchant l'un de l'autre, ils s'unissent amoureusement et se livrent aux caresses matérielles; je vois un peu plus loin deux esprits se rencontrer, d'abord ils sont bien plus beaux, la femme a de longs cheveux pendants, elle ressemble à Eve, comme on la représente assez générale-

ment. Eh bien ! ils s'abordent en souriant et se serrent seulement la main, puis ils me tournent le dos, et se promènent dans une longue avenue de peupliers. Il y a eu autant de différence de volupté entre notre amour terrestre et ce simple attouchement de main, qu'il y a de différence de grosseur entre une fourmi et un éléphant. Juge donc par ceci ce qu'est l'amour divin ; un simple serrement de main ; vois, je touche ta main et tu ne sens qu'un contact. C'est que sur terre, nous ne savons pas, nous ne pouvons pas sentir, et nous disons que nous avons cinq sens, et nous sommes très-fiers de pouvoir expliquer nos sensations ; mais puisque nous n'en éprouvons pas, puisque notre enveloppe matérielle s'y oppose, que diable venez-vous me parler de sensations. Pauvre genre humain, vraiment cela fait pitié!... En voyant l'agitation extrême dans laquelle j'étais, Madame Adèle et Madame Cahagnet étaient loin d'être rassurées, elles s'apprêtèrent à sortir, je compris tout cela... Restez, mesdames, leur dis-je, vous voyez que je suis très-bien. — Nous n'avons pas peur, dirent-elles. — Je vous demande bien pardon, vous semblez inquiètes, et je vous prie d'être très-tranquilles sur mon sort, je suis très-heureux. Ces dames, dit Alphonse, vont vous chercher un verre

d'eau sucrée, car vous semblez fort altéré. L'extase cessa, et comme j'avais effectivement très-soif, j'avalai le verre d'eau d'un trait. Mon premier soin fut de remercier Dieu d'avoir bien voulu me faire comprendre ce que j'avais compris.

Je causais assez tranquillement avec Alphonse depuis environ cinq minutes ; je venais de m'asseoir sur une chaise quand madame Adèle entra ; à peine était-elle entrée qu'un accès de fou rire me prit, et l'extase recommença. Allons, bon, le voilà encore repris, dit Alphonse. Oui, répondis-je, et c'est par la volonté de Dieu que j'ai cette dernière extase. Ecoute-moi bien, et tu vas comprendre jusqu'à quel point est grande la bonté de Dieu : mes paroles vont venir aussi corroborer ce que je te disais concernant les prières. Suis-moi bien ; j'ai remercié Dieu tout à l'heure ; eh bien, il m'en a récompensé à l'instant même. Madame, que voilà, était très-inquiète sur mon sort ; n'entendant plus mes paroles et me croyant malade, elle est accourue pour voir comment je me trouvais. Madame Adèle essaya de nier. Oh ! ne vous en défendez pas, lui dis-je, c'est inutile. Je vois parfaitement bien tout ce que vous éprouvez : eh bien ! Dieu, qui lui aussi a vu votre inquiétude, a voulu que vous vinssiez

ici, et il a permis que j'aie une nouvelle extase pour vous rassurer complètement; et pour que vous soyez bien convaincue que je ne souffre nullement, mon extase a commencé par un fou rire. Ainsi soyez parfaitement tranquille, Dieu veut que je vous rassure, soyez bien persuadée de ce que je vous dis. M^{me} Adèle a avoué après qu'effectivement elle avait eu peur, et qu'à partir de ces paroles toutes ses craintes s'étaient dissipées. Alphonse me demanda si, pour voir tout ce que j'avais vu et comprendre tout ce que j'avais compris, mon esprit n'avait point quitté mon corps? — Non, lui répondis-je, mon esprit et mon corps ne se sont pas quittés un seul instant, cela ne se pouvait pas, je te dirai pourquoi tout à l'heure; mais Dieu a voulu cependant que je comprenne tout. Ainsi, dans ce moment, mon âme et mon corps sont parfaitement unis, et je vois cependant bien l'une fort distincte de l'autre; si je peux me servir d'une comparaison triviale, cela me fait absolument l'effet d'un pain de sucre recouvert d'un gros papier bleu; mon corps me semble tel que tu le connais; quant à mon âme, c'est la même forme exactement, mais elle ressemble à une flamme phosphorescente, à un feu follet enveloppé de cette matière que tu sais et que nous nommons cruche. Si mon

esprit avait pu un instant quitter mon corps, j'aurais pu embrasser mon frère Ernest, qui est mort, comme tu sais, car j'en avais bien envie; j'y ai pensé longtemps, et je l'ai vivement désiré; mais cela ne se pouvait pas, non pas parce que Dieu ne le voulait pas, mais parce que cela lui était impossible, malgré sa toute puissance. Je ne sais pas ou je ne vois pas le motif, ou bien encore je ne peux pas te le dire, mais je le comprends bien. Ecoute bien ceci : Dieu est tout-puissant, c'est vrai, mais il y a malgré cela des choses qu'il ne peut pas faire. A ce propos, écoute : Il veut que je me rappelle des paroles qui m'ont frappé dans mon état de veille. Ainsi dans la chaire de Notre-Dame, Lacordaire, un jour, prononça ces paroles : « Dieu a fait le monde en vertu d'une loi mathématique de laquelle il ne peut pas se départir, malgré sa toute puissance. Ainsi, il ne peut pas faire que les rayons d'un cercle ne soient pas égaux, et s'il peut permettre que la journée de demain n'ait pas lieu, il ne peut pas vouloir que la journée d'hier n'ait pas existé. » J'ai compris ces paroles dans mon état de veille, et elles ont servi de base à quelques-uns de mes raisonnements; mais maintenant que je me les rappelle, je les comprends bien mieux encore, et je vois

combien elles sont sublimes, parce que je les comprends spirituellement, parce que je comprends le sens de la lettre. Il en est de notre conception sur terre comme de nos sensations; nous croyons comprendre comme nous croyons sentir, mais nous ne comprenons pas plus que nous ne sentons. Ces paroles ont été inspirées à Lacordaire.—Par qui?—par qui! je sais qu'elles lui ont été inspirées par Dieu, ou son bon ange, ou un esprit, et cela sous la forme d'un fluide. Tiens, tu vas bien comprendre cela; voilà ma main, je l'ouvre, je veux lancer le fluide. Eh bien, je le vois se dégager de mes doigts comme un rayonnement, ce fluide va frapper Lacordaire qui est en chaire, s'introduit en lui et ressort par sa bouche sous la forme de ces paroles : « Dieu a créé le monde en vertu d'une loi mathématique de laquelle il ne peut se départir malgré sa toute puissance. » Ici l'extase finit tout à fait, il est cinq heures et demie; elle a donc duré une heure et demie environ : j'ai un grand appétit, je dîne, après quoi je me couche avec une lourdeur à la tête qui se dissipe avec la nuit.

BLOUET,
Journaliste.

ALF. — Je n'ajouterai aucune réflexion à la suite de cette séance. Comme toutes celles

que je te vais citer, je te les présente dans toute leur simplicité et leur incohérence pour que tu en tires les conclusions que tu jugeras convenables aux propositions métaphysiques que je t'ai avancées.

II^e EXTASE.

Dimanche 16 juillet 1848.

Chez M. Cahagnet, à dix heures et demie, je prends 3 grammes de haschisch dans une demi-tasse de café; à une heure, l'effet est sensible, des picotements dans les jambes et les pieds se font sentir; je fixe une glace, et au bout d'un quart d'heure je ne puis plus m'en détacher, je me promène un moment après, puis je me recouche : c'est alors qu'une gaieté folle s'empare de moi. Au milieu de ce bavardage sans suite, dans lequel je me parle toujours, je suis étonné de savoir que je me rappellerai toutes ces folies : il semblerait que cet état est produit pour faire comprendre jusqu'à l'évidence qu'il y a bien en nous, deux êtres très-distincts, l'un agissant dans ce moment d'ivresse, et l'autre, spectateur froid de cette machine qui fonctionne et qui lui dit : « Comme tu ris, comme tu dis des choses sans

suite; qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu dis, je te rappellerai tout ce que tu fais à présent, et tu comprendras que je suis parfaitement indépendant de ton corps matériel qui gesticule en ce moment. Ceci me semble évident pour tout individu qui a passé par cet état.

Le calme revient ensuite. C'est alors que des images se présentent à vous : à peine une question est-elle posée, que vous en avez la solution souvent instantanée, ou ne l'obtenez pas. Il arrive que ce ne sont pas par des phrases, mais bien les images mêmes, des pensées qu'elles représentent; l'activité de l'esprit est tellement poussée loin, qu'il semble que rien ne lui est impossible à résoudre; vous recevez la réponse à une solution par son image elle-même, et comme vous ne pouvez la reproduire, il s'ensuit que vous la comprenez et ne pouvez la transmettre à d'autres ni la faire comprendre par la parole.

Je ne puis écrire tout ce que j'ai dit et principalement tout ce que j'ai vu pendant trois heures, les mots ne peuvent rendre les sensations que l'âme éprouve. Je vais seulement essayer d'en transcrire une partie, et malgré que je ne puisse reproduire ces tableaux, ils n'en sont pas moins restés fidèlement en

moi, il me suffit d'y penser pour les revoir.

Je commençai par avoir l'évidence de l'âme, je sentais la bonté du créateur, j'étais triste de voir les mortels ne pas le comprendre, et j'en étais tellement peiné que des larmes de regret s'échappaient de mes yeux ; mais quelle joie j'éprouvais de la comprendre, de la sentir ; je n'étais plus sur terre, j'aurais voulu ne plus y revenir, mais je pensais à ma famille, et je compris qu'il fallait y redescendre.

Une grande question m'occupait, je voulais savoir à quoi m'en tenir sur le libre arbitre. Je ne puis dire que ce que j'ai compris et vu ; pour moi il m'a été démontré évident que l'homme connaît le bien et le mal, et qu'il peut choisir ; j'en avais la conviction, malgré que dans le moment où j'essayai de le prouver, je fus arrêté et ne pus continuer : pourtant je savais que le libre arbitre existe, peut-être est-il nécessaire que cette question ne soit jamais résolue entièrement. Je voyais aussi que M. Cahagnet, qui était là, en serait convaincu plus tard, malgré l'opinion contraire qu'il avait et qui devait durer encore quelque temps.

Il m'a été démontré que Dieu était présent partout, là-dedans même, ai-je dit en frappant sur une table.

Je compris aussi ce qu'était l'espace et la création ; je vis une boule de deux pouces de diamètre, ou toute la création semblait être représentée dessus ; cette boule était entièrement détachée au milieu d'un grand espace. Pour me faire mieux comprendre que, quelque peu volumineux que fût ce point, tout y était réuni (je ne veux parler que des choses terrestres). A la suite de cette vision, Saint-Petersbourg se présenta devant moi, et je le vis très-distinctement.

M. Cahagnet m'invita de chercher à comprendre le ciel. A cette question il se présenta une infinité de groupes, de personnages bien distincts. Ces groupes me firent comprendre que le ciel n'était qu'un état où l'on devait être rassemblé par sociétés.

Il m'a semblé voir à ce moment le créateur en une grande lumière sous l'apparence d'une forme humaine. Mais dans quelle extase étais-je ; quel bonheur je goûtais, comme je regardais pour peu nos savants ; comme je comprenais qu'ils ne savaient rien ; aussi les dédaignais-je. Je prononçais leurs noms avec le même dédain, avec le même sentiment de petitesse que j'éprouvai tout d'un coup en faisant la comparaison d'un nuage au restant de la création et de l'univers ; ce sentiment fut traduit

par ces mots que je me rappelle (un nuage, qu'est-ce que c'est que cela). Eh bien ! les savants me paraissaient aussi petits (comparativement à tout ce que je voyais et qu'ils ne savaient pas) que ce nuage vis-à-vis de la création entière, laquelle création je comprenais avec son espace réuni dans un point, dans n'importe quel endroit du globe, c'est-à-dire dans ces trois mots que je comprends qui renferment tout, qui sont que, *tout est dans tout et partout.*

Comme prévisions, j'aperçus Paris ; il était sombre ; je vis les maisons tomber ; il me semble avoir vu du feu, mais j'ai très-bien vu du sang dans les rues, en même temps que je voyais les maisons tombées. Je vis sur un dôme le numéro 9 bien distinctement ; il me sembla qu'il était précédé d'autres chiffres, mais je ne pus les distinguer. Je vis, non pas dans Paris même, mais autour de Paris, des hommes en habits verts ; ils tiraient des coups de fusil, ils me semblaient bien nombreux. Au moment de cette destruction, je vis M. Cahagnet dans une petite ville ; quelqu'un me dit qu'on le préviendrait de ce qu'il aurait à faire, du moment où ces désastres arriveraient, qu'il avait une mission à remplir, qu'il ne s'occupe pas des événements qui devaient arriver, et continue son

travail. Je vis assassiner un personnage éminent, M. D. L. — Deux jours après cet état, le souvenir de toutes ces images était encore si vivant, qu'un certain ennui régnait dans mon âme. Tout me semblait triste comparative-ment à ce que j'avais vu. Les sensations de l'âme sont tellement vives, et l'on en ressent un si grand bonheur, que toutes les émotions et jouissances terrestres ne semblent plus rien; mais tout s'est dissipé, et quoique ayant toujours le souvenir de ces images on rentre à l'état terrestre sans un aussi grand regret.

Tel est l'abrégé de ce que j'ai vu et éprouvé pendant et à la suite de cet état.

L. LECOQ,
Horloger de la marine.

III^e EXTASE.

28 juillet 1848.

Le docteur W... m'ayant entendu raconter les propriétés merveilleuses du haschisch, désira en prendre, et vint à la maison à cet effet, lui ayant assuré que pris sous la direction d'une personne qui en connaissait les effets, on obtenait des résultats plus satisfaisants que

pris isolément ou en compagnie de personnes auxquelles cela prêterait à rire.

Il était neuf heures et demie du matin lorsque le docteur en prit trois grammes; à midi le fou rire commença. Fort étonné de cet accès de gaieté sans sujet aucun, il me demanda si cela le reprendrait. Sur mon affirmation, quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'un nouvel accès le reprit. Je le fis placer dans une posture convenable, et l'extase arriva. J'écrivis ce qui suit sous sa dictée : « Que tout ce que je vois et sens est beau ! tout change de place. Je quitte ce globe, ô mon Dieu ; je suis dans un bain de volupté ; ma matière s'évapore ; ma voix n'est plus à moi ; je ne suis plus moi ! quel bonheur ! (et de longs soupirs s'ensuivirent.) Que tout cela est extraordinaire, quel tableau ! Je pleure ; mais c'est d'une volupté extrême. O mon Dieu, que tu es bon. Est-ce parce que je n'ai jamais cherché à faire du mal à personne que tu me mets en cet état. Daigne toujours me protéger. Quelle extase ! Je vois un horizon immense, aux mille couleurs, tout se détache des objets. Je vois des rues, des maisons, des montagnes. Si j'étais plus détaché de la matière ! Mon âme, écarte-toi, plane sur cette sublime création. Voilà qui est drôle, mes jambes s'allongent indéfiniment ; mais que tout cela est

grand et sublime! Je vois une immensité de monde dans des vallées; ainsi que des tableaux qui ne signifient rien; car c'est la matière en vapeur, ce qui est la même chose. Tout s'en dégage; c'est immense et ce n'est rien. Quelle nature que celle-ci! c'est la nature vierge; que c'est beau, que c'est admirable! C'est une vapeur blanche comme du lait, c'est une lumière plus blanche encore. Ah! toute cette couleur va bien à l'âme, car elle est blanche et pure comme elle; mais pour voir et juger tout cela il faut être dégagé de la matière. Il y a autre chose que la matière, c'est le paradis; mais c'est doux, c'est la fusion de tout, oh! que c'est suave, que c'est pur, que la lumière du ciel est belle; comme cela se marie, comme cela est harmonisé. La terre! mais la terre n'est qu'un chaos! Si les hommes savaient, ils mépriseraient la vie terrestre; ils ne connaissent rien, ils ne peuvent être heureux. Je vois ce que je voulais voir. Je sais ce que je voulais savoir. Ecrivez ceci. C'est l'esprit qui supporte la matière; c'est lui qui est le point central. L'attraction, la magie de la création, l'âme, c'est Dieu dans la perfectibilité de la matière, que je vois se fondre dans un point qui est tout. Quoiqu'un point, Dieu est le pivot, le point central; tout se fond là. C'est une force, une loi. Dieu

est l'union de tout ; c'est l'harmonie de tout ; il n'y a pas d'actions mauvaises. Ce sont de grands échappements, des lois générales, une roue qui tourne et s'engraine. L'homme n'y peut rien , tout est l'œuvre de Dieu, le libre arbitre ; mais c'est une fiction, chacun concourt pour sa part par ses actions à l'harmonie du tout. Les actions mauvaises sont ordonnées, ce sont des points anguleux, des forces détachées qui gravitent et rejoignent l'unité qui est elle-même le mouvement. Tout est utile et concourt à la conservation du tout dans son entier et dans ses parties. Merci, mon Dieu, de m'avoir démontré et fait comprendre ces choses. Dieu, d'où tout est émané, c'est une lumière blanche, pure et une ; les rayons qui parviennent jusqu'à nous, ne sont divisés en rayons qu'en rapport de l'éloignement de notre globe de ce point divin. C'est notre matière, ou les couches que cette lumière traverse pour arriver jusqu'à nous, qui nous la font voir en rayons ; sans ce secours nous ne pourrions la voir dans notre état matériel. Tout part de ce point, DIEU, tout y retourne ; quelle admirable harmonie !

Les effets cessent, et laissent au docteur des idées claires et précises sur ce qu'il a vu ; ce qui lui permettra, dit-il, de faire un ouvrage qui, traité par un homme d'une si bonne instruc-

tion, projettera un rayon de plus sur la science psychologique, et éclairera le monde spiritualiste sur l'harmonie des deux mondes, et des différents états de la création.

Le docteur n'est nullement spiritualiste comme nous l'entendons ; il croit au libre arbitre, et serait très-mortifié, comme tout le monde savant, s'il s'arrêtait à l'idée que nous ne sommes que des machines, destinées à comparer et admirer sur ce globe suant l'orgueil par tous ses pores. La définition contraire à sa manière de voir à cet égard, qu'il nous donne, mérite quelque attention de la part des personnes qui liront cet ouvrage. Elle est aussi riche d'expression, que démonstrative en peu de lignes. Celle qu'il nous donne également sur la substance première de la création, qui est la lumière divine, a beaucoup de rapport avec la nature de notre soleil décrit par Swédenborg à Adèle, qui ne serait lui-même qu'un rayon du soleil divin. Un de mes amis, M. Renard de Rambouillet, m'avait fait à cet égard une objection très logique, en me disant que si ce rayon n'était pas matérialisé par les couches qu'il traverse pour arriver jusqu'à nous, nous ne pourrions le voir de nos yeux matériels. Le docteur nous démontre que ces rayons divins ne sont rayons que par la division que la matière

opère sur eux, et les matérialise *faut-il dire* à leurs extrémités en globes terrestres, tels que le nôtre. Cette définition du docteur se rapporte à l'observation de mon ami, et prouve que ce qu'Adèle a dit à l'égard de notre soleil (1), n'est pas une erreur, quoique la science astronomique combatta longtemps cette vérité sortant de trop bas pour l'élever jusqu'à elle.

IV^e EXTASE.

DEUXIÈME SÉANCE DE M. BLOUET.

Le 27 juillet 1848, je prends pour la seconde fois du haschisch chez mon ami Alphonse Cahagnet; j'ai eu soin d'écrire d'avance les questions qu'il doit m'adresser. Cette fois-ci le haschisch fait effet une heure et demie après que je l'ai pris. Un sou rire que je peux à peine maîtriser s'empare de moi, je gambade, etc. Enfin Alphonse me fait observer que je dois m'occuper de choses sérieuses, que je l'ai prié de me rappeler. Au bout d'un instant je sens tout mon corps se roidir; j'étais couché sur un hamac, et je le sens s'allonger à l'infini, sans toutefois qu'il quitte la chambre, de sorte que les

(1) Voir, *Arcanes de la vie future dévoilés*, premier vol.

objets situés à mes pieds me semblent dans un éloignement prodigieux. Je dois dire qu'à chaque apparition de tableaux que j'ai eues, le même phénomène s'est renouvelé. J'avais les yeux fixés sur la petite glace au pied du hamac; quelques tableaux se présentent que je ne peux pas bien distinguer. Enfin j'ai une vision distincte, mais horrible. C'est un tableau dont tout le fond est noir; dans l'éloignement sont des tombes avec des couronnes d'immortelles, des saules pleureurs, des cyprès, etc.; sur le devant à gauche, les bornes d'un perron sont coiffées de couronnes d'immortelles blanches, et semblent ricaner; à droite est un grand capucin enveloppé dans une robe de bure noire; son capuchon est rabattu jusqu'au front, et laisse voir, non pas une figure d'homme, mais une tête de hibou; les yeux, la bouche et le nez lancent des flammes; on dirait que la tête est vide, et qu'une bougie brûle à l'intérieur; les grains du chapelet qui est attaché à sa ceinture et retombe sur sa jambe gauche sont aussi lumineux. Ce tableau est épouvantable, je pense qu'il me présage quelque malheur, et je veux l'éloigner : mais cela m'est impossible. Huit à dix fois je ferme les yeux, et toujours en les rouvrant je retrouve la même image. Je ne peux pas savoir

ce que cela veut dire. — Eh bien ! laisse cela , me dit Alphonse, et occupe-toi de ta première question , celle de résoudre le libre arbitre. — Attends , tu vas trop vite ; il est impossible que cette apparition qui revient sans cesse , n'ait pas une signification pour moi. Tiens, voilà précisément : cela me prouve que je ne suis pas libre. — Pourquoi ? — Vois-tu, je demande à savoir si l'homme jouit de son libre arbitre. Une image effrayante se présente à mes yeux ; je ne peux pas l'éloigner ; je dis pourtant : Je suis libre ; il m'est répondu, comme en ricanant : Insensé, puisque tu es libre, chasse donc cette image qui te poursuit, qui t'obsède, qui t'effraye par son horrible aspect. Allons, disparaiss, vision, je le veux, je te l'ordonne. Elle reste. — Au nom de Dieu, me dit Alphonse. — Oh ! oui, c'est cela, au nom de Dieu, image horrible je t'ordonne de t'éloigner. — Elle reste ; vois-tu, la voilà, elle ne me quitte pas. Si je suis libre, je te chasse, au nom de Dieu ; entends-tu, c'est ma volonté, va-t-en ; allons, va-t-en. Elle est toujours là, elle semble me railler, me narguer ; allons, c'en est fait, l'homme n'est pas libre. Je fais ôter le miroir, car je ne cesse de voir la même chose. Maintenant, me dit Alphonse, tu as demandé à voir si la pierre philosophale existe. J'aper-

çois alors un beau jardin garni d'arbres et de fleurs en guirlandes de toute beauté; au milieu du jardin, un bassin à jet d'eau, dont la partie supérieure formée d'une table de marbre ronde est assez élevée; ce n'est pas un filet d'eau qui s'en échappe, mais une pierre rouge longue comme deux doigts; c'est la pierre philosophale. Il me semble qu'elle est dans un lieu inaccessible, et qu'on ne peut arriver à elle, attendu qu'elle est entourée de difficultés sans nombre. Deux fois la même vision m'apparaît, deux fois les mêmes obstacles se présentent. On veut bien me laisser voir la pierre parce que je l'ai demandé, mais on veut me faire savoir aussi qu'il m'est défendu de comprendre; je peux voir, mais je ne peux connaître ni la matière pour la faire, ni la manière de la fabriquer. Je ne suis pas plus avancé qu'avant; allons, laissons cela!» (Je supprime ici avec intention une vision toute personnelle que mon ami a eue, dans laquelle sont renfermées plusieurs prédictions, tant à son égard qu'à l'égard de Paris. Si l'accomplissement en a lieu, il sera toujours temps de consulter le procès-verbal signé de plusieurs personnes, pour en démontrer l'authenticité.) Je continue: «Vcici la mer: au loin un phare lumineux, sur le bord des tombes avec des cadavres dessus; qu'est-ce

que cela signifie? cela veut dire que le rivage est la terre, que notre état terrestre est la mort, et que nous avons une mer de malheurs et d'orages à traverser avant d'arriver au ciel, qui est le phare de vie que j'aperçois au loin; là seulement nous existerons réellement... Je vois ma fiancée, elle est blonde et très-jolie; c'est un ange; cela ne doit pas te surprendre, car ce n'est pas son enveloppe matérielle que je vois, mais bien son âme; elle est à genoux pour communier. Je suis là, debout devant elle; mon cœur sous la forme d'un soleil brillant s'approche du sien qui est en tout semblable; ils s'unissent, ah! quelle douce volupté! quelle divine extase! Je suis en elle et elle est en moi, nos deux âmes sont communes, elles n'en font plus qu'une. Voilà la vraie communion. Elle se fera religieuse... elle veut se vouer à Dieu, et c'est à moi qu'elle se voue.— Tu es donc Dieu, toi? me demanda Alphonse. — Non, mais quand une femme prend le voile, on dit qu'elle prend Dieu pour fiancé : or, c'est moi qui suis son fiancé, le Dieu auquel elle donne son âme, puisque son âme m'appartient comme la mienne est à elle. C'est là le vœu des âmes; il n'y en a pas d'autres; on croit se donner à Dieu, et on se donne à l'être que Dieu a créé pour notre félicité infinie, et qui, après

tout, n'est pas autre chose qu'une émanation de Dieu. Mon Dieu, mon Dieu, que je vous remercie, qu'elle est belle

L'ouvrage que je fais sera imprimé, mais après la prochaine insurrection, ce qui ne m'annonce pas le moins du monde quand enfin il le sera. Je vois Raphaël qui veille sur moi, il est tout en or; tiens, c'est absolument comme le génie de la liberté sur la place de la Bastille; moi, je suis au pied de la colonne, et j'écris; il agite une torche de la main droite, la secoue, fait tomber sur moi des flammes qui m'éclairent et m'inspirent. Cette torche lumineuse sert encore à chasser les mauvais esprits qui voudraient m'entourer; ils sont tous noirs, je les vois fuir, effrayés, devant le geste de Raphaël . . .

.
Je t'ai dit que ma femme irait au bal, je sais déjà quelle robe elle mettra ce jour-là; je parie qu'elle mettra une robe de soie rayée. Tu vas me répondre que cela n'est pas étonnant, attendu que je n'ai qu'à le lui dire; mais tu serais dans l'erreur, il faut qu'elle mette cette robe ce jour-là. C'est arrêté, que ce soit moi, son frère ou tout autre qui le lui dise. Cela sera, et si c'est moi, il est écrit qu'elle la prendra sur mon conseil. Voilà tout. Pour me prouver jusqu'à quel point tout est arrêté

d'avance : Je vois une rivière au-dessus de laquelle sont des blocs de pierres, en voici une petite à fleur d'eau ; eh bien, il est arrêté que cette pierre sera là à tel jour, que la rivière la recouvrira, la laissera à sec, ou la battra, tantôt à cinq ou six pouces, tantôt à une hauteur plus grande ou plus petite. Les choses qui nous semblent les plus futiles sont toutes arrêtées d'avance ; c'est précisément là ce qui fait l'harmonie de la nature. Je t'ai dit que ma femme allant au bal, me prouvait deux choses à la fois. Oui, une image peut, sans varier, montrer plusieurs choses, un million si elle veut ; ainsi la même image revient sans doute pour me faire comprendre cela, et me prouver une troisième chose ? non, pas du tout, elle ne me prouve rien. Précisément si elle peut ne me rien prouver, quoique je la voie parfaitement, et qu'elle m'ait déjà prouvé quelque chose, elle peut, à plus forte raison, me prouver un million de choses, puisqu'en restant devant mes yeux elle ne prouve rien. Elle peut me prouver tout, puisque je la vois. Je ne sais pas s'il t'est possible de comprendre ce raisonnement ?

.

Je vois C... monter au ciel ; il est couché ; deux esprits portent les pieds, deux autres soutiennent la tête qui repose sur un coussin ;

il a l'air fort heureux, il a été assassiné. Oui, je vois deux hommes. Oh ! que leur esprit est sombre et noir ! l'un souffle quelque chose à l'oreille de l'autre. Ce dernier prend un poignard, et frappe C... dans la poitrine et sur le côté gauche. C'est fini, je ne vois plus que des figures confuses ; mon extase a duré deux heures !

BLOUET.

V^e EXTASE.

TROISIÈME SÉANCE DE M. BLOUET.

Le 6 août 1848, mon ami désire obtenir quelques solutions toutes personnelles dans une nouvelle séance de haschisch. Les effets ne se font sentir que trois heures après son ingestion ; ils sont moins prononcés, le fou rire ne les précède pas, des visions plus lentes et moins bien dessinées se présentent ; le complément de l'extase arrive, mon ami en profite pour résoudre les questions qu'il a préparées. Il est très-satisfait des réponses qui lui sont faites par des tableaux allégoriques. J'arrête un moment son attention sur cette question. Si nous ne sommes pas libres, en quoi nos prières doivent-elles être agréables à Dieu ? — Il me

répond qu'on lui montre un chemin d'une longueur démesurée, aboutissant à une espèce de trône sur lequel il voit un soleil brillant. On lui dit : La question est là, mais il n'est pas facile d'y arriver. Après un moment de contentation d'esprit, il reprend ainsi : Dieu est content qu'on le prie, parce qu'il l'a ordonné ; il nous accorde avec plaisir ce que nous lui demandons par son ordre, comme un père reçoit avec bonheur une caresse de son enfant, auquel il a appris à la faire. Je vois un enfant sur les genoux d'un homme, ce dernier paraît très-heureux de recevoir des caresses que l'enfant n'aurait pas su faire si on ne les lui avait pas enseignées.... Je vois encore un autre tableau représentant une jeune femme qui accorde avec plaisir des faveurs qu'elle fait tout au monde pour retenir. Elle paraît heureuse de les accorder, tout en paraissant les refuser. Je ne sais si tu pourras comprendre ces définitions, mais la parole se refuse à les expliquer autrement. Ce sont des choses qui se sentent et ne peuvent se démontrer dans l'état dans lequel je suis. Je sens que Dieu doit être heureux d'être prié, quoiqu'il nous enseigne à prier lui-même. Mon ami termine cette extase par une vision d'un horizon immense, qui le fait s'écrier : Quelles jolies couleurs ! quelle

harmonie! quelle lumière! quelle immensité!
Que tout cela est grand et digne d'admiration!!!
Après de violents efforts pour voir son frère qui
est mort, il ne peut y parvenir selon son désir;
ne pouvant le voir de face, il sent cependant
bien que c'est son frère qui est présent devant
lui! mais on dirait que Dieu veut mettre des li-
mites aux désirs de l'homme, afin qu'il ne croie
pas que ce qu'il voit dans cet état n'est qu'un
effet de son imagination. C'est ce qui arrive à
toutes les personnes que j'ai vues dans cet
état, elles obtenaient dans maintes occasions
cent fois au-dessus de leur désir, et dans
d'autres elles ne pouvaient rien obtenir malgré
les violents efforts de leur volonté.

VI^e EXTASE.

Le 1^{er} août 1848, M. l'abbé A... prend trois
grammes de haschisch à midi, nous ouvrons
alors une discussion métaphysique à la suite
de laquelle nous abordons plusieurs questions
théologiques. Sachant ce monsieur d'une pro-
fonde érudition sur ce sujet, je le serre un peu
de près pour stimuler ses idées, afin d'obtenir
des solutions plus claires lorsque l'état d'extase

sera arrivé. A trois heures, quelques visions belles, mais insignifiantes, se présentent à sa vue; ce sont de beaux jardins, des maisons, des clochers; tout cela passe rapidement. Son état nerveux est très-calme, il n'éprouve aucun spasme ni besoins de gesticuler comme tous ceux qui l'ont précédé; le calme est si doux que le sommeil ordinaire le gagne; je lui souffle sur le front, ce qui le dissipe entièrement. Les visions recommencent à passer devant ses yeux avec la même rapidité; ce sont différents pays dans lesquels il a séjourné ou passé; je lui adresse alors la question du libre arbitre. — Il medit: On me répond par des tableaux, sans doute pour se moquer de moi: je vois des soldats mis en rouge, des arbres et des maisons. — J'en conclus que si ces tableaux sont véritablement la réponse à sa question, qu'on ne peut rien trouver de plus esclave qu'un soldat, et surtout ceux mis en rouge, qui est l'uniforme anglais. — Que peut-on trouver de moins libre, qu'un arbre et qu'une maison? Cette réponse serait donc en faveur du non libre arbitre. Répéter ici la multitude de lieux ou tableaux qu'il voit serait impossible. Ce sont des galeries superbes, des maisons en ruines, de hautes montagnes, des précipices, des maisons transparentes, des forteresses colossales,

garnies de canons, des jardins, un horizon immense. Tous ces tableaux semblent être la réponse faite à cette question : Qu'est-ce que le bien et le mal ?

Dans cette multitude de tableaux beaux et affreux on peut trouver une réponse allégorique; mais elle ne répond pas au sens qu'il attachait à cette question, d'où sort le bien et le mal, l'un et l'autre sont-ils utiles. Certes qu'en admettant que tous ces tableaux sortent du monde des causes, les percevant ainsi, on aurait la clef de la manifestation du bien et du mal, dans le monde matériel ou monde des effets. Ils prouvent de même que le bien et le mal sont inséparables par leur ensemble de beaux et vilains monuments, de montagnes et de vallées, de jardins et de précipices, de maisons féeriques et de fortifications garnies de canons; car, comment pourrait-on observer que ceci est une montagne, s'il n'y avait pas une vallée qui la dessine; que cette maison transparente peut représenter le bonheur, le calme, la paix, s'il n'y avait pas des objets de destruction qui sont des forts et des canons, etc. Comment connaîtrait-on le beau, l'harmonie, si l'on ne pouvait comparer par le laid et la désunion ?

Enfin M. A... désire connaître si l'homme

est responsable du bien et du mal qu'il fait. Que vient-il faire sur la terre? Si les animaux ont une âme et s'ils vont au ciel après leur mort? Pour obtenir ces solutions il prie beaucoup en disant : Seigneur, je ne cherche que la vérité, toute la vérité, pour l'enseigner à mes semblables; si vous m'en trouvez digne, daignez me la révéler. Notre âme est-elle ou non mortelle? Moïse n'en parle pas, où va-t-elle après la mort du corps, dites-le-moi? Oh! Seigneur, montrez-le-moi! Oh! mon Dieu, ce n'est pas l'orgueil qui me fait m'élever jusqu'à vous, c'est le besoin de m'instruire. Pardonnez-moi si je suis coupable; vos jugements sont profonds et justes; je ne suis qu'un misérable, mais je recherche la vérité pour me corriger et vous adorer éternellement! Nous sommes si peu de chose, ô mon Dieu, que vous devez prendre pitié de nous!...

Ah! quelle charmante habitation, quelle lumière je vois. Emmenez-moi avec vous, oh! Seigneur, ayez pitié de moi, je vous aimerai de toute l'effusion de mon cœur, vous êtes si bon; mais c'est le ciel que je vois, permettez, envoyez-moi, ô mon Dieu, vers les hommes leur annoncer et expliquer votre loi. Je ne craindrai personne par amour pour vous; accordez-moi cette grâce, mon Dieu!

Les hommes sont dans une si grande ignorance ; j'ai été ignorant comme eux , mais s'ils connaissaient ce que je connais maintenant ! Comment , mon Dieu , vous permettrez que je vienne au ciel après ma mort , que je rentre ici ; mais je ne l'ai pas mérité ; merci , merci , mon Dieu... quelle misère que cette terre ; mais il faut que nous souffrions , oui , c'est utile , c'est utile... Que tout ce que je vois est superbe ! J'aperçois , du bas de ces immenses rochers , des petits globes lumineux qui s'élèvent jusque sur ces hauteurs infinies ; on me dit que ce sont des âmes qui montent au ciel . Ces rochers forment ensemble une tour d'une superbe architecture .

Il rencontre un savant théologien , avec lequel il discute pendant une bonne demi-heure ; il paraît disposé à passer toute la Bible en revue . Ses arguments sont forts , logiques , il est vainqueur sur chaque article ; l'autre ne peut ou ne sait quoi répondre . Il m'est impossible de rendre compte de cette admirable discussion , qui aurait été sans fin , si je ne lui avais pas soufflé sur le front pour déranger ses idées... Il aperçoit des âmes qui lui semblent plus noires que les autres ; il demande pourquoi elles sont de cette couleur ; il lui est répondu : qu'elles se purifient ? Qui les a créées ? Dieu . —

Pourquoi les a-t-il fait noires? — Qui t'a permis de faire cette question? — Pardon, mon Dieu, c'est parce que je cherche la vérité! — Si tu cherches la vérité, et que tu la trouves, tu en subiras les conséquences; cherche-la et prends garde de la trouver. Il continue sa discussion, fait la demande et la réponse, et s'écrie à la fin : Si tout ce que je vois sont des pensées sous leurs véritables formes, et que j'aie tout cela en moi, puisqu'on dit que cet état et ces visions ne sont qu'un effet de l'imagination, je dois avoir de ces pensées par millions de milliards à l'infini, et certes que l'état dans lequel je me trouve est cent fois préférable à l'état ordinaire. Il revient à ses questions, et s'écrie : Où est votre centre, oh! mon Dieu? — C'est une sphère, je ne vous vois que par vos effets. Tous ces globes me prouvent votre majesté, mais où est votre siège principal? — C'est sur cette élévation!!! Je vous adore et chanterai vos louanges toujours; c'est maintenant que je vois la beauté de votre création. Quelle création divine! Louons, louons le Seigneur; tout ce que nous souffrons n'est rien, près du bonheur qui nous est réservé. Dieu est un pinacle auquel ne monte pas tout le monde; c'est par degrés qu'on y arrive. Vivat, vivat, que c'est charmant, quelles couleurs! quelle

harmonie! quelle suave musique! que tout cela est grand, est sublime! L'extase est complète... Lorsque M. A... revient du ciel, il me dit que c'est à une hauteur infinie, qu'on ne peut y arriver que par des degrés, etc., etc. Ce monsieur, qui a lu le *Traité du ciel et de l'enfer* de Swédenborg, que je lui avais prêté, me le rendit sans y avoir attaché aucun prix; mais à la fin de son extase il continua de converser avec des esprits par des arguments très-forts, ils lui répondirent dans le sens des révélations de Swédenborg. On peut en juger par cette demande et leur réponse. — Vous avez des fruits, des campagnes, des légumes; avez-vous des gardes champêtres pour garder tout cela? — Nous n'en avons pas besoin, puisque nous possédons à l'instant tout ce qui nous est possible de désirer; c'est ce qui fait notre ciel. Ils continuèrent leur discussion; mais quand je le crus assez instruit, je le tirai de cet état, qui dura trois heures, et qui n'aurait pas cessé ainsi. Je dois faire observer que M. A... est étranger, qu'il parlait latin, espagnol, italien, et que c'est avec quelque peine que j'ai recueilli en français ce qu'on vient de lire.

VII^e EXTASE.

Ce 15 août 1848, M. Duteil, membre de la société magnétologique de Paris, prend 3 grammes de haschisch; deux heures après il en ressent les effets par l'ivresse et le besoin de rire, suivis d'une sensation de bonheur qui paralyse tellement tous ses membres, que mon ami, malgré de violents efforts, ne peut parvenir à remuer ses jambes; il regarde dans un petit miroir pour faciliter la vue à entrer dans l'état de vision, comme j'ai l'habitude de le faire faire en pareille circonstance; il voit un polichinelle qui le faitassez rire; les sensations paraissent dominer sur les visions, des larmes de bonheur inondent continuellement son visage; il ne peut dépeindre l'état de béatitude dans lequel il se trouve: une atmosphère douce, suave, tiède l'entoure, le domine, le pénètre de volupté. Il désire obtenir une solution sur la pierre philosophale, ayant quelques notions sur la science hermétique. Il reçoit une réponse par tableaux, toute en faveur de ma manière de penser à cet égard, et ne répondant nullement à la sienne. Ainsi il voit un globe représentant la terre, qui lui paraît couverte d'une matière de laquelle nous avons parlé antérieurement, et à laquelle il ne croit pas; il en voit

sortir une lumière qu'il ne peut fixer, tant elle est éblouissante de clarté et de blancheur. Il est très-étonné de cette définition qui ne peut avoir de prix que pour les amateurs de cette science. Il voit ensuite toute la création terrestre représentée par des tableaux très-significatifs. Désirant également voir la compagne que Dieu lui destine dans la vie future, il entre alors dans le complément de l'extase, voit un horizon immense orné des plus vives couleurs ; il ne peut douter que ce ne soit l'atmosphère spirituelle dans laquelle il baigne, éprouvant les sensations les plus agréables, sa compagne alors lui apparaît comme un éclair, lui adressant un sourire agaçant; il nous prie de ne pas faire de bruit. Il jouit en paix d'une extase des plus délicieuses, qui est interrompue cependant par le bruit des cloches de l'église voisine, ce qui opère sur ses nerfs un effet agaçant qui représente cependant à son observation, une harmonie parfaite dans son corps qui se trouve, dit-il, comme changé en une espèce d'instrument à touches. Chacun de ses nerfs et de ses fibrilles lui semblent une corde harmonieuse qui correspond à ces mêmes touches et rend un son qui, mêlé à une grande multitude d'autres dont celui des cloches est le moteur, n'en laisse pas moins à ses

sens une impression musicale aussi compliquée qu'agréable; il se trouve être le musicien, la musique et l'auditeur. Le lendemain mon ami se trouva les nerfs un peu agacés, sensation qu'il attribua à cette musique incompréhensible qui s'était opérée en lui. Après trois heures passées dans cet heureux état, il reprend l'usage de ses sens extérieurs, et regrette que la terre ne produise pas d'aussi douces sensations.

VIII^e EXTASE.

2 juillet 1848.

M. Blesson, magnétiseur spiritualiste, entrepreneur de peinture, prend comme les personnes précédentes 3 grammes de haschich. Les effets ne se déclarent qu'après deux heures et demie, et ne répondent nullement à ce qu'en attendait mon ami; l'ivresse est complète, elle se manifeste par des effets d'attraction qui l'empêchent de pouvoir se tenir debout, sans s'exposer à être renversé à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, ce qui l'étonne beaucoup. Il éprouve des contractions nerveuses de premier ordre, il défie les forces les plus supérieures de répondre aux siennes, il fait des efforts inouïs pour nous prouver qu'il pour-

rait se briser les os s'il le voulait, se rend un compte parfait du jeu des nerfs et des muscles dans les grands déploiements de forces ; il voit facilement les fluides parcourir tous les rameaux de son individu, se livre à des élans de gaieté, chante, gesticule, déclame, rit, et ne peut obtenir aucune vision spirituelle, il éprouve seulement une sensation qui lui fait connaître tout le bonheur que l'âme éprouve de faire du bien à ses semblables, il ne peut nous exprimer cette sensation, qui est au-dessus de ce que les sens éprouvent, et de ce que la parole peut traduire. Cet état dure au moins trois heures, après lesquelles il se trouve dégagé de toute son influence.

Quinze jours après cette séance, mon ami pensant que la dose qu'il avait prise n'était pas assez forte pour développer cet état spirituel dans lequel il désirait tant entrer, en prit cette fois 4 grammes, et n'éprouva au bout de trois heures qu'une légère ivresse ; la gaieté même fut de courte durée. Ce fut une séance manquée.

Quinze jours plus tard, Blesson voulut en reprendre quatre grammes, pensant qu'il y avait eu des dispositions physiques ou morales qui avaient dû paralyser la dernière séance. Nous attendîmes cette fois six heures

en vain ; mon ami n'éprouva pas la moindre sensation, nous ne pûmes nous rendre compte de ce phénomène. Il nous suffit de le mentionner pour en faire prendre note.

IX^e EXTASE.

M. ROUSTAN, HORLOGER.

Ce monsieur prend la dose ordinaire de haschich à onze heures et demie ; les premiers effets ne se font sentir que sur les quatre heures ; ils auraient été nuls si je ne lui avais pas donné une dose de ma liqueur somnambulique. Ce monsieur avait préparé une multitude de questions dont il désirait obtenir les solutions dans cet état ; mais il ne put en être ainsi : des tableaux plus ou moins harmonisés se présentèrent à sa vue et ne répondirent pas toujours à ses questions, que je peux diviser en trois ordres, psychologiques, religieuses et politiques : celles psychologiques étaient de savoir si on renaissait matériellement sur terre plusieurs fois. Ce monsieur croit à l'affirmative, d'après ses somnambules, qui lui ont assuré qu'il avait déjà vécu matériellement plusieurs fois ; il croit avoir été enfant de Noé, le bon larron, etc. Il désira savoir si cela était vrai ; il lui fut répondu par

un tableau allégorique représentant trois globes dont un était plus clair que les deux autres ; puis il lui fut représenté une foule immense d'âmes, de taille, forme et couleur ordinaire, passant à l'état d'obscurité, de noirceur et de mort, ensuite, repassant au premier état et semblant faire le tour d'une île et s'en éloignant par sinuosités. Cette réponse sera catégorique pour les personnes qui partageront la révélation que contient à cet égard le premier volume des Arcanes ; mais elle ne détruit pas la croyance que M. Roustan a de plusieurs apparitions matérielles sur terre.

La question religieuse se résuma par des vues de tableaux représentant le Christ, la Vierge, tant sur la croix que sur une haute montagne, et différentes allégories des Ecritures ; le tout entremêlé d'animaux de toutes espèces qui entraient sans cesse les perceptions de M. Roustan, par leur voisinage importun.

A la question politique il lui fut répondu par la vue d'un terrible ouragan enlevant dans le lointain des monceaux de paille qui étaient suivis d'innombrables guerriers traversant avec la rapidité de l'éclair une montagne qui leur barrait le passage et s'arrêtant dans un vaste espace jonché de pierres de taille.

Mille tableaux plus variés les uns que les au-

tres lui apparurent avec une rapidité incroyable, et lui offrirent les sujets les plus bizarres; l'eau, les mers, les animaux surtout y dominèrent. Pour rétablir un peu d'harmonie dans ses idées, j'essayai de lui jouer quelques airs sur ma flûte; à celui de la *Marseillaise* il eut une vue pittoresque des plus belles, il vit un vaste carré long, bordé des deux côtés d'une multitude immense de monde : un homme était à cheval à l'extrémité, gesticulant en mesure, par des poses guerrières et gracieuses, comme si lui-même chantait cet hymne patriotique. Ce tableau fit une sensible impression sur M. Roustan. Ainsi se termina l'état de ce monsieur, soit que la dose fut trop faible, ou que les personnes présentes le gênassent (ce que je pense). Il se proposa d'en reprendre une seconde fois pour bien définir cet état, et obtenir des réponses plus claires à ses questions.

Ce 24 août 1848.

X^e EXTASE.

31 août 1848.

M^{me} Pichard, somnambule dont la lucidité est entravée par la présence d'un ver qu'elle dit avoir dans son corps, ver qui absorbe le

fluide magnétique et empêche sa lucidité de se développer, ayant entendu parler des extases produites par le haschisch, me pria de la diriger dans cet état vers la recherche d'un remède propre à la débarrasser de cet hôte on ne peut plus incommode. Après deux heures d'ingestion, une gaieté folle, prélude des premiers effets de cette drogue, la prend ; des attractions qui la forcent de s'asseoir pour ne pas tomber en arrière se succèdent et l'étonnent beaucoup. Je la fais placer convenablement, comme les précédents, les yeux fixés sur une glace à facettes, afin de fasciner la vue et la faciliter à entrer dans l'état de vision spirituelle. Des tableaux plus ou moins bizarres se succèdent, et n'aboutissent qu'à la faire rire davantage. Je lui donne une cuillerée de liqueur somnambulique, que j'ai composée dans le but de faciliter ces perceptions, ce qui la porte au sommeil ou au besoin de fermer les yeux ; elle voit alors un serpent qui s'enroule autour de ses reins, qui lui fait peur, mais elle sait qu'il n'en est rien réellement, ce qui la rassure ; midi sonne à l'église voisine, chaque coup retentit dans son corps en y produisant un léger attouchement à des distances égales à partir du cœur au bout des pieds. Je joue un air sur ma flûte ; elle dit et s'écrie : La

musique n'est qu'une seule et même note. Ce phénomène est remarquable en ce qu'il ne produit pour elle qu'un seul son et lui fait dire : Il n'est pas difficile de faire de la musique si ce n'est que cela.

Quelques tableaux plus ou moins intéressants continuent à se présenter à sa vue, et sont suivis de perceptions allégoriques qui ne sont pas sans un certain attrait. Elle voit le soleil, la lune, la terre et tous les animaux qu'elle renferme, dont un serpent termine la marche. Il est suivi d'un homme d'une couleur brune, qui devient blanc, et passe à l'état d'ange. Succèdent à cette vision beaucoup de mourants, un chevalier à l'armure antique couvert de son casque, puis dans l'air un superbe aigle, planant et tenant à son bec une riche couronne; il fend l'espace et disparaît. Vient le tour de la Vierge et des douze apôtres, elle les nomme tous par leur nom, et s'étonne de pouvoir les reconnaître ainsi.

Je la fais penser à son ver, elle me dit alors : Je rêve souvent des couleuvres et des serpents, et je vois maintenant comment et pourquoi je fais ces rêves. J'aperçois une herbe qui pourrait le détruire; elle est dans un champ, elle porte aux feuilles de petites aiguilles lumineuses; ce qui me fait penser que c'est un représen-

tatif de la *nature extraordinaire*. La mémoire et la parole l'abandonnent. Elle entre dans une nouvelle extase, et m'en rapporte ainsi le résumé lorsqu'elle revient à elle. J'ai vu une série de légumes de toutes espèces, suivie d'un tronc d'arbre qui mourait; à ses pieds était un jeune arbrisseau sortant de son germe et poussant à vue d'œil, ce qui m'invitait à admirer les deux côtés opposés et les beautés de la création. Ensuite j'ai vu une boule qui me représentait le monde; elle était entourée de trois cercles semblables à des roues qui tournaient, ainsi qu'elle, dans différents sens, pour me donner une idée du mouvement. Entre chaque cercle je voyais comme une mer qui les séparait. Je dis mer pour ne pas dire de beaux nuages bleus. Sur chaque cercle il y avait des millions d'hommes, et quelque chose me disait : voici l'image de la création; ces cercles sont autant de mondes dans lesquels nous allons à la sortie de celui-ci. Je planais au-dessus de tout cela, et là où j'étais il n'y avait pas de jour : je veux dire de jour comme ici-bas, mêlé de nuit. C'était un jour continuel; c'est ce qui me fait dire que ce n'était pas le jour. Un soleil immense que je voyais enveloppait toute cette boule et ses cercles qui me représentaient notre terre. Je ne la voyais plus; il en était de même

pour les cieux, il n'y en avait plus au-dessus de moi. J'étais dans l'immensité! Je dominais tout. Ah! quel sublimespectacle! Quelle grandeur de création! Je quittai cet espace pour descendre sur terre; c'est de là que je pus contempler la distance qui me séparait de cette immensité. Je désirais remonter et n'en trouvais plus le moyen, je n'aperçus qu'un roseau bien flexible. Je me hasardai cependant à m'en servir pour m'élever sans qu'il fléchit. Je fus étonnée alors de me trouver sur un arbre portant sept racines qui formaient un bouquet, renfermant un rocher qui prit des proportions colossales, et devint une terre toute entourée d'eau. Je demandai à Dieu le moyen de m'élever davantage, je me trouvai au pied d'un superbe escalier qui allait en serpentant. Je le gravis et me trouvai sur une seconde terre qui était séparée de la première par une atmosphère de lumière. J'eus bien de la peine à la quitter, ce qui me prouva qu'on ne pouvait pas arriver vers l'éternité sans beaucoup de peine. J'apercevais tout le mal dont la terre était pleine. La deuxième sur laquelle j'étais, me présentait assez de bonheur; rien ne me faisait présumer qu'on y dût souffrir; mais la troisième que j'atteignis de nouveau me représenta la félicité la plus parfaite. J'y vis des âmes

par milliards. Ce qui me parut le plus surprenant, c'est que je savais que c'étaient des âmes, et elles n'avaient pas la forme humaine ; on eût dit des petites sphères ou boules grosses à peine comme le bout du petit doigt, elles étaient d'une blancheur éblouissante. Il paraissait en sortir de petites étincelles lumineuses de la plus pure lumière. Elles étaient toutes rangées avec l'ordre le plus parfait, une ne dépassait pas l'autre; c'était l'égalité dans ce qu'elle a de plus vrai, c'était la fraternité dans ce qu'elle a de plus doux; il me prit envie de regarder la terre au-dessous de moi. Comme elle me semblait obscure! et dans un abîme effrayant! je m'y trouvai redescendue, et je pus contempler comment la lumière s'y projetait. Cela partait de cette immensité de laquelle je sortais comme d'un petit trou, s'élargissant en espèce d'entonnoir, se divisant en rayons semblables à des lames d'or. Dans une troisième extase, elle retourna facilement dans l'immensité, et me dit : Là il n'y a pas de commencement ni de fin, c'est tout ce qui est. On n'y distingue plus de lumière, de soleil ni de cieux; on est dans tout cela; on ne peut y voir Dieu, parce que Dieu c'est l'immensité, et on est dans l'immensité. Ce n'est que sur la deuxième terre qu'on l'aperçoit sous forme d'un soleil éblouissant,

d'une lumière rayonnante; mais là, on est dans cette lumière, lumière argentée, blanche, pure, lumière des lumières. C'est Dieu dans toute sa splendeur et sa pureté. Oh ! hommes que ne pouvez vous voir et comprendre ces choses ! que j'ai revu la terre avec dégoût ! que de tristesse elle renferme ! que d'âmes éplorées ! de corps morts, dans toute leur laideur ; j'y ai vu des bêtes féroces changées en corps humains, des tigres, des serpents, que sais-je ; tout cela me prouvait que l'homme en possède tous les vices et les passions !!!

Le somnambulisme succéda à l'extase ; elle vit alors son ver dont voici la description : Il a une vraie tête d'anguille, le nez un peu plus plat, de grands yeux ronds et brillants ; il a une espèce de grande peau molle sur le cou, dont il se sert pour rabattre sur son nez, quand il lui vient des aliments desquels il ne veut pas. Son bec me paraît demi-jaune, le cou a une petite raie brune, le corps en a deux formant des taches ; il est renfermé sous l'estomac dans une espèce de réservoir, mais il a la pleine liberté d'allonger son cou et d'avancer sa tête dans l'estomac pour y manger ce qui lui plaît. Avant de le voir, il m'a fallu passer en revue toutes les têtes de tous les reptiles existants, ce qui me fait penser

qu'il est le dernier de tous ceux-là.

Je ne peux, pour le moment, trouver aucun remède; je dois boire continuellement de l'absinthe, et prendre quelques jours de suite le remède que vous m'avez enseigné; plus tard, dans un état plus avancé de somnambulisme, je dois en trouver un et me débarrasser de ce monstrueux animal; j'en ai vu au moins de dix espèces, et aucune ne ressemblait au mien. Elle trouve que le haschisch la facilitera à entrer plus tôt dans une parfaite lucidité. Je cessai de la questionner. Après quatre heures passées dans cet état, elle fut capable de regagner sa demeure. A part quelques visions plus ou moins agréables qu'elle continua d'avoir en fermant les yeux; elle se porta bien, et ne ressentit aucun fâcheux effet de cette longue séance.....

Je dois quelques explications sur ce terrible animal, l'écueil de la médecine, du magnétisme et du somnambulisme; dix lucides au moins ont, à la suite de médecins célèbres, enseigné des remèdes plus ou moins héroïques, et ne sont parvenus qu'à faire détacher des masses de mètres de ce hideux ver, de la famille des tœnia (dits solitaires), mais d'une nature toute particulière. Voilà quinze ans que cette malheureuse prend des remèdes; elle a

fini par habituer son estomac à digérer l'arsenic, le calomélas à la dose de quatre grammes, sans aucun effet. — Tel elle le dépeint, il doit avoir au moins cent mètres; aucun lucide ne peut le décrire tellement il les effraye; Adèle en a eu une peur à en éprouver des convulsions, et toutes s'accordent à lui prédire qu'elle seule, quand elle sera lucide, trouvera le remède convenable. Aussi, avec ce ver réduit en poudre, sera-t-elle à même d'en détruire des masses, étant lui-même le roi de ces monstres.

Je reviens aux perceptions de son extase. Que peut-on trouver de plus logique et de plus admirable que ces perceptions qu'on prend pour des écarts de l'imagination? Elle commence par voir toute la création telle que la décrit la Bible; mais elle voit les hommes devenir anges, et non pas les anges devenir hommes. Cela se rapporte à ce qu'avance Swédenborg, que tous les esprits qui sont dans le ciel ont vécu sur terre. — Elle voit ensuite (par reflet religieux, sans doute) la Vierge et les apôtres; mais elle sait leur appliquer leur nom à chacun, ce qui ne manque pas d'intérêt: elle voit une herbe, dans la *nature extraordinaire*, pour détruire son ver. Ce nom de *nature extraordinaire* veut dire le monde des causes, le monde spirituel, et nous prouve que pour tous les êtres, dans cet

état, il y a bien deux vies et deux créations distinctes. Ce tableau du vieux tronc d'arbre mourant, et de l'arbrisseau naissant, est une des plus belles allégories philosophiques de l'esprit. Cette boule et ses cercles, son mouvement, ses habitants, son atmosphère, sont la confirmation des trois mondes, si bien décrits par Adèle dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*. Cette immensité dans laquelle elle se trouve *sans jour* (dit-elle), parce qu'il n'y a pas de nuit ; sans cette dernière, est-il possible de connaître le jour ? Donc sa définition est bonne. Un jour continué n'est plus un jour, c'est la lumière. Nos extatiques magnétiques n'ont jamais dépeint les cieux autrement : elle arrive à ne plus voir ni lumière, ni cieux au-dessus d'elle. Je laisse à juger à chacun la valeur de cet état : elle est dans le dernier ciel, il ne peut y en avoir d'autre sur sa tête ; elle est dans le centre de la lumière, elle ne peut pas plus la voir que la flamme ne voit la flamme. Vouloir la suivre et faire remarquer tout ce que renferme de beau cette séance, ce serait supposer que le lecteur ne saurait pas le remarquer lui-même.

Je dois t'assurer que j'ai éprouvé une grande joie en entendant d'aussi belles descriptions de la bouche d'une femme simple dans son ins-

truction comme dans sa position sociale. Il n'est pas un spiritualiste un peu éclairé qui n'envierait voir et décrire, avec une aussi juste précision, des mystères aussi grands et aussi incompréhensibles. Tire de ces révélations les conclusions que tu voudras ; pour moi, j'y puise des pensées aussi pleines de bonheur que d'espoir. Le surlendemain de cette séance, M^{me} Pichard vint à la maison ; je lui donnai connaissance de ce compte rendu, elle me pria d'y ajouter les observations suivantes : Elle avait continuellement près d'elle une voix qui lui expliquait tous les tableaux qu'elle voyait. Ainsi, lorsqu'elle fut dans le troisième ciel, elle demanda à voir Dieu ; un tableau, ou pour mieux dire une vue d'un homme superbe tout entouré de rayons lumineux, et le corps brillant de pierreries les plus belles, se présenta à elle. Alors il lui fut dit : Voilà comme on représente Dieu ; mais ce n'est pas lui, Dieu c'est tout ce qui est. Et le tableau disparut pour faire place à cette lumière si belle dans laquelle elle se trouva, et dont elle ne put voir la source. Lorsqu'elle redescendit sur terre et qu'elle y aperçut les hommes sous formes d'animaux, elle vit d'un côté les riches, semblables à des porte-faix, qui pliaient sous le fardeau de leur fortune qu'ils portaient sur leur dos, et lui

semblaient souffrir autant que les ouvriers qui étaient de l'autre côté, représentés comme des aveugles tenant un bâton à la main, ne sachant à qui s'adresser pour les conduire et améliorer leur sort. Dans le fond du tableau, elle voyait toute cette jeunesse ardente, fougueuse, orgueilleuse qu'on nomme fashionable, qui était vêtue avec élégance et portait, en place de têtes d'hommes, des têtes de serpents, de tigres, de lions, etc., ce qui les rendait hideux à voir. La voix de M^{me} Pichard lui dit : Lesquels crois-tu les plus heureux de ces riches, de ces ouvriers et de ces intrigants ? Crois-moi, cette vie terrestre est une vie d'épreuves dans laquelle chacun porte son fardeau. Celui qui envie le sort de son voisin, s'il l'avait avec toutes ses conséquences, voudrait plus tard le changer encore contre un autre. Tout cela est pour le mieux.

XI^e EXTASE.

MON CHER CAHAGNET,

Je vais essayer de vous traduire les sensations diverses que j'ai éprouvées dans l'état somnambulique, provoqué par le haschisch que vous m'avez fait prendre, et de vous rendre compte du travail actif et prodigieux auquel

l'esprit dans cet état est continuellement livré, sans effort et comme à son insu. Ah ! que n'ai-je conservé cette puissante lucidité dont j'étais doué pendant ce singulier sommeil, lucidité qui me permettait de saisir et de comprendre tous les phénomènes auxquels j'assistais et qui se déroulaient devant mes yeux avec une admirable clarté et une rapidité plus étonnante encore. Que de fois me suis-je dit : Ah ! que je serais heureux si à mon réveil je pouvais me ressouvenir de tout ce que je vois et de tout ce que je comprends si bien maintenant, afin d'en rendre raison à mes amis. Eh ! que l'on ne m'objecte pas que j'étais alors sous une espèce d'hallucination qui me rendait incapable de juger sainement ; car, je le déclare, jamais mon esprit ne fut plus calme, jamais je n'ai joui d'une plénitude plus grande de ma raison. Et dans ce moment-là même j'en faisais la remarque avec bonheur ; je me le rappelle parfaitement. J'appréciais chaque chose à sa juste valeur, alors j'éprouvais un sentiment soit de joie, à la vue de choses qui ne nous inspirent à nous pauvres ignorants que de l'aversion ou de la terreur, soit de dédain et de dégoût pour ce qui fait l'objet de notre attachement et de nos convoitises. Oh ! je ne me fais pas illusion, je me rappelle très-bien toutes

les réflexions que je faisais, toutes les sensations que je ressentais ; elles sont encore là présentes comme au moment même, et le seront toujours. Aucune raison au monde ne pourrait les affaiblir et me faire douter. Car alors je vivais d'une vie réelle, dégagée de la matière qui nous cache la lumière, et je ne pouvais errer. Au lieu que l'état dans lequel je me trouve maintenant est un état de ténèbres ou ce que l'on peut appeler justement le vestibule (mais le vestibule très-mal éclairé) de la vie. Je conclus donc que cette vie est à la vie future ce que le sommeil est à la veille, c'est-à-dire un état d'incohérence et de confusion dans les idées. Je me plaisais infiniment dans cet état de lumière, et comme je me rendais parfaitement compte qu'il n'était pas définitif encore pour moi, je me sentais saisi de regret à la pensée qu'il me faudrait l'abandonner dans quelques instants pour revivre de cette vie matérielle, regret qui n'était adouci que par la certitude d'y revenir un jour.

Je vais vous rapporter quelques faits pour vous donner une idée des opérations de l'esprit et de celles de l'âme.

Ainsi lorsqu'au moment où je commençais à ressentir assez vivement les effets du narcotique, vous me dites, en me faisant placer sur

vosre hamac : Couchez-vous là , et vous allez être plus heureux qu'un roi ; ces derniers mots n'étaient déjà pour moi que l'écho de ceux que je venais d'entendre sortir de la bouche d'un pêcheur à la ligne, qui se trouvait sur la rive droite de la Seine, à quelques vingt pas du pont Royal. J'avais aperçu ce pêcheur, il chantait, je l'entendais. Une autre personne se promenait en rêvant, non loin de là, et se dirigeait de son côté. Quand elle fut près du pêcheur, elle lui dit : Vous êtes gai, mon brave homme, vous me paraissez bien heureux. Ah ! lui répondit celui-ci : *Je suis plus heureux qu'un roi.*

Il est évident que toute cette scène venait d'être provoquée par vos dernières paroles ; j'en avais été le témoin, et de plus j'avais eu le temps de voir le château des Tuileries et les jardins qui sont près de là , et les mille et un accidents qu'offre à cet endroit la rivière, surtout au spectateur qui a le dos tourné au pont et qui voit se développer devant lui ce vaste panorama de Chaillot et de Passy ; eh bien ! j'avais eu le temps de voir tout cela se succédant lentement et avec ordre ; et cependant, chose admirable ! je fus convaincu que tous ces tableaux avaient précédé vos paroles : *Plus heureux qu'un roi*, et que vous ne vous étiez

servi de cette expression que parce que vous veniez de l'entendre dans la bouche du pêcheur. Je ferai ici une réflexion : Qui sait, si cette expression, qui est vulgaire et proverbiale aujourd'hui, n'a pas été employée la première fois par le pêcheur en question, et que notre âme, qui voit et sait tout quand elle rentre dans l'infini, n'ait pas eu l'intention de nous démontrer sa puissance de cognition, quand elle redevient libre. Le voisinage du séjour de nos rois aurait bien pu inspirer au pêcheur sa réponse, en comparant son sort à celui des hôtes du château près duquel il se trouvait. Cette supposition ne manque pas de vraisemblance.

Le même phénomène se reproduisit quelques moments après, lorsque vous nommâtes la ville de Bordeaux. Aussi je vous dis : Tiens, vous parlez de Bordeaux, juste au moment où j'en arrive. En effet, j'avais plané au-dessus de cette ville, je l'avais vue dans toute son étendue sans omettre le vaste port qui est à sa droite, avec les nombreux vaisseaux qu'il contient.

Plus tard, lorsque sœur Adèle se plaignit que la baleine de son corset la gênait, je lui dis non moins vivement : Vous parlez de baleine, et précisément je viens d'être témoin d'une pêche de baleine. En effet, je venais d'être suspendu

au-dessus des flots, et j'avais aperçu une barque montée par quelques hommes qui se dirigeait vers une baleine que je voyais à quelque distance, une partie de son corps hors de l'eau.

Certes, tout cela est bien merveilleux, d'autant plus merveilleux pour moi, que je le regarde comme une réalité et non comme un rêve. Le rêve est seulement de ce monde; la vérité, la lumière de l'autre. Elles vous apparaissent sitôt que l'on y pénètre momentanément et par un moyen même artificiel.

DES IDÉES.

Je vais essayer de vous dire comment elles m'ont apparu. Les idées ont un corps, cela est devenu palpable pour moi, je les voyais trop parfaitement pour ne pas en être certain. Chaque idée est représentée par la réunion et le concours d'un certain nombre d'objets qui forment une allégorie. Mais le choix de ces objets est tellement heureux, leur disposition est tellement harmonique, que l'esprit qui est là en observation et qui les juge au passage ne peut se méprendre sur leur sens. Un tableau composé de plus ou moins d'objets emblématiques forme une idée. De cette idée en découle une autre représentée par un nouveau tableau. Le

premier tableau, qui est la première idée, donne donc naissance à une longue série d'idées, c'est-à-dire de tableaux. C'est la collection de ces idées qui forme le raisonnement, l'argumentation, jusqu'à ce qu'arrive la dernière idée qui est la conclusion, le jugement. On ne peut exprimer la rapidité avec laquelle passe devant les yeux de l'esprit cette multitude de tableaux, car souvent la conclusion touche de près les prémisses, et cependant quelquefois des centaines de tableaux les séparent. Dans l'état naturel nous ne remarquons pas la filière d'idées que nous traversons et que nous mettons en mouvement, pour arriver à trouver les conséquences d'un syllogisme; nous y arrivons quelquefois d'un seul bond, et cependant il s'est fait un travail considérable dans notre cerveau, travail figuré par un grand nombre de tableaux dont aucun n'a échappé à nos yeux spirituels. Ils sont éclatants comme le soleil, et quoique passant avec la rapidité de la flèche, notre esprit (qu'il serait peut-être juste d'appeler l'entendement), a le temps de les voir tous dans leur ensemble et dans leurs détails, de les analyser, puis de les coordonner et d'en faire un résumé qu'il transmet par la parole sans qu'il se doute des opérations auxquelles il s'est livré, qui sont toutes corporelles.

Voilà en peu de mots la théorie des idées telle que j'ai pu l'étudier dans l'état surnaturel où je me suis trouvé.

Les questions sur le temps et l'âme que vous m'avez soumises m'ont été résolues de la manière suivante :

1° La rapidité de succession avec laquelle avaient lieu les tableaux que je voyais me prouvait que je pouvais voir en une seconde ce qu'il me faudrait des années dans mon état matériel pour observer ; donc il n'y a pas de temps dans cet état, tout est au présent.

2° En ce qui concerne la question de l'âme, on ne peut douter de son existence et de sa forme sous l'empire de cet état. J'ai vu mon âme ainsi que la vôtre sous la forme humaine, mais diaphane et phosphorescente, dirai-je, avec autant de facilité que je vois cette feuille de papier. Je ne pourrais vous dire avec quelle facilité l'âme peut se séparer de la matière pour entrer en communication avec le monde des causes, ainsi qu'avec toutes les personnes qui l'entourent, pénétrer dans les pensées de chacun, s'identifier avec lui, être lui et le croire en soi. Ce phénomène est admirable et m'a donné une satisfaction très-intime de ce passage de notre état terrestre à l'état spirituel que nous nommons la mort. J'ai senti toutes

les douleurs des derniers moments de notre existence matérielle. J'ai passé par l'agonie et par la mort ; ce dernier moment de notre vie qui cause tant de larmes à ceux qui nous sont chers, et que chacun redoute comme étant le plus douloureux, est au contraire celui où l'âme entre dans le vaste champ de la liberté, celui où elle respire à son aise et jouit des plus douces sensations qu'il soit possible d'imaginer ; c'est un moment de suprême bonheur.

Je compris enfin que l'espace n'existe pas pour l'esprit dégagé de la matière, par la facilité que j'avais d'être en tous lieux que je désirais visiter, si éloignés qu'ils fussent, sans m'apercevoir aucunement que j'avais mis un temps quelconque à opérer ce trajet. J'étais où je voulais sans dérangement perceptible. O mystère impénétrable quant à présent, mais qu'il nous sera donné, espérons-le, de comprendre et d'expliquer quand nous serons devenus habitants définitifs des régions éthérées !

GASPART,
Chapelier.

XII^e EXTASE.

MES IMPRESSIONS DE HASCHISCH.

A mon ami A. Cahagnet.

Paris, 1^{er} janvier 1850.

Je remplis aujourd'hui, un peu tardivement, une promesse que je vous ai faite ; mieux que cela, une obligation de stricte justice, en vous rendant compte des impressions produites sur moi par le haschisch, que j'ai pris d'après votre conseil et sous votre bienveillante et fraternelle direction. Je serai sobre de réflexions, précisément parcequ'il y aurait des volumes de considérations à écrire sur les phénomènes psychologiques qui se produisent dans cet état. Je me bornerai à bien préciser les faits : autant du moins qu'un intervalle de cinq mois, bien rempli par des occupations de toute sorte, me permettra de les ressaisir dans le dédale de ma mémoire, assez rétive du reste. Je puis même, dès à présent, faire une observation qui a bien son prix pour démontrer, sinon la réalité objective, du moins l'intensité subjective des phénomènes du haschisch : c'est qu'il me serait impossible de me rappeler un seul des faits de ma vie de tous les jours pendant le mois d'août 1849, mois où

j'ai pris le haschisch ; tandis que je suis en mesure de déduire assez exactement l'histoire des quelques heures pendant lesquelles j'ai été sous l'influence de ce puissant agent psychique. Cela ne semble-t-il pas indiquer que, pendant ces quelques heures, je vivais réellement *davantage* que je ne vis dans ma vie journalière ? Ce que nous nommons la *vie* ne serait-ce pas réellement le sommeil, et quand Shakspeare mettait dans la bouche d'Hamlet ces profondes paroles :

« . . . La mort est un sommeil,
» C'est un *réveil*, peut-être..... »

n'avait-il pas la prescience d'une vérité que la mort seule peut démontrer irréfragablement, mais sur laquelle l'état de haschisch peut nous donner quelques notions ?

J'ai promis d'être sobre de réflexions : j'arrive donc aux faits.

C'était dans le courant du mois d'août 1849; je ne pourrais préciser la date, n'ayant pris à l'époque aucune espèce de notes, — ce que je regrette fort. — Vers onze heures du matin, j'avalai trois grammes d'extrait gras de haschisch délayés dans une tasse de café noir. Au bout d'une heure à une heure et quart, je ressentis les premiers effets de ce *médicament*

de l'âme. Je songeais au rire que le haschisch provoque toujours comme premier symptôme, et cette pensée du rire me provoquait à rire tout à fait contre mon gré. Je faisais des efforts pour ne pas rire ; mais bientôt mes efforts furent vains : j'éclatai. Vous et tous les autres assistants, Adèle, Annette, ma femme, m'imitâtes par sympathie. Je m'assis dans le fauteuil et je demandai à ma femme si elle était sûre que tout irait bien à la maison en notre absence, et si notre enfant *Saul* ne s'ennuierait pas de son absence. Je dis Saul au lieu de Paul. Cette substitution involontaire provoqua un nouvel accès de rire. J'essayai d'expliquer ma méprise en tâchant de vous faire comprendre qu'au fond Saul et Paul étaient le même nom, que le persécuteur des premiers chrétiens s'appelait Saul avant de prendre le nom de Paul ; mais comme vous me paraissiez ne pas entrer dans cette interprétation, mon hilarité s'en augmentait, et je faisais remarquer à ma femme, en me tordant de rire, qu'il n'y avait rien d'étonnant que vous ne compreniez pas, attendu que vous ne saviez pas le latin.

Un moment de calme succéda à ce premier accès, mais il ne fut pas de longue durée. Je me sentis tout à coup envahi par une sorte d'ivresse universelle ; et je vous dis : « Passons

de l'autre côté, il n'est que temps. » Vous me conduisîtes vers un lit de sangle, et vous m'y installâtes très-confortablement. Alors j'entrai complètement dans l'état, les yeux ouverts, ayant parfaitement la conscience de mon existence et de mon état; je commençai réellement alors deux vies parfaitement distinctes, dont les actes et les tableaux se succédaient sans confusion, avec ordre et régularité. Cela ressemblait à des changements de décoration à vue, dans un opéra; seulement ces tableaux changeaient cinq, six fois dans une minute, mais parfaitement nets et illuminés d'une lumière auprès de laquelle la nôtre n'est qu'une ombre; puis, ces tableaux disparus, je revoyais les objets de la chambre, vous et les personnes qui m'environnaient, dans leur prosaïque réalité: ma vue matérielle reprenait le dessus, et la vue spirituelle restait un moment voilée.

Le premier sentiment qui surgit dans mon âme, à la suite de cette série non interrompue, à laquelle j'assistais, et dont rien, jusquelà, ne m'avait pu donner une idée, fut un sentiment de profonde gratitude à votre égard: je compris l'amitié; et je vous l'exprimai, en vous serrant la main et en vous disant: « Ah, mon ami, quel service vous m'avez rendu! » Vous me répondîtes qu'il eût été dommage

qu'un homme comme moi ne passât pas par cet état. Cette flatterie adressée à mon intelligence ne produisit pas l'effet que, dans l'état ordinaire, elle ne pouvait pas manquer de produire : j'étais dans un état où l'orgueil et la vanité n'ont plus de raison d'être. Qu'est-ce que la science, serait-elle celle d'un Newton; qu'est-ce que le génie lui-même, serait-il celui d'un Bossuet, auprès des grandeurs de cette autre vie que j'entrevois !

La seconde impression que je ressentis fut celle d'une confiance humble et d'une foi ardente en Dieu. Ces tableaux de toute nature se succédant avec une rapidité et un éclat extraordinaires, faisaient naître en moi une sorte d'effroi. Je me disais : Où suis-je ? Que suis-je ? Que va-t-il advenir de moi ; et alors je me rattachais avec une énergie désespérée, si je puis me servir de cette expression, à l'idée de Dieu. Dieu existe, me disais-je, il me protège ; je suis avec lui, en lui ; que craindrais-je ? Je *sentis* Dieu, à ce moment ; plus tard je le *compris*, du moins à ma manière.

Cependant les tableaux qui d'abord s'étaient succédé avec une rapidité foudroyante, se dessinaient avec plus de lenteur, et devenaient plus persistants. Je pouvais mieux les saisir. Dans l'un de ces tableaux je vous vis,

vous, dans une sorte de paysage féerique céleste. Vous étiez assis sur un balcon, une table à écrire était auprès de vous ; vous aviez un habit vert tendre. La lumière, l'air, la végétation, tout était d'une beauté inénarrable.

Je passais souvent de l'état spirituel à l'état naturel, et alors je vous disais, à vous tous qui m'entouriez : « Avons-nous voyagé ! en avons-nous vu des choses ! » Puis à ma femme : « C'est toujours toi. — Cela te contrarie-t-il, me disait-elle ? — Oh, non, répondais-je ! » Ceci demande quelques éclaircissements.

Je disais à ma femme : « Toujours toi, » parce que je la voyais à la fois dans les deux états, état spirituel et état matériel. Elle faisait partie de tous les tableaux qui se présentaient à mes regards ; elle m'accompagnait, en quelque sorte, partout dans mes infinies pérégrinations ; je sentais sa sphère m'envelopper : je compris que nous avons une fausse notion de la liberté. Je n'étais pas libre, comme nous l'entendons, de me débarrasser de cette sphère qui m'environnait. J'étais envahi, et cependant parfaitement heureux. Un de ces tableaux, où ma femme joua le principal rôle, restera éternellement gravé dans ma mémoire. Elle était assise auprès de mon lit ; je la regardai avec complaisance, mais à mesure que

je la regardais elle se *transfigura* par gradations insensibles, quoique incessantes, et devint ma petite fille, ma Stéphanie, morte à l'âge de neuf ans. La figure de cette chère enfant, que mon imagination ne me peignait plus depuis longtemps, — car j'ai la mémoire des images encore plus mauvaise que celle des mots et des faits, — se dessina à la place de celle de ma femme, de la manière la plus claire, la plus frappante, la plus minutieusement exacte. Bien plus, je la vis tenant le bout de l'index de sa main droite dans son nez ; tic qu'elle avait pris dans les derniers jours de sa longue agonie, et dont je n'avais aucun souvenir. Au bout d'un temps inappréciable, mais cependant parfaitement suffisant pour que je n'eusse pas à douter de la réalité de la vision, sa figure s'effaça comme elle s'était formée, et je revis les traits de ma femme. J'étais revenu à la vie réelle. Ma femme qui avait compris probablement par l'aspect de mon visage que quelque chose s'était passé en moi, me dit : Eh bien ! l'as-tu vue ? — Certainement ! — Comment l'as-tu vue ? — Ici je recueillis toutes les forces de ma pensée ; je recherchai toutes les ressources du langage humain, pour lui faire comprendre ce que je venais de voir ; et je lui dis ces paroles, qui pour moi avaient

alors et ont encore une signification extraordinaire, mais qui pour elle ne pouvaient pas signifier grand' chose : « Je l'ai vue ; c'était toi !... comprends-tu ? c'était toi et c'était elle ; c'était nous tous ? » Mais comment comprendre, quand on n'a pas passé par cet état, cette sorte de fusion des uns dans les autres ; ce *tout dans tout*, que ne comprenait probablement pas Jacotot, qui a inventé cependant le mot !

Il me reste à vous dire comment j'ai *cru* comprendre Dieu. Je voyais comme un immense tourbillon d'une profondeur incommensurable, ayant une forme d'ellipse. L'un des foyers de l'ellipse était blanc et admirablement lumineux ; tout se mouvait autour de ce foyer dont la lumière se communiquait de proche en proche, de telle sorte que ce qui était le plus près était le plus éclairé, et ce qui était le plus éloigné, l'était moins. Le mouvement s'opérait autour de ce foyer, mais il me semblait que chaque portion du tourbillon avait son mouvement propre, en vertu duquel il se rapprochait ou s'éloignait plus ou moins du centre, et participait plus ou moins à la lumière. Rien n'était cependant en dehors de l'action attractive du foyer, bien que cette action semblât agir avec plus d'intensité sur les portions les plus rapprochées

de lui. Il me sembla que ce foyer de lumière, ce centre d'attraction universelle était *Dieu* ; qu'il était le lien de tous les êtres et leur raison d'être. Dieu me semblait, par rapport à l'universalité de la création, ce qu'est la souveraineté et la loi dans une république ; souveraineté non individualisée, mais collective ; loi, non résultat d'une volonté personnelle, mais nécessité et raison de la vie. Cette notion est-elle juste ? *Jene le crois pas* ; car elle me semblerait conduire au panthéisme, et réduire l'Être-Dieu à une simple entité-métaphysique et mathématique. Je vous rends compte seulement d'une impression, et je l'explique de mon mieux ; je dois ajouter, pour rester dans le vrai, que je n'ai jamais lu les écrits des panthéistes, n'ayant aucune espèce de penchant pour cette doctrine ; et que ce n'est que quelques mois après mon extase par le haschisch, que Proudhon a exposé dans la *Voix du Peuple*, sur Dieu, des idées qui se rapprochent assez de celles que je viens d'exposer. Mais ces idées ne me vont pas.

Ici finit la partie intéressante et instructive de mon expérimentation. A partir de ce moment, il paraît que j'entraî dans un état assez bizarre. Des visions grotesques, telles que des cascades de dents, formant ensuite des têtes

d'hommes, et autres fantaisies pantagruéliques se succédèrent devant moi, et provoquèrent des rires incessants, qui se transformaient peu à peu en cris et hurlements qui n'avaient rien d'agréable pour les auditeurs. J'ai un très-faible souvenir de cet état : je sais seulement que je me trouvais parfaitement heureux. Quelques insufflations à froid sur la tête et quelques gorgées d'eau vinaigrée, que vous me fites avaler, et des lotions de la même eau sur le front et les tempes firent cesser cet état, et je rentrai dans la vie ordinaire, non sans faire cependant de fréquents retours vers la vie *haschichtée*, que je venais de quitter. Je dinai avec vous de très-bon appétit. Je raisonnai, ce me semble, convenablement ; puis, au moment où je m'y attendais le moins, il se faisait en moi une sorte de commotion électrique, — point douloureuse, du reste, — et j'oubliais ce que je venais de dire ; je sortais comme d'un rêve, et je vous demandais, tout ébahi : « Que viens-je de dire ? »

Je rentrai chez moi, je me couchai et m'endormis. Mais mon sommeil fut très-agréablement agité par le retour de toutes mes visions du jour ; je rentrai dans l'état et je m'y complaisais. Pendant deux ou trois nuits, mon sommeil se ressentit des suites du narcotique ;

je rêvai beaucoup et très-lucidement, moi qui habituellement rêve peu, et d'une manière tout à fait baroque et absurde.

Voilà, mon cher Alphonse, le récit très-véridique, mais en même temps très-abrégé de mes impressions de haschisch. Puisque vous avez attaché de l'importance à l'avoir, recevez-le comme mon cadeau de nouvel an, et avec lui l'assurance de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié, qui ne finiront pas même avec la vie, mais qui, au contraire, renaîtront plus vivaces avec la mort de votre ami,

E. MOUTTET,
Journaliste.

XIII^e EXTASE.

DEUXIÈME EXTASE DE M. LECOCQ.

Une première fois ayant déjà voulu connaître les effets du haschisch, ce que je vis aurait dû satisfaire ma curiosité; mais l'homme est ainsi fait, que plus il voit, plus il veut voir. Je voulus recommencer une seconde expérience pour obtenir quelques solutions que la première avait laissées pendantes.

Fermement convaincu de l'existence de l'âme

et de son immortalité d'après les études magnétiques auxquelles j'ai pu me livrer, c'était donc une autre solution que je cherchais.

Je pris trois grammes de haschisch, j'en reconnus bientôt les effets à cette gaieté illimitée qui a pour résultat de dilater tous les muscles, toutes les molécules du corps, et semble laisser ainsi l'âme plus détachée de son enveloppe. Je me jetai sur un lit avec un calme parfait, confiant en la prière ; j'en adressai une à Dieu et le suppliai de vouloir bien m'éclairer s'il le jugeait à propos. Aussitôt je me vis graduellement élevé en passant par différentes couleurs lumineuses jusqu'à celle aurore où je me trouvai en dernier lieu. Comment décrire cette clarté ! cette lumière pure ! cette sensation ! ce bonheur ! ce ravissement ! au-dessus de toute imagination terrestre ? Je m'expliquais, je comprenais Dieu ! pourquoi ? Je ne le sais ; mais j'avais cette conviction, qu'à présent j'ai encore parfaitement, qu'on peut arriver à connaître Dieu. Cette extase, qui se renouvela plusieurs fois dans le courant de cette séance, me laissa des souvenirs qui ne s'effaceront jamais de mon âme, tant la sensation fut vigoureuse ; je compris alors ce bonheur réservé à l'humanité après son épuration spirituelle, bonheur tout moral et par cela même

plus profond. — Je vis ensuite dans un éloignement qui me parut sans limite un cercle lumineux pareil en couleur et en lumière à celui observé précédemment, et du centre de ce foyer créateur s'échappaient des gerbes composées de points lumineux de toutes couleurs qui s'amoncelaient en une quantité inappréciable et se présentaient dans une forme sphérique toujours en mouvement, s'entrelaçant les uns dans les autres sans aucune confusion. La couleur noire me paraissait sortir de ce beau foyer resplendissant de clarté. En voyant cette création continuelle de points lumineux qui finissaient par s'étendre dans un espace grandiose, il me semblait que je me rapetissais tout en m'élevant pour admirer ce que je voyais ; car tout cela n'était pas muet pour moi, et me donna la conviction que Dieu seul avait créé toutes les pensées possibles existantes, que nous pouvions les avoir en nous et les manifester ; mais que nous ne créons absolument rien ; j'eus encore cette conviction dans la suite par des tableaux qui se présentèrent à moi et dont voici le détail : — Je vis passer devant moi toutes les couleurs bien distinctement qui concourent à dessiner toutes les formes existantes ou qui pourront exister, car la plus grande partie m'était inconnue ; elles m'apparaissaient tou-

tes lumineuses. Puis je me rappelle avoir senti en un instant toutes les saveurs imaginables ainsi que les odeurs ; je fus alors convaincu que l'âme humaine contenait tout cela en elle , je m'expliquai immédiatement comment les lucides pouvaient éprouver la sensation de toutes les saveurs , odeurs , chaleur et froid , au gré de leurs magnétiseurs, et comment l'esprit de ces lucides peut instantanément les communiquer à leur corps matériel.

Je me vis ensuite sur chaque point du globe, m'écoutant parler de la chambre où j'étais ; ceci me parut excessivement curieux, aussi y portai-je une attention sérieuse ; quoi ! m'écriai-je, *partout* à la fois. Ce mot *partout*, que je ne cessai de répéter sur tous les tons, me produisit une singulière sensation ; car tout en le répétant je remarquai que je n'étais réellement plus en mon corps, comme dans l'état ordinaire. En prononçant ce mot *partout* je sentis un silence, un isolement, je dirai même un vide qui m'effraya ! Je prononçais ce mot sur tous les points où j'étais, et je m'entendais parler là où il me semblait que j'étais le moins ; c'est-à-dire que j'étais en même temps divisé à l'infini aussi bien que tout = UN en un seul point. — Je fus quelque temps à réfléchir à tout ce que je venais de voir en si peu de temps ;

car je ne dépeins ici que les principaux tableaux, il me faudrait faire un volume pour tout dire. Après ce moment de contemplation, je remerciai Dieu du bonheur que je venais de ressentir, j'entrai dans une de ces belles extases où l'âme semble alors quitter la terre, gravir dans les régions célestes, et se trouve être ainsi enveloppée d'une lumière qui la pénètre au point de lui produire la sensation la plus agréable et la plus profonde qui puisse exister. Oh! je l'avoue, j'étais dans un ravissement impossible à décrire. Que la création m'apparaissait grandiose! Oh! oui, je fus accablé devant cette grandeur infinie de Dieu, accablé non pas péniblement, mais bien par un sentiment de joie et d'admiration. J'étais heureux de me voir si infime comparativement au reste de cette création, qui m'absorbait dans son immensité, tout en reconnaissant la sublimité de l'âme humaine qui me semblait contenir tout cela en elle et qui a la propriété de sentir tant de bonheur à la fois!

Tels sont les principaux tableaux que je vis dans cette séance de haschisch, qui vinrent confirmer ma première expérience en me laissant cette conviction, que toutes ces images ne sont pas le fruit de l'hallucination, si par ce mot on entend illusion, ou méprise. Ne sachant

pas vous-même ce qui va se présenter à vous, comment admettre que vous créez ce que vous voyez; s'il en était ainsi, l'étonnement ne pourrait avoir lieu, toutes ces sensations de l'âme seraient entièrement nulles, et vous seriez maître de les modérer, ce qui n'existe pas, puisqu'au contraire le désir de voir certaines personnes ou certaines choses, n'a pas toujours pour conséquence la réalisation de ces désirs. Vous pouvez, il est vrai, renfermer vos désirs dans un certain cercle, dans un certain ordre, ce qui est à mon avis le moyen d'obtenir de meilleurs résultats; dans cet état on perçoit le monde type, ce monde des causes qui nous était resté inconnu jusqu'alors. Lamartine a bien pressenti et fait remarquer ce monde par ces deux beaux vers que je trouve dans la *Chute d'un Ange* :

Du grand monde impalpable, à ce monde des corps,
Nul ne sait, ô mon fils, les merveilleux rapports.

Et par ceux-ci :

De ce qu'on ne voit pas, ce qu'on voit est l'image;
Un ciel réfléchit l'autre.

Sous l'influence du haschisch on est parfaitement convaincu de cette vérité profonde, et

quoique débarrassé de cette influence elle reste présente à votre esprit pour la vie.

Le 19 août 1849.

Signé, LECOCQ.

XIV^e EXTASE.

Monsieur Mouttet, mon ami, dont on a lu une première séance, désira passer une deuxième fois par cet état, pour se rendre un compte exact de l'enchaînement des idées dans cette IVRESSE CÉLESTE, et en même temps résoudre quelques questions métaphysiques dont je communique la solution au lecteur. Qu'on me pardonne l'incohérence de ce récit; il est écrit sous la dictée de l'extatique, au milieu d'un débordement de pensées, d'observations, d'exclamations plus ou moins harmonisées; c'est la virginité de ces pensées qui fait leur valeur. M. Mouttet n'est pas un journaliste ordinaire, faisant de la politique à tant la ligne; c'est un homme profondément instruit, consciencieux, libre et dégagé de toute opinion préconçue. On doit donc voir dans sa parole une indépendance parfaite de tout système et de toutes croyances philosophiques du jour. — Je copie sous sa dictée. — «Ayez une grande âme,

elle agrandira vos idées, — ayez de grandes idées, elles agrandiront votre âme. »

« Vous êtes pour vos idées ce que Dieu est pour vous; vous êtes les pensées de Dieu et le Dieu de vos pensées. Les idées sont dans une sorte de dépendance envers l'âme dont elles semblent être émanées, quoique au fond elles ne sont dépendantes que de la divine loi qui préside à leur agglomération.

» Le monde spirituel *est dans le monde matériel*; c'est une autre manière de voir de l'âme, un ETAT. — Il n'y a que des ETATS. — A chaque état sa perception. — L'homme paraît le créateur de ses idées, comme ses idées paraissent être les créatrices des idées qui semblent découler d'elles; — mais au fond ce n'est qu'une émanation de ce que chacun a en soi, le tout déposé là — par..... DIEU.

« La mort, c'est un état de l'âme, — une autre manière qu'elle a de percevoir les choses. Je suis mort cinquante fois, en passant par cinquante états différents, dans lesquels j'ai pu apprécier les divers degrés de la création, — création qui n'était pas hier, qui ne sera pas demain; mais qui est au *présent*.

» Les âmes, dans leur activité, dans leurs évolutions, suivent la loi que Keppler a assignée aux corps célestes planétaires; elles se

meuvent dans des ellipses dont Dieu , ou le bien , ou la lumière , mots synonymes, occupe l'un des grands foyers, et le Diable, la mort, ou les ténèbres qui sont le non-Dieu , occupent l'autre foyer. L'action de l'un ou de l'autre foyer ne saurait cesser entièrement, car ce serait la mort, et la mort n'existe pas!

» Dieu détache une étincelle de lui, et c'est une âme. — Cette étincelle par l'attraction est appelée vers sa source; — à mesure qu'elle s'en rapproche, elle s'agrandit. »

Je jouai à mon ami les quatre airs suivants, sur ma flûte, qu'ils lui représentèrent à l'instant, par des tableaux allégoriques, ces solutions qu'il nomma quatre amours différents :

Romance de *Léoni*.

Amour de la femme.

Romance de *Joseph vendu par ses frères*.

Amour fraternel.

L'hymne d'*Adoremus*.

Amour de Dieu.

Le chant de la *Marseillaise*.

Amour de la patrie; ce dernier est, dit-il, « l'amour d'une pensée commune à tout un peuple. »

Je laisse au lecteur à juger, si dans notre

état matériel nous pouvons nous élever à cette hauteur de conception et si ces solutions sentent l'hallucination?.....

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

OBSERVATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LES EXTASES PRÉCÉDENTES.

MYSTIQUES DU 17^me SIÈCLE.

Gus. — Quel chaos la lecture que tu m'as faite hier de toutes ces extases a produit dans mon esprit ! Toute la nuit j'ai eu des visions plus ou moins embrouillées qui m'ont rejeté dans de nouveaux doutes. Je viens près de toi pour les dissiper.

ALF. — Les extases dont je t'ai donné connaissance doivent naturellement produire cet effet sur ton esprit, vu que je n'ai fait aucun choix de citations dans l'intérêt de tel ou tel système. Je t'ai présenté seulement une douzaine de sujets pris dans toutes les classes de la société, plaçant le fougueux journaliste à côté du pieux pasteur, l'incrédule médecin près de l'humble prolétaire ; moi-même, étudiant en philosophie, joint à cette simple femme qui ne recherche qu'un remède pour se débarrasser du monstre qui lui dévore les flancs. Que ré-

sulte-t-il de cette macédoine d'extases, d'études et de croyances ? L'ensemble d'une philosophie nouvelle, d'une étude immense à faire de ce monde *imaginaire*, dit-on, monde paraissant au milieu d'un nuage de tableaux plus ou moins rationnels, ou ridicules, comme un monde réel, un monde organisé, un monde actif, aussi objectif que notre monde matériel. Il n'est pas un de ces extatiques qui, à la sortie de cet état, n'ait senti le besoin de remercier Dieu, pour une telle initiation, une telle grâce, et chacun s'est trouvé pénétré de ces vérités : 1° que ce qu'il venait de voir et de sentir était vrai et préférable aux vues et sensations matérielles; 2° que tout ce qui s'était présenté à ses yeux était une telle partie de lui-même qu'il se croyait l'objet sujet de son admiration, ayant cela de commun avec tous les extatiques par ce narcotique cités dans différents ouvrages, qui est d'être *la chose même qu'ils voient*, ce qui prouve que l'homme peut tout aussi bien être *contenu dans une seule de ses pensées que ces pensées le sont en lui*; problème qui seul m'a déterminé à étudier plus sérieusement ce curieux état; 3° chacun a compris que, suivant un ordre d'études répondant à ses affections présentes, il pouvait en retirer les plus utiles solutions; 4° ils ont gé-

néralement admis que la parole n'était que le son de la pensée, qu'une sensation, que la pensée était vivante en nous sous une forme individuelle qui est celle qu'elle représente occultement à notre âme quand nous prononçons le nom d'une chose quelconque; chose renfermée spirituellement *dans ce nom et dans ce son*, ayant la même objectivité que dans l'état matériel, ayant une existence qui lui est propre, indépendante de notre volonté, ne répondant qu'à son gré à nos désirs, mais n'obéissant pas à notre commandement; enfin que ces pensées formaient ce que nous nommons le monde cause, le monde type, le monde inaltérable, le monde des extatiques naturels et des somnambules artificiels, des rêveurs, des songeurs, des voyants de toute nature, qu'il était le ciel, l'enfer, la terre, enfin le seul tout admissible. Ils ont reconnu que toutes les religions et sectes philosophiques avaient tout à attendre de cet état, qu'il faudrait transformer en école psychique, et non l'appliquer à des études factieuses comme on le fait de nos jours.

Comme je te l'ai déjà dit, j'avais jugé dans cet état que l'homme était un univers *mignaturé*, représenté par un monde de pensées objectives; que loin de sortir de sa sphère, il recevait ou avait en elle l'objectivité du grand

univers ; que cet univers nouveau pour lui était d'autant plus incroyable, qu'il contenait des espaces inadmissibles par nos sens matériels, des accumulations d'états et de formes incompréhensibles ; que loin de se transporter par l'extase vers des lieux très-éloignés, l'homme se repliait sur lui-même et voyait dans un de ses cheveux ce qu'il croit être au bout de l'univers matériel ; que ses yeux matériels le trompaient journellement, qu'il en obtenait une preuve continuelle par les lois combinées de l'optique, et qu'il ne pouvait prononcer où est ce lieu qu'il croit voir *là*, puisque dans une direction opposée il voit encore ce lieu *là* qui n'est pas ce *là* qu'il a admis à sa première observation. La question est de savoir où est la vraie objectivité. L'homme la cherchera encore longtemps. *Il n'y a que des états de l'âme produits par l'observation qu'elle fait des pensées qui lui paraissent objectives.*

Mais revenons à des notions moins métaphysiques. Si je veux à tes yeux conserver un peu de ce que tu nommes la *raison humaine*, pour faire une étude non systématique, mais comparée, de ces questions, j'ai donc dû rechercher dans les philosophes anciens, mes *supérieurs* et *maîtres* en cette matière, jusqu'à quel point j'errais ou j'étais dans le vrai. Je lus

beaucoup d'ouvrages traitant de différents systèmes, et j'en tirai quelques extraits que je te vais communiquer; car l'homme, si fort qu'il soit de ses convictions, est toujours satisfait de les voir partager par ses frères, et comme nous étudions tâchons de le faire avec fruit.

Sans remonter jusqu'à Cham, le philosophe magicien, ni jusqu'à Hermès Trismégiste, le philosophe hermétique, ou jusqu'à Platon, le philosophe du macrocosme et du microcosme, arrêtons-nous au Christ, le philosophe religieux, et comprenons la profondeur de ces sublimes paroles que saint Matthieu place dans sa bouche, qui sont une révélation allégorique de l'homme univers, ou du tout dans le tout.

Évangile selon saint Matthieu, ch. XIII, v. 31 :
« Il leur proposa une autre similitude, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde que quelqu'un prend et sème dans son champ. 32. Ce grain de moutarde est la plus petite de toutes les semences, mais quand il est cru, il est plus grand que les autres légumes, et il devient un arbre, tellement que les petits oiseaux du ciel y viennent et font leurs nids dans ses branches. » Cela ne prouve-t-il pas que le ciel peut être dans une pensée, comme nous l'a révélé le bon Swédenborg.

Evangile selon saint Jean, ch. vi, v. 63 :
« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Que devient la matière devant la négation qu'en fait lui-même le Dieu des catholiques ?
Même Evangile, ch. xiv, v. 20 : « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et que vous êtes en moi, et que je suis en vous. » Cette affirmation de la divisibilité et de l'unité des êtres, d'un dans le tout, et du tout dans un, ne peut être récusée dans la bouche du Christ, pourquoi le serait-elle dans la mienne, qui viens prouver cette assertion par l'expérience ? Ce serait l'effet d'un mauvais vouloir que de nier l'expérience, quand on admet par la foi le sujet nié. Un des plus fervents et éclairés disciples du Christ, saint Augustin, epist. iii, *ad Volusium*, ne dit-il pas : « *L'âme sent là où elle voit, elle entend là où elle sent, elle sent là où elle vit, et où elle vit elle est.* » Si elle est où elle voit, ce que le somnambulisme nous prouve, cela ne prouve-t-il pas également qu'elle *est en tout et par tout* ; ce qui peut lui faire croire qu'elle est *un tout*. Je ne tenterai point de te citer siècle par siècle, philosophe par philosophe, tous ceux qui, depuis le Christ à Jacotot, ont démontré que tout était dans tout ; mais je vais te faire connaître quelques propositions émises

sur ce sujet par des hommes dont le savoir et le mérite font autorité dans le monde philosophique. Je trouve, au xvii^e siècle, le fameux Crollius, auteur de la *Royale chimie*, éd. 1624, dont la sublime et immortelle préface admonitoire renferme cette curieuse proposition, page 26 : « Le monde externe est l'anatomie théorique ou le miroir auquel le microcosme, c'est-à-dire l'homme, doit se regarder. Aussi, c'est la vérité qu'il est impossible de comprendre combien la structure et création de l'homme est nécessaire au médecin ; car l'homme et le monde s'accordent, non pas quant à la forme externe, ou substance corporelle, mais en toutes les vertus et selon que le macrocosme est grand et vaste, de même l'est aussi le petit microcosme ; si bien qu'il n'y a pas de différence de l'un et de l'autre. Je ne nie point cependant que la forme externe ne distingue l'homme d'avec le monde ou macrocosme, parce que la lumière naturelle nous montre clairement que ce n'est autre chose qu'une analogie divine du grand au petit monde, c'est-à-dire du macrocosme visible au microcosme *invisible* ; car tout ce qui est *invisible en l'homme* est manifeste en l'anatomie visible du grand univers, parce qu'au microcosme la matière microscopique est invisible et incompré-

hensible. Pourtant elle doit être manifeste et visible en son parent. Les parents de l'homme sont le ciel et la terre, desquels il a été créé, et celui-ci est vraiment fils de l'homme, lequel, par une assurée connaissance, sait l'anatomie, voire anatomise ses parents, ayant atteint la perfection des propriétés de la créature la plus parfaite, d'autant que les propriétés de ce grand univers sont comme en abrégé dans le centre, parce que son anatomie (selon la nature) *est l'anatomie de tout l'univers* ; le monde externe porte la figure de l'homme, et l'homme n'est autre chose que *l'abrégé de tout le monde*, d'autant qu'en lui les choses visibles sont invisibles en l'homme. »

Page 31 : « De même le ciel interne de l'homme, qui est le ciel olympique, embrasse tous les astres, et par ainsi *l'homme invisible* n'est pas tant seulement tous les astres, ou la totalité des astres, mais le même, est inséparable d'avec l'esprit du monde, ni plus, ni moins que la blancheur de la neige. »

Si je ne m'arrêtais pas, je serais entraîné à te citer tout cet auteur, qui explique si clairement ce que les hommes comprennent si peu. Ne crois pas qu'il n'ait parlé que de l'homme univers dans sa forme seulement ; il n'a pas moins bien décrit ses propriétés, avec une rec-

titude qui ferait honte aujourd'hui à nos écoles, si nos écoles étaient encore susceptibles d'avoir quelque honte. Notre auteur parle de l'homœopathie, comme l'a fait deux cents ans plus tard le célèbre Hahnemann ; il parle du magnétisme comme l'a fait Mesmer l'*immortel*, qui a retiré cette science du sépulcre où elle fut enterrée pendant des siècles, par les écoles mystiques de l'antiquité. Il traite également de la cabale, des charmes, à ne pas être compris de nos jours ; de théologie et de spiritualisme, comme l'a fait Swédenborg un siècle plus tard ; de la grande et divine théurgie, comme on ne la traite plus. Je terminerai ma citation par ces quelques lignes du grand philosophe, dans lesquelles il dépeint l'extase comme je la conçois, comme je l'ai vue dans ma séance de haschisch, ce qui pour moi a été une lumière nouvelle, avec laquelle je pouvais voir et m'expliquer mille et un phénomènes du somnambulisme qui jusqu'à ce jour n'ont pas été expliqués. De cette manière de concevoir l'extase découlent toutes les propositions que je t'ai présentées en commençant nos conférences, et que je réussis sans doute très-mal à t'expliquer, vu que la parole est trop tyrannique pour parler le langage du sentiment. Voici ce que dit cet auteur, page 149 :

« Si l'âme retourne *en soi-même et s'élève en son esprit*, elle s'approche de Dieu et voit tout, et à l'imitation des anges n'a aucune discipline externe, parce qu'elle apprend, voit et entend toutes choses *SANS SORTIR DE SOI*, en façon quelconque. » Oh ! science psychologique, quel progrès as-tu fait depuis Crollius ?

Vingt-cinq ans plus tard, en 1651, nous trouvons dans un ouvrage intitulé *les Eléments de la philosophie, de l'art du feu ou chimie*, ces beaux vers de Fracastorius, traduits du latin, qui dépeignent si poétiquement la proposition que je viens de te citer. Ecoute :

Ce qu'enferme une nuit si sombre
Est moins les choses que leur ombre.
C'est leur figure seulement,
Ou bien les miroirs où s'imprime
L'image d'un objet sublime
Qui demeure éternellement.

L'air, la mer, ainsi que la terre
Et tout ce que le ciel enserre,
Qui vient de leur accouplement,
Sont des ombres qui comme un songe
Trompent l'esprit de leur mensonge
Et se changent incessamment.

Les astres qui n'ont point à craindre
Que leurs feux ne se puissent éteindre
Toutefois de l'Eternité
Ne sont que les miroirs fidèles

Où notre esprit voit les modè'es
De son pays (4) qu'il a quitté.

L'amour alors de sa patrie
Vers soi rappelle son envie ;
Mais comme son désir sans frein
Cherche encor plus loin quelque chose,
Connaissant qu'on n'a point enclose
Ici sa véritable fin ;

Qu'elle est autre, et que son image
Se montre en ce mortel ouvrage.
Qu'elle est par elle seulement,
Que c'est une éternelle cause
Qui donne l'être à toute chose,
N'a ni fin ni commencement.

Dans elle nous nous verrons tout autres
Que ne semblent voir les nôtres,
Les astres, la terre, les eaux,
L'air, le feu, les bêtes farouches
Des forêts, les vivantes souches
Et le reste des végétaux.

Quand donc, en ces demeures sombres,
Ces miroirs et ces vaines ombres
Ont assez ton œil arrêté,
Il faut que ton âme égarée
Recherche en une autre contrée
La lumière et la vérité.

Mais comme loin du corps placé,
N'étant point au sang exposé,

(4) Le nom *état* conviendrait mieux à ce vers.

(Note de l'auteur.)

Il faut qu'en rompant leur accord,
L'âme de la chair se détache
Et se purge de toute tache
Dont la terre souille le corps.

Il faut dessous d'autres bocages
Aller chercher d'autres ombrages.
Il faut se plaire en autre lieu,
Et piqué d'espoir et de joie,
Entrer dans la meilleure voie
Qui nous puisse conduire à Dieu.

L'extase que nous provoquons aujourd'hui par le magnétisme, et que nous admirons avec étonnement, comme tu le vois, mon cher Gustave, n'était pas inconnue des philosophes anciens; ils l'avaient définie aussi bien qu'on puisse le désirer. Ces vers en sont une preuve irrécusable, ils renferment des vérités sublimes. Substituons les noms d'états aux noms de lieux, qu'ont employés avant Swédenborg tous les savants anciens, et nous aurons une plus juste explication de ce mystérieux phénomène, nous comprendrons que ces lieux représentatifs n'ont pas besoin d'espaces pour exister, et nous dirons avec saint Augustin, que je t'ai cité: *Là où l'âme voit, elle est*, et avec Crollius: *Elle est chez elle*.

En 1691 parut un ouvrage généralement estimé des philosophes hermétiques (les seuls hommes de l'antiquité et du moyen âge qui

aient étudié avec succès les lois de l'univers, et les seuls auxquels on puisse emprunter de belles pensées) parut sous le titre du *Cosmopolite*, ou *Nouvelle lumière chimique*, etc., attribué à Sendivogius. Nous trouvons, page 163, ce passage : « Les facultés vitales et intellectuelles qui sont distribuées en la première infusion de la vie humaine se rencontrent en lui, lesquelles nous appelons âme raisonnable qui distingue l'homme des autres animaux et le rend semblable à Dieu. Cette âme, faite de la plus pure partie *du feu* élémentaire, a été divinement infuse dans l'esprit vital, pour laquelle l'homme, après la création de toutes choses, a été créé comme un monde en particulier ou comme un abrégé de ce grand tout. »
. . . . Page 167. « Si donc tu te peux connaître toi-même, et que tu n'aies l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la ressemblance du grand monde et même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'univers ; car tu as au plus haut de ton corps la quintessence des quatre éléments extraits des spermes confusément mêlés dans la matière et comme resserrée plus outre dans la peau ; au lieu du feu tu as un très-pur sang dans lequel réside l'âme en forme d'un roi par le moyen de l'esprit

vital; au lieu de terre tu as le cœur dans lequel est le feu central qui opère continuellement et conserve en son être la machine de ce microcosme; la bouche te sert de pôle arctique, le ventre de pôle antarctique, et ainsi des autres membres qui ont une correspondance avec les autres corps célestes. »
. . . . Page 170. « Et ce sont-là les secrets surnaturels de Dieu seul, comme nous en avons un exemple dans l'âme, laquelle étant séparée de son corps conçoit des choses très-profondes et très-hautes, et est en cela semblable à Dieu, lequel hors de son monde opère surnaturellement, quoiqu'à vrai dire les actions de l'âme hors de son corps, en comparaison de celles de Dieu, hors du monde ne soient que comme une chandelle allumée au respect de la lumière du soleil en plein midi, parce que l'âme n'exécute *qu'en idées les choses qu'elle s'imagine*; mais Dieu donne un être réel à toutes les choses au même moment qu'il les conçoit. Quand l'âme de l'homme s'imagine d'être à Rome ou ailleurs, elle y est en un clin d'œil, mais seulement par esprit, et Dieu, qui est essentiellement tout-puissant, exécute ce qu'il a conçu. »

Gus.—Mais, mon cher ami, ton cosmopolite raisonne on ne peut plus d'accord avec toi, ou

pour mieux dire tu raisones d'accord avec lui. Où donc une intuition produite par cette drogue égyptienne a-t-elle pu te conduire pour trouver ce semblant de vérité qu'elle t'a forcé de fouiller dans ces vieux bouquins, que tu me cites avec un certain plaisir. Ces parchemins me donnent plus l'envie d'éternuer, chaque fois que j'en touche un, que de les compulsier; qu'elle patience tu as eue ?

ALF.—Mon bon Gustave, je ne suis point de ces hommes partiaux qui croient que le siècle dans lequel ils vivent est le seul éclairé, je ne sais que parce que mes aïeux m'ont laissé leur savoir; je fais comme le papillon, je butine sur toutes les fleurs, et la plus belle n'est pas toujours celle qui contient le plus doux parfum; il en est de même des livres, ceux dorés sur tranche ne sont pas toujours les meilleurs. Laisse-moi continuer, et tu verras que la chaîne dont je me sers me conduira jusqu'à nos jours sans qu'un de ses anneaux soit rompu; nous arriverons aux sommités de nos scientifiques penseurs, et nous verrons que nous suivons la même route, avec la seule différence que nous marchons face découverte, et qu'eux se la cachent, de peur du ridicule.

Ne crois pas, au moins, que je vais ne te citer que des philosophes hermétiques : ce se-

rait de la partialité et le fruit d'un mauvais choix. Je vais passer à un ouvrage publié en 1665, intitulé *Système de l'âme*, par le sieur Delachambre, philosophe religieux catholique, un des plus clairs théologiens de l'époque, homme d'un très-grand mérite. Cet ouvrage est digne d'être étudié de nos jours, où la science magnétique devient le pivot et le grand temple de toutes les sciences. Nous lisons, page 219, ce passage, qui résume si bien ma proposition du *tout* dans le *tout*, ou de l'*homme univers*.

..... « Cette vérité se laissera plus facilement persuader, si on se souvient de ce que la théologie nous apprend de la ressemblance que Dieu a voulu que tous ses ouvrages eussent avec lui, et des vestiges qu'il y a laissés de sa nature, et de ses émanations ineffables ; car comme il produit en lui-même son image, où sont tous les trésors de sa sagesse et de sa puissance, il a voulu aussi que toutes les créatures, pour lui être semblables, eussent des images, qui fussent les sources de toute la connaissance et de toute la vertu qu'elles peuvent avoir. » « Oui, sans doute, toutes les semences portent le caractère des choses qu'elles doivent produire, et la plus petite graine a en soi l'image de la plante qui doit en naître. Il

ne faut point craindre que sa petitesse ne puisse contenir tant de diverses parties dont elle est composée, car ces images ne tiennent point de place ; du moins il est aisé à juger par celles de la mémoire, qui sont en si grand nombre, qu'elles en tiennent fort peu ; et pour en être tout à fait persuadé, il ne faut que considérer celles des objets colorés, qui se réunissent comme en un point, sans se confondre, quand elles passent par un trou, dans une chambre obscure.

Page 222. Concluons donc que ces images sont les exemplaires sur lesquels la nature fait toutes ses productions ; que ce sont les *vertus séminales*, et comme les formes par lesquelles toutes les facultés produisent leurs effets, et qu'outre qu'il n'y a aucun inconvénient de les admettre, il y a de l'avantage pour la philosophie ; car étant si timide à définir les choses, et n'employant que des termes et des notions vagues et générales, pour en expliquer les différences, elle aura un moyen de les spécifier plus particulièrement par ces images. Cette philosophie, toute nouvelle qu'elle paraisse, est aussi ancienne que celle de Platon, qui tient que les idées qui sont dans l'entendement divin, sont les exemplaires sur lesquels Dieu a produit toutes choses ; que les raisons

qui sont dans l'âme du monde sont les images des idées et les modèles sur lesquels la nature fait ses ouvrages, et qu'enfin tout ce qui est dans le monde n'est que l'ombre, c'est-à-dire l'image de ce qui est dans la Divinité. Quoi qu'il en soit, cette doctrine est née avec notre théologie, comme nous avons dit, et fait mieux voir que toute autre, la source des *vertus*, qui sont dans les *créatures*, et l'*ordre merveilleux que Dieu a établi parmi elles.* » Voici un autre article du même auteur, qui confirme, *à priori*, la manière dont j'ai perçu la constitution interne de notre corps, dans l'extase que je t'ai citée. Il continue, page 274 : « Mais je dis bien davantage. Ces images ne s'arrêtent pas seulement dans la tête; elles coulent en tous les nerfs, et se répandent ainsi par tout le corps; car ayant la même substance que le cerveau, ils ont la même disposition pour les recevoir et pour les garder que lui, et l'on peut assurer que cette substance leur est ce que le i aphone est à la lumière. Car, comme celle-ci se répand partout où elle rencontre de la transparence, elles se répandent aussi partout où cette substance se trouve. . . .

. . . . Quoi qu'il en soit, la partie principale, qui est destinée pour être le siège de la mémoire, c'est celle qui est au-dessus du lieu

où l'imagination agit ; car les images se forment en ce lieu-là, et se répandent à l'entour, comme les espèces visibles sortent des corps colorés, et s'écoulent dans l'air qui les environne. »

Je te ferai faire une simple observation sur ce dernier article. M. Delachambre dit que les images se forment vers la partie supérieure de notre corps. Je crois qu'il serait plus dans le vrai de dire qu'elles se manifestent et non se forment. Ce mot touche de trop près celui *créer* ; celui manifester peint mieux une chose qui est de tous temps. Je tiens beaucoup au sens des mots, car c'est de la fausse appréciation de ce sens que découlent toutes nos contradictions. Le grain de blé mis en terre ne s'y forme pas, ne s'y crée pas ; il s'y développe, il s'y *manifeste*.

GUS. — Laissons-là le mot, et ne voyons que la chose. Ton monsieur Delachambre est très-catégorique dans ses définitions. Je veux lire cet auteur : aie l'obligeance de me le prêter.

ALF. — Je le ferai volontiers, car je suis en route pour te le citer tout entier, ou au moins aux trois quarts. Je vais terminer par ce dernier paragraphe, page 324 : « Comme il y a des yeux qui voient des objets que d'autres ne

peuvent apercevoir, il y a aussi des choses que l'imagination voit, que les sens ne peuvent connaître; car c'est l'ordre de la nature, que dans les connaissances subordonnées, les plus hautes soient plus délicates et plus parfaites que les basses, et que leurs objets soient aussi plus subtils et plus spiritualisés. Les images sont donc des lumières plus subtiles que celles qui frappent les yeux, et qui ne sont sensibles qu'à l'imagination, et cela est si vrai que la commune opinion, sans savoir précisément comment cela pouvait être, a été contrainte de reconnaître des lumières dans l'imagination et dans l'entendement, car il n'y a rien de si ordinaire dans l'école, que de dire que l'imagination éclaire les espèces, que l'entendement éclaire les fantômes, et dans le langage commun, qu'un homme a de grandes lumières d'esprit, qu'il est éclairé, etc. »

Ne voulant pas te tenir un quart de siècle sur cet auteur, je te conseille fort de le lire attentivement, et de me dire où nous en sommes, en fait de métaphysique, dans notre siècle de lumières *éteintes* ?....

J'arrive avec un certain plaisir à mon auteur favori le célèbre Emmanuel Swédenborg, dont j'ai donné la biographie (1) dans le

(1) D'après le capitaine Fraiche.

deuxième volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*. Oui, dans ce profond penseur, l'homme scientifique, le dispute à l'homme religieux ; et, comme philosophe universel, il marche l'égal du Christ lui-même, cet exemplaire vivant des idées les plus élevées qu'ait enfantées le genre humain depuis qu'il existe. Swédenborg, sans être un prophète comme ceux que vénère l'Eglise catholique, leur est bien supérieur par l'ensemble, l'analogie et la multiplicité de ses révélations, si nous dépouillons ces dernières de ce voile ou influence religieuse qui enveloppe ou domine tout ce qui est du domaine de nos idées terraquées et sectaires ; idées qui convergent toutes vers l'individualité détachée du tout, au lieu de conduire à l'unité du tout. Si Swédenborg n'eût point dû le sang qui coulait dans ses veines à un évêque protestant, et son instruction aux croyances de son père, il eût été le type véritable de l'Homme-Dieu, de l'homme complet, de l'homme universel. Dépouillons donc son divin langage de ces quelques broussailles matérielles qui l'entourent, et nous trouverons l'homme devenu l'ange, ange parlant la parole de Dieu. Simple homme que je suis, ne possédant aucune instruction, n'ayant aucune position qui puisse me permettre d'émettre mon

opinion sur un tel génie, je sens combien je peux paraître enthousiaste, en parlant de ce grand flambeau des spiritualistes. D'ailleurs, ce que je dois à Swédenborg spirituellement et *matériellement* peut me placer dans une certaine dépendance à son égard, qui commande à mon admiration; mais je secoue toute idée qui me dominerait à ce sujet, et je le dis avec toute la sincérité d'un cœur qui se croit libre de penser, oui, Swédenborg est un de ces astres humains, que Dieu n'envoie parmi nous que dans des jours malheureux, et par un effet de son inépuisable bonté, pour nous éclairer, nous consoler et ranimer notre foi. Oui, Swédenborg est le plus grand génie, dont la connaissance soit venue à mon esprit. Que m'ont prouvé Moïse, Hermès, Confucius, Apollonius de Thyane, Agrippa, Albert le Grand et tous ces mille et un magiciens, mathématiciens, physiciens et mécaniciens du monde, parus depuis que tout *est*? Ils m'ont prouvé que l'homme est susceptible de manifester des choses étonnantes; mais Swédenborg n'a-t-il pas dérobé à saint Pierre sa clef des cieus, pour nous les montrer et les rendre palpables à nos sens dans tout ce qu'ils ont de plus infini et de plus consolant. Ne m'eût-il conduit que dans son enfer, que je le préférerais au pa

radis des catholiques, parce qu'il n'accuse pas la bonté divine; et là où je pourrai chanter le nom de Dieu, fussé je dans le néant, je me trouverai plus heureux que près de certains vicaires du Christ, qui vendent les faveurs divines comme des banquiers vendent des actions de chemins de fer. Un Dieu si machine et des hommes si astucieux sont bien peu dignes d'être aimés.

Je reviens à Swédenborg. Aucun homme n'a autant écrit que lui sur toutes les sciences connues, aucun homme n'a été plus estimé et vénéré de ses concitoyens, aimé des grands, béni des petits. Il a été utile à tous; son passage dans notre état matériel a laissé à toutes les intelligences et à toutes les aptitudes des connaissances et des lumières qui éclairent encore de nos jours les savants de notre globe; mais comme je ne veux te présenter cet homme que sous le point de vue spiritualiste, je te vais faire quelques citations de ses ouvrages dans lesquelles j'ai trouvé la confirmation de ce que contiennent mes propositions. Si Swédenborg dans beaucoup d'autres passages de ses écrits ne paraît pas conforme à ceux que je vais te citer, il ne faut en accuser que son défaut d'observation des deux états dans lesquels il se trouvait tour à tour. L'un pouvait facile-

ment influencer l'autre; c'est ce que tous ses disciples ont reconnu à la première lecture de ses ouvrages. Ainsi lorsqu'il dit parfois : J'ai mis tant d'heures ou de jours pour aller vers tel ciel ou telle société, il faut entendre : J'ai mis tel temps pour entrer dans l'état nécessaire à percevoir tel représentatif de lieu ou de société qui étaient en moi. D'ailleurs tu reconnaîtras parfaitement, en écoutant les extraits que je vais te lire, qu'il en est ainsi, et que l'erreur de Swédenborg n'était pour lui que ce qu'elle est pour tous les extatiques, ainsi que pour les somnambules. Je vais t'en donner une plus grande preuve, si tu veux l'accepter quoiqu'elle soit sujette à être réfutée. J'avais préparé les trois quarts des idées qui président à nos conférences (que je me propose de publier) sans en demander avis à Swédenborg, lorsque le 25 janvier 1850 j'endormis ma lucide Adèle Maginot, et la priai de demander cet esprit, comme elle a l'habitude de le faire depuis plusieurs années. Lorsqu'il fut présent je lui fis adresser ces questions : Je travaille en ce moment à un ouvrage de philosophie, en avez-vous connaissance? — Oui, on vous conduit la main. — Comment cela? je traite des questions qui, à vrai dire, m'inquiètent beaucoup par leur excentricité? — Je le sais; aussi a-t-on le soin

de vous faire rayer tout ce qui n'est pas convenable. — Mais entre le convenable et le vrai il y a encore une énorme différence? — Oui, mais je vous crois dans le vrai. — Cependant j'avance une proposition qui paraît peu en rapport avec quelques passages de vos écrits. Je crois, et j'ai cru voir de mes yeux que l'homme était un univers en petit, et qu'il n'avait pas besoin de sortir de sa sphère pour y voir tous les lieux et tous les êtres qu'il désire voir? — Vous avez raison. — Adèle reprend d'elle-même : M. Swédenborg me dit : C'est comme vous, vous croyez sortir de votre corps pour aller vers les cieux et vous n'en sortez pas? Mais vous, reprit Adèle, ne venez-vous pas vers moi? — Je suis dans vous comme vous êtes dans moi, nous sommes tous les uns dans les autres. — Cependant, il y a quelque temps, observa Adèle, lorsqu'il m'arriva de recevoir une ordure dans l'œil, dans un voyage que je fis, en esprit, en pays étranger, vous me fîtes observer une chose (1) qui me parut vraie? — La chose n'était pas moins vraie que l'ordure que vous reçûtes dans l'œil, mais tout cela était spirituel, avec des apparences matérielles; sans ces apparences, il n'y aurait pas d'existence

(1) Voyez le *Magnétiseur spiritualiste* (journal) 1850.

possible ; ces apparences sont en vous, elles sont le représentatif de ce qui se fait matériellement, et c'est ce qui cause votre erreur, et a causé la mienne bien souvent, quoique je savais bien que je ne sortais pas de moi-même pour voir et converser avec les anges ; nous sommes tous les uns dans les autres. — Alors vous approuvez le livre d'Alphonse ? — Oui, vous dis-je, il n'y mettra que ce qu'il doit y mettre. — Il se recommande à vos lumières, car il en a bien besoin. — Adèle me dit alors : Qu'est-ce que tout cela veut dire, il est dans moi, je suis dans lui, nous sommes les uns dans les autres, où sommes-nous donc ? — Toujours ici, répondis-je à cette bonne créature, ne t'inquiète pas du reste. — J'ai cru, mon cher Gustave, devoir te donner connaissance de cette révélation, dont je t'assure la vérité sur mon âme, du moins de l'ensemble, si ce ne sont pas les détails très-exacts, vu que je te la raconte de mémoire. Swédenborg m'assura que nos conférences seraient publiées comme l'ont été les *Arcanes* ; que cet ouvrage était utile. Il me dit en même temps qu'il n'était pas le seul que j'étais appelé à produire ; mais laissons là mon individualité, et revenons à nos révélations. Je t'ai dit qu'aucun homme n'avait été aussi loin que lui dans l'étude des questions métaphysi-

ques, religieuses, et ce fait est vrai du moins d'après les auteurs que j'ai lus. Boehm (Jacob), Saint-Martin (le philosophe), sainte Thérèse, sont à peu près les trois sommités des mystiques connus. Boehm était plutôt un mystique hermétique que religieux. Saint-Martin liait la mysticité de la science hermétique à la science religieuse et politique. Sainte Thérèse se trouve être un type religieux, mystique et révélateur ; mais elle revient, comme les deux précédents, toujours se prosterner aux pieds de son affection, qui est le catholicisme personnifié dans le Christ, et du pied de ce sublime calvaire elle roule dans le précipice creusé par les sensualistes religieux ; mais Swédenborg, quoique ayant bien aussi un peu de la faiblesse de sainte Thérèse en ce qui concerne les dogmes de son affection, revient sans cesse à ces idées de liberté humaine qui placent dignement la créature divine en observation constante devant son créateur, comme son objectif, comme sa nécessité d'être, comme son complément ; il les rend tous les deux indispensables l'un à l'autre ; et ce révélateur reste toujours dominant la crédulité, les mauvaises passions, et l'orgueil de son siècle, auxquels il montre constamment que ces affections sont la base de notre avenir, sont la naissance de no-

tre état futur nommé par les uns ciel, et par les autres enfer, ou pour mieux dire ciel pour tous, vu que c'est un état répondant à nos affections, et qui par conséquent doit nous procurer, en somme, plus de bonheur que de malheur. Il a le soin de prouver à tous qu'il ne dépend que de nous de changer d'affection, et par conséquent d'état, se rapprocher ou s'éloigner de Dieu, sans le secours d'une aumône faite à un abbé, qui pour cette rétribution met son visa sur notre passeport spirituel et commande à Dieu d'ouvrir ou fermer, au gré de cette orgueilleuse créature, la porte de ses cieux. Swédenborg nous prouve un Dieu tel que tous les hommes le rêvent, le pressentent, le veulent et l'aiment, un Dieu bon, généreux, appelant sans cesse à lui tous ses enfants, prévoyant tous leurs besoins et y satisfaisant, enfin un Dieu digne de ce nom, et non pas un Dieu dont les faveurs se vendent à l'encan. Si nous nous abstenons de prononcer sur tout ce que nous ne comprenons pas, ou n'admettons pas des ouvrages de Swédenborg, il nous en reste toujours assez pour nous prouver que cet homme est un régénérateur religieux; et le magnétisme est appelé à démontrer la vérité d'une grande partie de ses révélations, par le secours des lucides, comme elles m'ont été

prouvées. (Voir les *Arcanes de la vie future dévoilés.*)

Gus.—Je ne doute nullement de la haute estime dont jouit Swédenborg dans le monde savant, pas plus que de la véracité d'une grande partie de ses ouvrages. Je me réjouis pour toi de te savoir aidé de cet esprit supérieur. Mais remettons à demain les citations que tu dois me faire de ses ouvrages ; je les écouterai avec plus de temps et d'attention.

DIXIÈME CONFÉRENCE.

MYSTIQUES DU 18^e SIÈCLE (SUITE).

ALF.—Me voilà comme je te l'ai promis, mon cher Gustave, tout prêt à te donner connaissance des passages dont je t'ai parlé dans notre dernière conférence. Je trouve dans le *Traité des terres planétaires et astrales*, de Swédenborg, traduction de A.-J. Pernety, paragraphe II, ces passages remarquables : « Des esprits qu'une voix du ciel m'apprit être de la terre la plus voisine du soleil, et que sur notre terre nous nommons la planète de Mercure, m'abordèrent en fouillant dans ma mémoire pour satisfaire leur curiosité sur les connaissances qui y étaient. Ces esprits ont une adresse singulière pour cette opération ; à peine y ont-ils jeté un coup-d'œil qu'ils sont au fait de tout ce qui y est ramassé ; ils y virent des plans figurés de villes, de places publiques, de palais, de maisons de toutes sortes ; je reconnus bien-

NOTA. Je ferai observer au lecteur que les mots soulignés dans les articles de Swédenborg le sont par moi, pour arrêter plus particulièrement son attention sur leur sens.

(Note de l'auteur.)

tôt que ces objets n'étaient pas ceux de leur curiosité, mais qu'ils ne s'attachaient qu'à ce qui s'y faisait, au caractère des habitants, à leurs mœurs, à leur gouvernement, et autres objets de cette espèce; car toutes ces choses sont gravées dans la mémoire, et comme liées avec l'image des lieux, auxquels elles ont rapport; c'est pourquoi dès que l'idée d'un lieu se présente à l'esprit, les choses qui le concernent se présentent aussi. Je fus étonné qu'ils ne faisaient aucune attention à la magnificence des palais, et je leur en demandai la raison. « C'est, dirent-ils, que la vue de ces objets matériels ne nous flatte aucunement, et que l'impression qu'ils font sur nous ne nous fait éprouver aucun plaisir. Nous ne nous attachons pas à l'image, mais à ce qu'il y a de réel. » Je n'ai pas besoin de te redire que Swédenborg était un extatique, qui perçut dans cet état, pendant plus de vingt ans, toutes les choses de la vie future, dans l'art que je viens de te citer. Swédenborg reconnaît que des esprits qu'il croit appartenir à un autre globe que le nôtre viennent percevoir dans sa mémoire, non pas l'image des lieux qui y sont, mais les mœurs et les usages des gens qui habitent ces lieux; ce qui prouve que les actions humaines sont des choses vivantes pouvant être représentées par

des images mêmes. Ainsi il suffit à un esprit de voir l'image d'un être quelconque pour connaître ses mœurs et ses usages. Vois, mon ami, dans ce premier article que je te cite de ce grand philosophe extatique, combien il offre à notre étude de sujets de méditation, et si cette citation ne prouve pas ma proposition de l'homme microcosme? Car, à bien considérer, si Swédenborg avait en lui l'image, les *mœurs* et les *usages* des peuples qu'il avait connus, il n'en avait pas moins celles de ceux qu'il n'avait pas connus, et s'il en était ainsi, comme il va te le prouver lui-même, les esprits mercu-riens qui le visitaient devaient avoir la même propriété. Si au contraire, comme il semble le dire légèrement, ces images intérieures ne servaient qu'à le mettre en rapport avec les objets véritables desquels elles étaient émanées, les esprits mercuriens avaient la même faculté que lui, de communiquer par la pensée avec ce qu'ils voulaient percevoir, sans avoir recours à la mémoire de Swédenborg, ce qui ferait supposer que l'image qu'ils y voyaient était un véritable objectif possédant la vie en elle, plutôt que de croire que c'est ce palais de marbre qui est la vraie vie, comme sa phrase paraîtrait le dire. Si tu me dis que chaque esprit ne peut voir que le globe

qu'il a habité, et que quand il veut en voir un autre, il est obligé de s'unir à un corps de ce globe pour percevoir ce dernier par le secours des organes que ce corps lui prête. Je te ferai observer, à mon tour, que s'il en est ainsi, cela prouve que nous sommes les uns dans les autres, comme Swédenborg me l'a dit, puisque pour percevoir une sphère qui n'est pas la sienne, l'esprit est obligé de la pénétrer pour la mieux connaître; c'est un dédale immense que je ne prétends pas éclairer, mais faire apercevoir seulement, afin qu'une lumière supérieure à la mienne en illumine toutes les parties. Nous allons pousser plus loin nos citations. Je ne joindrai point d'observations à chacune d'elles, pour ne pas les désunir à plaisir; ton esprit est assez judicieux pour prendre ou saisir dans chacune d'elles ce qui a rapport aux révélations que je te fais, et conclure que Swédenborg avait la connaissance et l'assurance qu'il percevait en lui tous les globes de l'univers. S'il s'égare par quelques phrases allégoriques sur la matière, en disant : L'objectif de ce que je vois est plus *là* que *là*, c'est le défaut de notre observation à tous. Il faut espérer qu'un jour on reconnaîtra que l'objectif est *là* où est *l'âme*. Même ouvrage, art. 125, il est plus explicite :

« Quand on ignore les arcanes du ciel on se persuadera difficilement qu'un homme puisse voir des terres si éloignées, et rapporter, d'après l'expérience de ses sens, des choses certaines sur ce qui les concerne; mais qu'on sache que les espaces, les distances et les changements de lieux qui se font sur la surface de notre monde, ne sont dans leur *origine* et *principe* que des changements *d'état de leur âme*, et que conséquemment à ces changements, on peut, comme les anges et les esprits, être transporté d'un lieu à un autre, d'un globe à un autre, fût-il à l'extrémité de l'univers, avec une *apparence* si frappante qu'on la prend *pour la vérité.....* » « Cela peut arriver à un homme quant à son esprit, quoique son corps ne change pas de place; j'en ai l'expérience par moi-même, puisqu'il a plu à la divine miséricorde de me faire converser avec les esprits, comme l'un d'entre eux, et en même temps comme homme naturel avec les hommes de notre terre. Un homme habitué à ne juger de tout que par ses sens ne concevra guère comment cela peut se faire, parce qu'il est dans *ce qu'il appelle l'espace et le temps*, et qu'il mesure ses pas sur la connaissance qu'il a de l'un et de l'autre..... » 127 : « Les personnes qui ne pensent et ne jugent que par les sens

extérieurs, ne concevant pas qu'il y ait des progressions sans *espaces sensibles*, ne croiront pas que cela se soit fait, ou puisse même se faire, comme je l'ai dit; mais qu'elles se *replient sur leur intérieur* et fassent *abstraction des sens extérieurs*, ou les abandonnent au sommeil pour laisser agir l'esprit dans toute sa liberté, elles reconnaîtront bientôt que dans les *idées ou images de la pensée intérieure*, il n'y a ni temps, ni espace, mais seulement quelque chose qui y supplée et en tient lieu. Qu'un habitant de Paris pense être à Pékin et y converser avec un ami. Y a-t-il dans son idée quoi que ce soit qui le rappelle à la distance qui sépare ces deux villes, ou au temps qu'il eût fallu pour que son corps eût accompagné son esprit dans un si long voyage; mais savoir qu'on est à Paris, et penser qu'on converse avec un ami actuellement à Pékin sont *deux états* ou deux manières d'être successives de l'esprit : le corps ne changeant cependant pas de lieu, tout homme qui fera des réflexions n'aura pas de peine à se persuader que ce que j'ai dit soit possible. C'est donc aux *gens sensés* que j'ai parlé jusqu'à présent, et que je parlerai dans la suite, parce que je les crois curieux d'acquérir les connaissances dont le Seigneur a daigné me favoriser..... » 135 : « Cela prouve

que l'homme a été créé de manière que, vivant homme sur la terre, il peut vivre en même temps dans le ciel avec les anges, et les anges ainsi que les esprits sur la terre avec les hommes pendant qu'ils sont dans l'autre vie, de façon que le ciel et la terre se trouveraient *ensemble dans l'homme* et ne seraient qu'un, pour que les hommes fussent ce qu'il y a dans le ciel, et les anges ce qu'il y a sur la terre, et qu'en mourant, l'homme passerait simplement du royaume du Seigneur sur terre, au royaume du Seigneur dans le ciel, *non comme dans deux royaumes différents, mais celui-là même où l'homme vivait étant encore corporel*, mais l'homme, en se rendant terrestre au point où il est, s'est fermé le ciel. » Ce qu'il faut entendre d'après Swédenborg, *la porte de son intérieur*. L'auteur continue, art. 157 : « Au moyen des changements de l'état de mon âme, je fus transporté sur une autre terre du firmament ; car, comme je l'ai dit, un esprit ne se transporte d'un lieu à un autre que par ces changements d'état qui lui paraissent être un transport réel d'un lieu à un autre lieu bien différent. Ce que nous appelons un voyage. Ces changements furent dix heures à s'opérer, pour rendre l'état de mon intérieur égal à celui de la vie des habitants et des esprits de cette

terre-là. » On comprend aisément que cette phrase, « pour rendre l'état de mon intérieur égal, etc., » est mal traduite, et qu'elle doit plutôt dire, d'après ce que nous venons de lire : « Pour percevoir l'état de mon intérieur qui est égal à celui avec lequel je veux correspondre. » Ceci serait la solution de la question pendante entre les magnétiseurs, sur le transport ou non des lucides vers les lieux qu'ils perçoivent à distance. Il y a longtemps que je suis fixé à cet égard, et que j'ai reconnu que l'âme du voyant ne quittait pas son corps. Ce que je prenais moi-même dans le complément de l'extase pour une séparation de l'âme et du corps, n'était au contraire qu'une cessation de rayonnement extérieur de cette dernière et bien un complément de son rayonnement intérieur. Je te vais citer ce que ce grand extatique a écrit de plus clair sur le temps et l'espace. Je trouve dans la *Sagesse angélique*, même auteur et traducteur, paragraphe 69, ces phrases remarquables : « Deux choses sont propres à la nature, le temps et l'espace ; l'homme s'en est formé l'idée, et cette idée s'est tellement gravée dans son esprit, qu'il raisonne presque toujours en conséquence. Veut-il en faire abstraction, il y revient sans s'en apercevoir, et en a tellement l'habitude qu'il ne s'élève guère

au-dessus. Il rampe toujours sur les choses sensibles; tant qu'il agira de cette manière, il ne pourra rien concevoir, ni comprendre dans les choses spirituelles et dans ce qui appartient à la Divinité, parce qu'il y mêlera toujours quelque chose du temps et de l'espace..... » 70 : « Dès que l'homme meurt, il se dépouille des idées du temps et de l'espace en même temps qu'il perd *l'usage de ses sens corporels*; il devient ange, il ne voit plus qu'à la faveur de la lumière spirituelle, qui ne présente plus à sa pensée que des *objets vrais*, quoique semblables en apparence aux objets naturels de ce bas monde. Ces objets *de la pensée* n'ont rien de relatif au temps et à l'espace, en quoi ils diffèrent des objets naturels, sur la situation desquels, leur qualité, leur figure et leur durée, nous ne jugeons ici-bas que relativement au temps et à l'espace. Pour la vue des anges, les objets de leur séjour sont *à la vérité comme dans l'espace et dans le temps*, mais l'idée du temps et de l'espace ne se présente pas à eux, parce que ces deux propriétés que l'homme attribue à la nature terrestre n'existent pas dans le monde spirituel. » 283 : « Tout homme sensé qui voudra réfléchir sera bientôt convaincu que de rien on ne peut faire quelque chose, conséquemment que l'univers n'a pas

été créé de rien, ou, comme on le dit, tiré du néant; ce serait une proposition contradictoire, et ce qui est contradictoire est contre les lumières de la vérité, qui est la sagesse divine même. Comme tout ce qui n'est pas de la divine sagesse, n'appartient pas à la divine toute-puissance, il faut donc, et la raison nous le dit, que tout ait été créé d'une substance qui est *substance en soi*, car elle est l'être même duquel découlent tous les autres, lesquels ne peuvent tenir leur existence que de lui. Or, Dieu étant l'unique substance *en soi*, et par là le seul être *en soi*, il est constant que les choses ne peuvent tenir leur existence que de lui. Bien des gens l'ont pensé, mais ils n'ont osé l'assurer dans la crainte qu'on ne les taxât de penser en conséquence que l'univers créé est Dieu même, puisqu'il vient de Dieu..... Nous ferons voir dans la suite comment Dieu ayant tout créé de lui-même, les créatures n'ont pourtant rien en elles-mêmes qui soit proprement Dieu. »

Gus. — Permets-moi, mon ami, de te dire un mot. En me citant la manière dont Swédenborg définit l'espace et le temps, tu te trouves entré dans une question immense; l'esprit que tu cites ne reconnaît qu'une seule substance dans les choses créées, qui est la substance divine. Je veux bien qu'il n'accepte pas

que chacune des molécules de cette substance soit individuellement Dieu ; mais étant une partie, une émanation divine, elle ne peut être ni bonne, ni mauvaise, car en Dieu il ne peut y avoir qu'harmonie ?

ALF. — Ton interruption est celle d'un argumentateur qui ne laisse rien passer sans lui faire un barrage. Swédenborg était un savant observateur ; dans cette révélation il est logique avec toutes les idées émises sur la création. Il y a deux créateurs ou un seul, ce seul est bon ou mauvais : serait-il l'un et l'autre, qu'il ne nous serait pas donné à nous, infimes molécules de ce grand tout, de définir l'être indéfinissable, puisqu'il est infini. Nous devons donc nous contenter d'observer la seule puissance qui nous soit départie par notre père à tous ; lui seul conclut et juge.

Gus. — Tu as une manière toute satisfaisante de répondre à tout ; observons, dis-tu, observons.

ALF. — C'est la seule, mon ami. Juger ce qu'on ne comprend pas, juger Dieu et sa création, dire ceci est bien, ceci est mal, n'est-ce pas s'exposer à recevoir un démenti tous les jours ? N'est-ce pas imiter ces écoliers qui prennent en son absence le bonnet et la férule de leur professeur ; le bonnet n'est pas la tête

qu'il couvre, la fêrûle n'est pas le bras qui frappe; notre esprit, molécule du tout, n'est pas le tout, et encore moins juge dans son esclavage matériel. Ne décrivons pas la chaîne dont nous ne sommes qu'un anneau avant d'en avoir perçu la longueur et l'utilité. Mais revenons à Swédenborg. Voici un passage du paragraphe 285, qui est concluant sur l'espace et le temps : « Tel est l'état de l'esprit et de l'ange, et ils sont hommes même quant à leur corps, *ils se montrent dans l'endroit où se porte leur pensée*, parce que dans le monde spirituel l'espace et les distances *n'ont rien de réel que l'apparence*, et se confondent avec la pensée qui *émane de leur affection*. » Ainsi, tu vois, mon ami, que tout part d'un point qui est la pensée, et rentre dans un point, *l'âme humaine*; ce que je chercherai à te prouver plus tard, mieux que jusqu'à présent, s'il m'est possible; en attendant, je veux appuyer ce que je t'ai cité sur Dieu, tout, par une citation du même auteur, n° 301 : « Des idées angéliques qui ne reconnaissent point d'espace, il résulte que Dieu homme est le seul qui ait la vie en lui, que rien n'a de mouvement que par la vie qui procède du Seigneur, que tout est par le soleil, premier procédant de lui; qu'il est donc vrai que nous vivons en Dieu, que nous nous mouvons, et

que nous sommes dans lui et par lui..... » Tu vois, mon ami, que s'il en est ainsi, avant de juger il faut observer. La brusque interruption m'a fait oublier ce passage de l'interprète divin.

Gus. — Je n'ai aucune observation à faire sur ce passage, il est aussi clair qu'on puisse le désirer.

ALF. — Nous avons fait une coupure dans notre définition du microcosme ; reprenons le cours de ce sujet, toujours aidé de Swédenborg et de l'ouvrage que je suis en train de te citer. N° 322 : « La preuve que tout dans l'univers représente l'homme ou en est l'image, c'est que tout ce dont nous venons de parler dans l'article précédent paraît être, et est en effet autour de l'ange et des sociétés angéliques, comme s'ils en étaient les *auteurs* et les *créateurs*, et que ces objets existent dans leur existence tant que l'ange ou la société angélique demeure dans le même *état intérieur*. Si l'ange ou la société angélique change, ces objets disparaissent et font place à d'autres objets relatifs à l'état actuel de cette société ; une autre société se présente-t-elle pour occuper la place de l'autre, elle ne trouve pas autour d'elle ce que la précédente y voyait (1), ce sont d'autres

(1) Voy. 4^{er} vol. *Arcanes de la vie future dévoilés*.

arbres, d'autres fleurs, d'autres fruits, d'autres animaux, parce que chaque société a ses objets propres qui *se produisent* conformes et relatifs à l'état intérieur de chaque ange comme de chaque société ; cela n'est pas étonnant, puisque ces objets ne sont que des correspondances dont l'*existence* dépend des affections et des pensées qu'elles produisent. Or, les correspondances ne sont qu'une et même chose avec les *pensées* avec qui elles correspondent, et par là même elles en deviennent l'emblème ou la *représentation*. Cette image ne se montre pas comme telle, quand on considère tous les objets dans leurs *formes*, mais on la reconnaît dès qu'on la considère dans l'usage pour lequel l'objet a été fait, c'est-à-dire pour être une correspondance ou image qui rappelle à ce dont il *est l'image*, ou la *représentation*. Il m'a été donné de voir que lorsque Dieu a ouvert les yeux des anges pour les mettre en état de considérer ces objets comme correspondances dans l'usage qu'ils en font, les anges se sont *vus* et *reconnus* dans ces objets. » Je te prie de prendre note de ces mots *vu* et *reconnus* dans ces objets. Nous y reviendrons.

N° 323 : « Ces objets tirant leur existence des pensées et des affections des anges, repré-

sentent en quelque manière *l'univers*, en ce que ces objets sont des champs, des montagnes, des fleuves, des arbres, des fruits, des animaux, etc. ; et comme ils sont en même temps la représentation de l'ange auquel ils correspondent, cela nous explique pourquoi les anciens donnaient le nom de MICROCOSME, ou petit UNIVERS, à l'homme. »

N° 325 : « Par la raison que tout dans l'univers se rapporte à l'homme et le représente, ADAM, quant à la sagesse et à l'intelligence, a été décrit sous le nom de *jardin d'Eden*, que nous appelons vulgairement *paradis terrestre*, où il y avait des arbres de tous les genres et de toutes les espèces, des fleuves, des pierres précieuses, de l'or, des animaux auxquels il donna des noms convenables à leur nature et au caractère particulier à chacun. Par toutes ces choses on entend ce qui était dans ADAM; ce qui constituait ce qu'on appelle *l'homme*. Ezéchiél décrit l'Assyrie (ch. 31), et dans la comparaison qu'il en fait avec le *jardin d'Eden*, il dit que les arbres de celui-ci auraient porté envie à la beauté des arbres de celle-là..... »

N° 344 : « J'ai été présent dans le monde spirituel à une discussion entre deux principaux de la société anglicane des sciences, l'un nommé *Sloane* et l'autre *Fox*, sur l'existence

des œufs et des semences comme source des productions de la terre. Le premier attribuait le tout à la nature et disait qu'au moment de la création elle avait reçu la puissance et la faculté de produire tout au moyen de la chaleur des rayons du soleil ; le second soutenait que le créateur agit continuellement et donne sans interruption cette puissance et cette faculté à la nature, qui n'est que son ministre obéissant à ses ordres. Pour terminer cette discussion un bel oiseau se présenta à *Sloane* ; on lui dit de le saisir, le considérer et bien l'examiner pour voir s'il lui trouverait la moindre différence d'avec un oiseau semblable du monde naturel. Il dit que la ressemblance était complète. Il savait pourtant que cet oiseau n'était autre chose que l'affection d'un ange représentée *hors de lui* sous la forme et la figure d'un oiseau, et que cet oiseau disparaîtrait quand l'affection cesserait, ce qui arriva en effet. Cette expérience convainquit *Sloane* que la nature ne contribue en rien par elle-même à la production des animaux et des végétaux, et que l'influence du monde *spirituel* fait tout à cet égard. Si cet oiseau, dit-il, était composé des matières correspondantes terrestres, jusqu'à la plus petite partie, il ne s'évanouirait pas avec l'affection dont il est l'image, il serait fixe et

permanent dans son existence comme le sont les oiseaux du monde naturel. » Je pourrais ajouter à cette dernière observation, que Swédenborg reconnaît lui-même que ces images, types des choses terrestres, sont éternelles, quand au contraire ces dernières sont périssables ou changeantes; donc l'oiseau que voyait *Sloane* avait pour lui la durée d'existence que son observation lui démontrait en ce moment; s'il eût voulu l'observer une éternité, cet oiseau eût vécu une éternité. Il eût voulu le revoir au contraire mille fois dans l'éternité, qu'il l'eût revu mille fois. Quand sur terre les lois du temps et des changements de formes ne permettent à notre observation la vue des objets qui nous entourent qu'un certain temps, dans notre existence, si nous voulions même tendre notre observation aux dernières limites de ses propriétés, nous ne verrions pas l'objet du jour semblable le lendemain, ni semblable dans la même heure, tant la succession des formes et des sensations est brève dans notre état matériel. Il n'en est pas de même, il n'en peut être de même dans un état où l'on perçoit les types éternels des objets, où les lois du temps ne nous tiennent plus sous leurs griffes trompeuses; ce qui *est* est toujours le même lorsque l'observation désire entrer en rapport avec lui.

N^o 366. « Quand on est instruit de ce que je viens de dire par des connaissances acquises par l'étude de l'anatomie, on ne doutera pas que les *principes* de la vie ne soient dans l'*origine* des fibres, et que les fibres ne procèdent pas d'elles-mêmes, mais des glandules dont nous avons parlé (vues au microscope dans le cerveau). Ces éléments des fibres, qui se montrent sous forme de glandules, sont presque innombrables, on peut comparer leur nombre à celui des étoiles, et la quantité des fibres qui en dérivent, à celle des rayons de lumière qui procèdent de ces étoiles et qui portent la lumière et la chaleur sur la terre. On peut comparer le nombre des glandules à celui des sociétés angéliques dans le ciel, qu'on ne saurait nombrer et qui sont, comme on me l'a dit, arrangées dans le même ordre, et l'on peut aussi comparer les fibres qui émanent de ces glandules aux vérités et aux bonnes actions qui partent comme des rayons. Voilà ce qui fait de l'homme *un univers* et *un ciel* dans la plus petite forme. Que conclure de là? Que telle est la vie dans ses principes, telle elle est dans ses principiés, ou que telle est la vie dans ses éléments qui sont au cerveau, telle elle est dans les parties

qui en dérivent pour se distribuer dans tout le corps. »

Je te paraîtrais ridicule si je continuais ces citations, dont ton esprit n'a plus besoin pour asseoir son jugement à cet égard, si Swédenborg admet cette proposition comme l'ayant observée de ses yeux spirituels pendant des années, et ayant acquis la certitude de sa vérité. Nous pouvons bien, nous non-voyants, y arrêter notre observation un moment. Nous allons passer à d'autres auteurs qui confirmeront celui que je viens de citer, sans être ni plus clairs, ni plus positifs. Je n'ai pas voulu abuser de ta patience car je t'aurais cité ce qu'il dit des émanations humaines (ou magnétisme, ignoré de son temps), ce qu'il dit également et de la phrénologie (qui l'était encore plus), il a devancé tous les grands hommes qu'il a précédés par ses révélations, de plus d'un siècle, et je ne sais de combien tant qu'on n'aura pas dit mieux ou plus.

Avant de passer à notre XIX^e siècle, je sens le besoin de te citer cet extrait d'un ouvrage intitulé : *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, par Pierre Lebrun, 2^e édit., 1732, 1^{er} vol., p. 79, où il est dit : « Vanderbercte, Gaffarel, Borelli, ont donné ces opinions pour

des vérités, si certaines (dit l'auteur en parlant des idées ou pensées vivantes) qu'elles ne peuvent être contestées que par des ignorants, et Vanderbercte a composé un système pour expliquer de si étranges merveilles . . . il prétend qu'il y a dans le sang des hommes et des bêtes certaines idées séminales, c'est-à-dire des corpuscules qui contiennent en petit *tout l'animal*; qu'il y a par exemple dans le bras des idées séminales du bras, dans le cœur des idées séminales du cœur, et ainsi des autres parties, toutes ces sortes d'idées sont mêlées dans le sang, qui les porte dans les *organes de la génération*. La formation d'un animal n'est que l'amas de certaines idées répandues auparavant dans toutes les parties de celui qui l'engendre. On aura sans doute de la peine à en croire Vanderbercte là-dessus; mais il en appelle à l'expérience. Quelques personnes ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu ces idées séminales, elles y ont vu, au grand étonnement des assistants saisis de frayeur, un spectre humain qui poussait des gémissements. Qu'on n'aille pas rapporter ces effets au démon, comme font ordinairement la multitude des physiiciens ignorants. Vanderbercte nous assure que ces effets sont tout naturels; en douter serait, selon lui,

faire injure à Dieu ; il tire de là de grands avantages pour convaincre de la résurrection les athées. Ce qu'il avance, que le sang contient les idées séminales des animaux, est confirmé, à ce qu'il prétend, par les endroits de l'Écriture où Dieu défend aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur, dit-il, que les esprits ou idées qui y sont contenus ne produisent d'étranges effets. Il rapporte plusieurs exemples de ces effets terribles ; mais rien n'est plus curieux que ce qu'il nous apprend ensuite, qu'en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrions exciter des fantômes qui nous en représenteraient la figure..... Quelle consolation de faire passer en revue son père, son aïeul, et tous les autres hommes dont on descend, et de le faire sans le secours du démon, et par une nécromancie très-permise ! Quelle satisfaction pour les savants de ressusciter en quelque manière les Romains, les Grecs et toute l'antiquité. Rien d'impossible en tout cela, rien qui passe les ressorts de la nature, si l'on en croit Vanderbercte ; il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire apparaître. Il nous avertit aussi de ne pas attribuer aux anges, aux démons, l'apparition de certains fantômes qu'on aperçoit pendant la nuit dans les cimetières, puisque ces fantômes peuvent sor-

tir naturellement des corps de ceux qui y sont enterrés. »

Gus. — Je crois que cet auteur veut un peu ridiculiser les assertions de Vanderbercte.

ALF. — Je ne sais quelle est son intention, il me suffit que Vanderbercte ait voulu matérialiser, *par des expériences*, des propositions métaphysiques, pour te citer la conviction de cet auteur. De nos jours n'avons-nous pas le célèbre et infortuné Raspail, qui a découvert et individualisé tout un monde d'animalcules dans le corps humain. D'un lombric à une molécule animée, ayant une forme tout autre, je ne vois aucune différence; d'un animalcule spermatique à un animalcule idée, représentant un homme, ou tout autre animal en petit, je ne vois plus d'obstacle, là où vivent ces myriades d'animaux que nous logeons jusque dans la moindre de nos fibrilles, peuvent vivre des existences d'espèces plus ou moins en rapport à la nôtre. Si la science, par des moyens d'optique, a pu rendre palpable à nos sens cet univers vivant, ne désespérons pas que plus tard, par des moyens analogues à ceux de Vanderbercte, elle parviendra à rendre palpables aussi des êtres de notre espèce. Bien avant d'avoir lu l'ouvrage que je viens de te citer, j'avais déjà beaucoup étudié le rapport

qu'ont nos rêves avec les espèces que nous absorbons dans nos repas, et j'avais cru pouvoir admettre que ce rapport était vrai en ce qui concerne les éléments dans lesquels vivent et les aliments qu'absorbent à leur tour les animaux qui font notre nourriture ; ainsi, moi qui suis un rêveur incroyable, j'ai souvent été transporté aux bords de la mer, ou des rivières, après avoir soupé avec du poisson ; fréquenté des prairies et jardins, ayant mangé des légumes ; éprouvé des angoisses terribles, après avoir mangé des animaux inoffensifs, tels que mouton, lapin, volaille, etc. ; des chiens ou d'autres animaux me tourmentaient comme le sont ceux que je viens de te nommer. Je ne sais encore jusqu'à quel point je restreindrais cette étude, qui en vaut une autre ! Est-il quelque chose qui soit indigne de notre observation, dans ce vaste champ des propositions ?

Gus. — Non ; aussi vais-je réfléchir à tout ce que je viens d'entendre ; puisqu'on dit que la nuit porte conseil, elle pourra peut-être m'éclairer sur cette conférence.

ONZIÈME CONFÉRENCE.

PHILOSOPHES DU XIX^e SIÈCLE.

ALF. — Nous allons entrer, mon cher Gustave, dans ce siècle de lumière, de civilisation, d'études religieuses, philosophiques et sociales, où chaque individu se croit obligé de proposer sa pierre pour la construction d'un édifice universel à *la raison*, où chacun veut y apporter la plus forte part, et se trouve écrasé sous le fardeau; serons-nous plus heureux dans le don de notre obole scientifique? Je ne le sais pas, notre devoir est de l'offrir, que Dieu la bénisse et que les hommes l'acceptent; tel est le vœu de notre cœur. Nous allons donc fouiller à la hâte dans la vaste bibliothèque de ce siècle, pour appuyer nos propositions par celles déjà présentées par des hommes d'un mérite bien supérieur au nôtre. On ne peut toujours qu'espérer près de tels savants, qui font la gloire et l'admiration des hommes studieux. En 1802, il fut publié un ouvrage en quatre volumes, intitulé : *Lettres du tombeau ou les Posthumes*, attribué à Cazotte, célèbre par ses prédictions sur la révolution française. et

par la publication du *Diabte amoureux*. Cet auteur, connaissant son siècle et les hommes auxquels il allait parler, fit ce que font de nos jours les Lamartine, Balzac, Alexandre Dumas, etc., etc. Il dit en style romanesque ce qu'il aurait dit philosophiquement à une école de savants. C'est une manière comme une autre de se faire lire ; si l'on ne réussit pas toujours à être compris, on court la chance de n'être pas bafoué. Cet ouvrage est donc écrit dans un style facétieux et critique, acceptons-le sous point de vue de nos études, 1^{er} volume, page 211. (C'est un prétendu mort qui écrit à sa femme sur ce qu'il voit dans la vie future, il dit) : « Mais à vous, mon excellente amie, je peux vous dire en confidence que je suis un peu sorcier pour mes menus plaisirs. C'est donc par la magie, non que j'évoque l'âme d'Ilmasie et de Clarendon, noms de deux amies, mais qu'agissant sur la mienne, je la force à quitter à demi son enveloppe matérielle, à sortir tout le buste hors du corps, comme un escargot, pour converser avec les âmes ; c'est une vision qui m'a donné ce goût, et j'en fais une réalité. »

Page 161. Il rencontre l'âme de J.-J. Rousseau qui lui dit : « Il est inconcevable pour les corporels, combien dans l'état d'âme on voit

avec indifférence les événements les plus désastreux; hélas! dès que la mort n'est rien, le reste est bien moins encore.

« C'est une pauvre philosophie que celle qui dit que la mort est le plus grand des maux; c'est raisonner comme les condamnés qu'on mène au gibet : *La mort est le dernier terme du malheur....*

Les âmes voient clairement que le plus grand des maux n'est qu'un changement avantageux; elles rient de toutes les peines de la vie, comme d'un rêve, tout en convenant qu'il est pénible. »

Cette révélation ne vient-elle pas appuyer celles contenues dans les *Arcanes de la vie future dévoilés?*

Page 199. Cazotte, après avoir donné quelques détails sur la nature des pensées et des désirs, continue : « J'ai oublié de vous dire comment les âmes mangent.... Elles absorbent une idée, une pensée, un désir par le pouvoir de leur volonté; elles se les identifient en s'en occupant. Voilà tout le mystère. »

Oui, dans cette simple phrase est tout le mystère, toute l'histoire, toute l'existence de la vie future; ne trouve-t-on pas dans l'absorption de ces désirs et de ces pensées la seule solution que les magnétiseurs peuvent ad-

mettre, pour expliquer le phénomène d'absorption des aliments, boissons, etc., qu'ils font prendre à leurs lucides, fictivement, et ces créations factices qu'ils leur font percevoir ? Le désir fortement exprimé de la part du magnétiseur ne suffit-il pas pour *substancier*, dirais-je les choses les plus impondérables ? et cette solution de l'auteur n'est-elle pas aussi celle que nous avons proposée dans le premier volume des Arcanes ? Cazotte applique ce système à tous les usages qui se pratiquent dans le ciel (ou le monde spirituel) ; ainsi aux uns, il leur fait garder des troupeaux Désirs, etc. Il assure que nos âmes *trouvent en elles*, en désirs, pensées et idées, tout ce que l'univers peut contenir ; que ces pensées ou désirs sont des particules des âmes vivifiées de tous les êtres ou règnes qu'elles ont connus sur terre. Ainsi la vue d'un mouton ou d'un troupeau aurait suffi pour en laisser l'image *vivante* dans le domaine de la mémoire, sous le nom de pensée ou désir, et l'âme dégagée du corps matériel jouirait, en pensant à ce troupeau, de sa vue, qui serait pour elle aussi *vraie* et pleine de *vie* que la vue qu'elle en a eue sur terre ; c'est dans cette conviction qu'il continue : « Il y a par conséquent des désirs, lions, tigres, ours, loups, léopards, renards, etc.,

etc.» Je te prie de relire, à ce sujet, la description de Bruno, premier volume des Arcanes, et voir l'analogie qu'elle a avec cette révélation.

Page 204, continue Cazotte : « Et vous conjecturez que la substance intellectuelle est un fluide plus épuré que l'éther, que la chaleur, que la lumière solaire, et qu'on peut la nommer le fluide électro-magnético-intellectuel divin.....

« Tout ce qui est en nous, la terre ou le globe l'a plus en grand ; le soleil l'a aussi plus parfait, plus épuré. Tout ce qui est dans les soleils est presque parfait et infini ; dans le SOLEIL des SOLEILS, dont le centre universel est Dieu, hors le fluide intellectuel, par lequel tout pense, est le fluide électrique de Dieu... »

« Soyez sûre, ma bien-aimée que tout ce que je vous dis de l'état des âmes est *vrai*, et que je vous le dis par le motif du plus tendre attachement. Je ne vous dissimulerai pas que je m'occupe avec force, avec intensité de ces idées, que je suis parvenu à me persuader à moi-même. Elles répandent un baume salubre dans l'âme de celui qui les croit.

Ifflasie et Clarendon eurent beaucoup de peine à garder des chèvres incorporelles, qui

leur causaient parfois de grandes impatiences, en s'écartant, en gravissant, en se tenant suspendues à des idées roches, qui avançaient sur des précipices d'idées, neiges et glaces, ou quise penchaient sur une mer d'idées tempétueuses, se roulant en vagues horribles, et cela pour aller brouter des pensées ronces ou thym..... On trouve aussi chez les âmes des arts et des métiers; mais les métiers y sont plus honorables que les arts; car voici la règle: plus une profession est utile, plus elle est estimée, et comme les choses utiles se font de routine, on marque une grande reconnaissance aux bonnes âmes qui s'astreignent aux choses non amusantes.... Chez les âmes, on ne se trompe jamais sur leur vrai mérite, attendu qu'elles sont *transparentes les unes pour les autres.* »

Ai-je besoin, mon bon Gustave, de continuer et commenter ces citations. Ne peux-tu pas le faire toi-même, et voir si elles ne concordent pas avec ce que tu as lu dans les Arcanes, et ce que j'ai cité de mes extatiques par le haschisch dans nos conférences précédentes. Faisons-nous autre chose que de continuer cette grande étude philosophique commencée au premier homme nommé Adam, et se terminant au grand tout, qui est Dieu ? Non. Alors continuons. En 1820, parut la 3^e édition des *Mé-*

moires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme, par M. de Puységur, qu'il trouva utile d'orner d'une gravure représentant une pensée rayonnante portant cette devise : LA PENSÉE MEUT LA MATIÈRE. Cet auteur savant et discret savait fort bien quel prix il attachait à cet emblème et au sens de cette devise. Il savait bien que dans cette seule phrase était une philosophie nouvelle, le renversement des soi-disant forces matérielles ; il pensait ce qu'il ne pouvait ou n'osait dire. N'avait-il pas dit assez pour sa part, en affirmant que l'homme dormant à ce monde, était éveillé à un autre. C'était plus qu'il n'en fallait pour compromettre sa réputation de marquis, à laquelle, du reste, il devait peu tenir. En 1822, M. Daloz, autre magnétiseur philosophe, écrivait ces lignes sur Dieu, dans son ouvrage intitulé *Discours sur les principes généraux de la théorie négative et spirituelle de la nature*, 2^e édition, page 176 : « En admettant que la nature est dans la Divinité, et que la Divinité est dans la nature, je ne m'écarte pas, je le répète, des principes consacrés par la religion elle-même. Nous reconnaissons que la Divinité est infinie, et partout, la seule différence entre cette définition et la mienne, c'est que je démontre la cause de cette infinité

et de cette universalité d'une manière intelligible, et en quelque sorte palpable, tandis que jusqu'à présent on n'en a fait qu'un dogme religieux, qui captive la raison sans la convaincre. Loin donc d'alarmer la conscience de l'homme, je lui montre son divin bienfaiteur dans toutes les parties du grand corps céleste, et secondairement même dans toutes les productions périssables de la nature. Partout, cette Providence, qu'on a bien raison de réclamer, s'offre à nos sens, et fournit à nos besoins. La nature ne se gouverne plus alors comme une simple matière, mais comme étant animée par le souffle divin du grand corps céleste dont elle fait partie intégrante. Il n'en résulte pas cependant qu'en rendant grâce à la divine Providence de ses bienfaits, ce soit à telle ou telle de ses parties que je m'adresse, mais bien à la Divinité elle-même, qui forme l'immensité, de même que dans un individu qui me soulage de mes souffrances, ou qui me secourt dans mes besoins, ce n'est pas à celui de ses membres qui a été le ministre de son humanité ou de sa bienfaisance que j'exprime ma reconnaissance, mais bien à l'individu lui-même. » Cette proposition de M. Daloz confirme trop ma première, pour ne pas te l'avoir soumise, et répond très-bien à l'objec-

tion que m'ont faite certaines personnes à cet égard, que si chaque molécule de la nature était de Dieu, ce serait donc Dieu qui se prierait lui-même ? On pourrait laisser l'Eglise catholique prononcer à cet égard ; elle qui, la première, dit que Dieu est en tout et partout, sait et connaît tout ; qu'il n'arrive rien dans le monde sans SON ORDRE ET SA PERMISSION. Cette proposition est un non-sens de la morale qu'enseigne cette Eglise ; il serait plus juste de dire : Toutes nos pensées font partie de Dieu, comme une molécule de lui, elles représentent dans le grand tout l'alphabet de notre écriture, elles peuvent concourir, comme les lettres de cet alphabet, à écrire le bien et le mal, sans que l'alphabet en soit responsable. Peut-être que des sociétés spirituelles rassemblent nos pensées comme nous rassemblons ces lettres, ce qui n'est pas l'assemblage que Dieu en a fait. C'est ce qui m'a fait dire : Dieu est tout ce qui *est*, sans que tout ce qui *est* soit individuellement *Dieu*. Un de mes cheveux est bien de moi, mais il n'est pas moi ; la partie constitue le tout, mais n'est pas le tout. S'il y a hérésie ou panthéisme à admettre que tout ce qui existe est partie de Dieu, l'Eglise catholique est hérétique ; dans le second cas, il faudrait ad-

mettre deux créateurs, ce qui n'avancerait guère la question.

En 1833, parut la troisième édition d'un ouvrage intitulé *Réveries*, par M. de Senancourt, dans lequel l'auteur, qui ne paraît certainement pas un spiritualiste de notre école, présente ces sages réflexions sur le temps et sur la matière, page 320 : « La rareté des bruits dans l'espace est un avertissement de l'erreur qui nous captive sous la loi du temps ; le passé se détruit ; on n'a pour l'avenir que des conjectures ; le présent, qu'on cherche entre ce qui surviendra peut-être, et ce qui a disparu, n'est qu'un moment indiscernable, une séparation imaginaire.

« Tout peut se réduire à l'inexplicable entraînement d'une pensée personnelle ; la matière ne serait qu'un *milieu fantastique*. Afin d'isoler les *diverses émanations* de l'esprit sans bornes, nous calculons des rapports, nous comparons des figures ; nous transportons des molécules, mais nous n'avons aucune idée de l'essence des choses ; nulle force ne sera comprise, et *nulle Substance visible n'est démontrée* : au milieu du monde accidentel, nous découvrons seulement ce qui serait encore, si rien de périssable ne se produisait.

« Toute cause connue est subordonnée ; toute forme change, sous la loi inexorable ; toute durée s'écoule sans retour ; de la perte nécessaire des êtres qui vieillissent se compose à jamais la nécessaire jeunesse du monde. *Le Songe actuel*, l'ordre imparfait s'évanouira pour chacun de nous. Si d'autres temps nous sont donnés, ces temps expliqueront successivement le désir qui nous agite ; après le trouble de tant d'illusions, l'inaltérable vérité qu'on oubliait derrière ces voiles sera seule manifeste. »

En 1836, M. de Balzac publia son *Louis Lambert*, fruit de ses études philosophiques. Cet ouvrage fit quelque sensation ; il renferme des propositions métaphysiques au-dessus de celles ordinaires. M. de Balzac connaît Swédenborg, qu'il cite avec beaucoup d'amour dans sa *Séraphita Séraphitus*, dans lequel, en philosophe avancé, il a cru devoir glisser quelque aperçu de ses études sous la forme romanesque qui lui a si bien réussi jusqu'à ce jour ; aussi est il parvenu à les faire lire, méditer et peut-être admettre, mais dans son *Louis Lambert*, il a été bien moins heureux que M. Daloz, que je t'ai cité. Dans son appréciation de Dieu manifesté dans la plus petite des molécules de l'univers, M. de Balzac soulève plus d'argumentations qu'il ne propose de solutions. Il ne paraît même pas satisfaire

par ses idées aux exigences de sa raison ; aussi est-ce avec peine que j'ai pu trouver dans cet ouvrage les quelques phrases que je vais te citer pour appuyer mes propositions, quoique je sois persuadé que ce savant est dans la voie que nous explorons. Deuxième volume, page 94. Voici comme il définit la matière : « *Ici-bas tout est le produit d'une SUBSTANCE ÉTHÉRÉE, base commune de plusieurs phénomènes connus sous les noms impropres D'ÉLECTRICITÉ, CHALEUR, LUMIÈRE, FLUIDE GALVANIQUE, MAGNÉTIQUE, etc. L'universalité de ses transmutations constitue ce qu'on appelle vulgairement la MATIÈRE...* » Page 98 : « *Mais il est en l'homme un phénomène primitif et dominateur qui ne souffre aucune analyse ; on décomposera l'homme en entier, l'on trouvera peut-être les éléments de la PENSÉE et de la VOLONTÉ, mais on rencontrera toujours sans pouvoir le résoudre cet X contre lequel je me suis autrefois heurté ; cet X est la parole dont la communication brûle et dévore ceux qui ne sont pas préparés à la recevoir. Elle engendre la SUBSTANCE incessamment, en la renouvelant sans cesse.* » Traitiera-t-on M. de Balzac de fou, pour avancer une telle proposition sous le nom de Louis Lambert ? Non certes. Cependant, on nous donnera ce nom, pour avoir copié ce sa-

vant. Nous avons cherché à la prouver, dans notre premier volume des Arcanes, au sujet des créations soi-disant fictives de M. du Potet, par le secours de la pensée, dans ses expérimentations magnétiques. Oui, nous assurons croire cette proposition : *La parole renferme la chose même qu'elle peint à notre esprit, par le secours d'un son.* Le même auteur continue, page 105 : « *Aussi peut-être un jour le sens inverse de l'ET VERBUM CARO FACTUM EST sera-t-il le résumé d'un nouvel Evangile, qui dira : ET LA CHAIR SE FERA LE VERBE : ELLE DEVIENDRA LA PAROLE DE DIEU.*

« *La résurrection se fait par le vent du ciel, qui balaye le monde. L'ange porté par le vent ne dit pas : « Morts, levez-vous, il dit que les vivants se lèvent. »* L'univers est donc la variété dans l'unité. Le mouvement a été le moyen, le nombre a été le résultat, la fin est le retour de toutes choses à l'unité qui est DIEU. »

Que peut-on trouver de plus consolant et philosophique ? N'est-ce pas le résumé de nos études, qui sont de suivre la molécule dans sa désagrégation et dans son agrégation au tout, la molécule dans le tout et le tout dans la molécule. Pussions-nous rendre ces études moins abstraites et plus satisfaisantes pour l'esprit

par les expériences que nous proposons et les lumières dont nous cherchons à les entourer. Alors la métaphysique ne sera plus qu'une étude d'agrément. Oui, nous acceptons avec joie que la molécule qui retourne à l'unité qui est Dieu, mais elle ne cesse jamais d'être molécule individualisée. L'unité de ces tous réunis représente l'harmonie, quand ces tous, au contraire, dans l'état où nous les percevons, représentent la désharmonie par leur disjonction permanente. La volonté des volontés, le *tout* de ces *touts*, qui est Dieu, connaît seul le but et l'utilité de sa manifestation; à nous l'observation, à lui le jugement.

Vers 1840, parut un opuscule philosophique religieux intitulé *Démonstration eucharistique*, par M. Madrolle, écrivain laborieux et philosophe studieux, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dans le genre de celui dont je vais t'entretenir. Cet écrivain appartient par le cœur et l'âme à l'Église catholique. Sa parole doit donc avoir un certain poids dans les questions religieuses et métaphysiques que nous étudions. Aussi me suis-je empressé d'étayer mes propositions des articles suivants. Je trouve, page 39, ces pensées remarquables, par lesquelles l'auteur cherche à expliquer comment il comprend Dieu dans l'homme,

l'homme dans Dieu, et le tout en tout et partout : « Je conçois enfin que le Dieu qui est à jamais partout, en tout et pour tout, se trouve en réalité sur un autel d'église ou dans l'âme d'un fidèle.

» IL Y ÉTAIT DÉJÀ!!! »

Page 44 : « Je conçois à plus forte raison que le créateur de l'âme d'un homme se soit réservé la faculté dont il a doué si supérieurement cette âme faite à sa ressemblance, d'être à la fois *une*, et *présente par tout* le corps auquel elle est unie. »

Page 46 : « Je conçois que le Dieu qui a fait le soleil à son image, et qui s'appelle le soleil de justice, etc., ait le don naturel du soleil, dont la seule image dans un miroir concave, et par conséquent dans un million de miroirs concaves, en même temps et sur toutes les parties du monde à la fois, brûle tous les corps combustibles, fond tous les métaux, et éclaire tous les globes qui l'entourent. »

Page 54 : « Je conçois enfin la multiplicité des dieux vivants d'une hostie divisée à l'infini, à la vue, au toucher de la multiplicité des êtres vivants et miraculeux du corps de l'homme, plus *animé* que jamais après la mort, tant il est vrai que la mort va vite et droit à la vie. »

Cet auteur est très-fécond en notes dont cet

ouvrage est plein. En voici quelques-unes qui appuient à merveille ses propositions.

Page 38 : « Newton, d'un autre côté, voit *l'atome de l'infini* apparent lorsqu'il reçoit tous les globes concentrés dans un atome, et l'atome concentré dans un esprit ! »

Page 41 : « L'auteur fait une très-juste remarque sur le temps, par cette citation : « Le temps serait nul au fond sans la *souffrance*, qui *seule* le rend sensible, et même il est nul, après la plus longue vie de douleur ; à ce point, qu'à leur dernière heure, tous les mourants reconnaissent que leur plus longue vie n'a été qu'un jour. » C'est ce que me faisait observer Adèle citée dans les *Arcanes*. C'est toujours de la dernière douleur de laquelle on se souvient le plus ; ainsi, les enfants qui ont été un mois ou neuf dans les flancs de leur mère, ont autant souffert qu'un homme qui a vécu cinquante ans ; tout est relatif à la force dont on peut disposer pour supporter la souffrance.

Revenant au tout dans tout, l'auteur que je te cite, dit, page 42 : « Nous ne suffisons point à admirer l'appareil et le jeu des organes destinés à s'incorporer un morceau de pain à notre propre substance. Qu'est-ce pourtant que ce spectacle comparé à celui des organes destinés à produire des idées, et à incorporer à l'âme le monde

entier. « Ch. Bonnet, *Palengén.*, p. ix. »

Page 45, II « La mémoire que nous avons, et qui nous revient *impromptu* d'une personne ou même d'une chose, non-seulement dans le lieu où nous les avons vues, mais encore dans un lieu ou dans une circonstance où nous y avons pensé, etc... suffirait seule pour donner l'idée de la généralité de la loi de la *présence réelle* d'un être à tous les êtres. »

Page 46, IV. « L'homme est présent en tous lieux habités. » Page 48 : « On peut même dire ici, et par conséquent ailleurs, que chaque pierre est *clef* à l'égard de toutes, et que de même que tout est *un*, tout y est *tout*, et dans *tout*. »

Page 49 : « Les physiiciens des siècles précédents ont pensé, ceux du siècle présent démontreront que le simple mouvement d'une *mouche* opère sur tous les globes à la fois... Son effet immédiat est visible à la vue ou à l'oreille humaine, les autres effets ne le sont qu'au génie humain et à Dieu. »

Page 53 : « Le célèbre *abbé* de Lignac (la fidélité et surtout le *sacerdoce* ont la priorité ou le perfectionnement dans tout), qui avait prédit les phénomènes du polype à Réaumur, longtemps avant leur réalisation, le considère comme une ruche mobile organisée, habitée

par d'infiniment petits animaux, mille fois plus merveilleuse que celle des abeilles, dont l'âme unique est présente en 1,000 et 100,000 lieux divers... C'est (Dieu nous pardonne) *l'Eucharistie du règne animal.* »

Page 54 : « Ces merveilles nous élèvent à une plus grande merveille, et nous ramènent à notre sujet, nous voulons parler du mystère du germe *humain* et de la génération *humaine*. Ce germe et cette génération ne diffèrent en rien du germe de la génération de l'animal. En sorte que des milliers *d'hommes* sont *présents en réalité* dans un corps humain unique ; tout l'univers *humain* préexistait dans Adam (*d'ad* et d'âme, tournée vers l'âme créatrice unique, ou vers toutes les âmes créées) et deux époux, *uns* en Dieu, renferment en eux, et pourraient en temps et lieu produire, comme les deux premiers époux, *uns*, l'infini *humain.* »

Comme je te l'ai dit, le témoignage de M. Madrolle n'est pas à dédaigner en cette circonstance, comme témoignage religieux, philosophique et physique. Je te laisse à l'apprécier, et je vais passer à un autre ouvrage qui parut en 1844, ayant pour auteur M. Chardel, conseiller à la Cour de cassation, honorablement connu du monde magnétique. C'est un

des premiers magnétiseurs d'un rang élevé dans la triste société dans laquelle nous *mourons* et non pas *vivons*, qui ait osé aborder franchement les questions psychiques, dans son essai de *Psychologie physiologique*, troisième édition, dans lequel se trouve le passage suivant sur le temps, page 328, il dit : « Le temps n'est pas précisément une succession de jours, de mois ou d'années, et ces locutions ne font que désigner un passage plus ou moins long dans un infini nommé le temps. Il en est de même quand nous comptons par générations ou par révolutions astrales; car nous ne faisons par là que désigner des portions limitées du temps sans limites, dont nous avons la conscience, mais que nous ne concevons pas. Il faut en dire autant de l'espace; nous le mesurons sur la terre, nous le mesurons dans les cieux; mais, au delà des distances mesurables se trouve l'espace sans limites, aussi inconcevable que le temps, et qu'il faut pourtant admettre, car pour borner ces deux immensités tous les efforts de l'imagination ne parviendraient qu'à créer un temps et un espace nouveau. Ainsi, l'homme est conduit à reconnaître l'infinité du temps et de l'espace par l'impossibilité où il est de limiter ce qu'il en connaît autrement que par de l'espace et du temps, c'est-à-dire par

l'impossibilité de leur concevoir des limites.

» Dieu est l'infini *des infinis*, c'est la cause sans cause; vainement essayerait-on de le comprendre, il échappe aux efforts de l'intelligence humaine; mais la nature de notre être nous donne avec lui des rapports infinis, et c'est là que se trouve la base éternelle des religions. »

Page 364 : « L'âme, quand elle est dégagée des entraves de l'organisation, porte *la lumière de la vie* sur tout ce qui l'occupe fortement; aussi dans le monde spirituel les distances, *quant aux personnes*, ne se mesurent plus par l'espace qui se trouve entre elles, mais par la conformité ou l'opposition des sentiments et des pensées. »

Page 352 : « Le paradis et l'enfer sont des états opposés, et non des lieux différents. Je l'ai déjà dit, chaque homme modifie sa sensibilité morale en l'employant dans les sentiments de son choix, et par là il décide de son avenir; car en passant d'un monde à l'autre, elle reste ce qu'il l'a faite. »

Gus. — Mais Swédenborg ne dit pas autre chose.

ALF. — C'est ce qui m'a fait emprunter cette opinion à M. Chardel, pour appuyer celle de notre grand philosophe extatique. Je vais

te citer maintenant celle de M. Detourel, philosophe religieux, qui en 1845 fit paraître un opuscule portant le titre de *religion fusionnienne*, dans lequel cet auteur développe avec un irrésistible entraînement un système qui fit quelque sensation dans les cours publics où il le proposa, et qui mérite d'être étudié. On y trouve les propositions suivantes, page 4 : « 1° Quelque chose *est*, cela est incontestable; nous en avons la preuve manifeste en nous, et hors de nous; rien n'est d'une vérité plus certaine. »

2° « Puisque quelque chose *est*, ce qui est, quelle que soit sa nature, a indubitablement la faculté *d'être* et doit s'appeler *l'être* par opposition au *non-être* ou *néant*; car il n'y a pas d'autre manière d'exprimer en terme absolu ce qui est que par l'être; donc ce qui est c'est l'être. »

5° « L'être ayant *toujours existé*, il n'a *point* eu de commencement et ne peut avoir de fin, par la raison que ce qui est alimenté par une source sans origine a forcément une durée éternelle: donc *l'être est éternel*. »

6° « L'être étant éternel, il existe de soi-même dans une complète indépendance, sans cause, sans générateur; conséquemment il doit avoir en lui de toute éternité tout ce qui est

nécessaire pour constituer *l'être* dans la meilleure condition possible d'existence.
. donc il est infini. »

7^e « L'être éternel étant *infini*, comprend en lui tous les temps, tout l'espace, toute l'étendue, tous les degrés d'activité et de mouvement, le multiple et le divers, la vie essentielle, en un mot tous les germes de manifestation, et tous les modes d'existence possibles; car rien ne venant de rien, il faut qu'il ait en lui tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui peut être, sans aucune espèce de limitation, il est donc *tout*. »

Dans sa *Démonstration de l'homme par l'analyse de Dieu*, cet auteur dit à sa sixième proposition : « Possèdent une nature parfaitement identique à la nature de *l'omnisubstance* tous les êtres de l'univers indistinctement, contiennent en eux essentiellement les attributs de Dieu, ainsi que tous les genres de manifestations et tous les modes d'existence possibles; par la raison que ces propriétés appartiennent d'une manière intime et inhérente à *l'omnisubstance* et qu'elles ne peuvent se séparer des êtres que *l'omnisubstance* produit (première proposition); donc tous les êtres de l'univers indistinctement contiennent virtuellement en eux les attributs de Dieu, ainsi que tous les

genres de manifestations et tous les modes d'existence possibles. »

Gus. — Tu me cites là un philosophe qui ne rapetisse pas notre espèce, il tente à la courir de la couronne divine.

ALF. — C'est le reproche qu'on lui a adressé; je me suis trouvé en rapport avec ce monsieur, et je n'ai pas partagé le jugement qu'on portait à son égard. M. Detourel a passé par une extase naturelle, dans le genre de celle que j'ai provoquée sur moi; il a compris que l'univers, si vaste qu'il soit et si divisé qu'il paraisse, n'en était pas moins le même dans la plus minime de ses molécules (quant à la substance); cette substance ne pouvant que provenir d'un Dieu, devait représenter ce tout dans la moindre de ses parties; quant à la vie de ce tout. Et comme la vie, c'est l'infini de toutes les sensations possibles; là où il y a vie il y a sensation semblable à l'infinité des sensations. Si je n'avais pas par devers moi l'expérience pour appuyer ces propositions, elles seraient regardées comme un écart de l'imagination; mais mettant un chacun à même de sentir par tous les pores de son être et de voir par l'œil de toutes ses pensées, son observation sera plus facile et son étude plus heureuse. Mon but est donc de fixer notre attention par l'expérience sur des

propositions qui jusqu'à ce jour ont été abandonnées, faute de moyens pour les comprendre et les admettre; on a trouvé même M. Detourel irreligieux, tellement, que tout ce qui vit du temple cherche à conserver ce qu'il a, sans s'occuper s'il n'y a pas quelque chose de mieux à apporter à notre situation morale; mais si nous voulions faire prévaloir ces propositions sur celles enseignées de nos jours, nous n'aurions qu'à ouvrir les livres religieux pour y trouver des armes; le combat ne serait pas à notre désavantage. Entre mille ouvrages j'ouvre la vie de sainte Catherine de Genève, un vol. in-12, 1840, par l'abbé P... vicaire général d'Evreux, et je trouve, page 83, ces mots de cette sainte : « Dieu s'est fait homme pour me faire Dieu. » Page 172 : « Lorsqu'une âme sera parvenue à ce degré de perfection, je ne l'appellerai plus désormais créature humaine, puisque l'humanité étant pour ainsi dire détruite je la verrai toute transformée en Dieu. » Fais bien attention, mon ami, que cette extatique ne prétend pas par là que l'individualité humaine serait anéantie, loin s'en faut, mais l'harmonie entre tous les êtres étant arrivée à un tel degré de perfection ne formera plus qu'une homogénéité complète, qu'une voix, qu'une vie; ce sera les *touts* dans le tout, au

lieu que, dans notre état, c'est le tout qui est dans les tous, ce qui semble la même chose au premier abord, mais ce qui représente dans ma manière de voir, deux tous distincts : l'un dans l'état émanant, et l'autre dans l'état absorbant, l'un formant l'état antipathique par la multiplicité des buts visés dans cette projection, et l'autre formant l'état sympathique par l'unité dans l'absorption. Mais revenons à nos citations, qui sont plus amusantes, si elles ne sont plus instructives que cette métaphysique ardue.

En 1841, M. Kératry, pair de France et conseiller d'Etat, publiait ses inductions morales et physiologiques, troisième édition, dans lesquelles je trouve ce curieux passage sur le temps et l'espace, dans une foule d'autres traitant du spiritualisme avec une facilité et une richesse de style que je voudrais pouvoir posséder pour le bien de la cause que je défends; mais à chacun sa tâche, à chacun ses moyens. Je trouve donc, page 280 de cet ouvrage, ces mots qui concordent si bien avec mes propositions : « On peut envisager la vie comme un prêt sur gage fait aux individus; au moyen de cette avance ils viennent tour à tour jouer leur rôle sur le théâtre du monde. Les uns n'y ont qu'un éclair d'existence, les autres

comparativement y occupent plus longtemps la scène ; mais tous ceux qui se sont acquittés de leur emploi n'ont en résultat qu'une semblable durée, puisque le temps n'a d'autre durée que les accidents qui en marquent le cours. En promenant pendant un siècle sa masse colossale dans les forêts africaines, l'éléphant n'a pas vécu davantage que la mûte, pour laquelle au sortir de son fourreau se pressent toutes les périodes d'une existence animée ; il est présumable que la grande année de Saturne ne donne pas à ses habitants le sentiment d'une vie plus prolongée que la nôtre. *Le temps n'est rien en lui-même, c'est la vie qui est la mesure commune des êtres, et dans celle-ci l'espace qui en sépare les impressions sensibles est hors de compte.* »

Plus loin, page 289, notre écrivain s'écrie :

« En deux mots, la mémoire morale *est l'homme*; que Dieu la fasse revivre de l'une des cent mille manières qui sont en sa puissance, et l'individu est immortalisé. » Que te disai-je de plus dans cette proposition : « La vie n'est qu'une pensée qui en observe une autre. »

Nous allons faire connaissance avec un auteur qui, plus que tout autre, a été à même d'étudier les questions que nous traitons, et

dont les réflexions peuvent nous être d'un grand secours. Je veux te parler du docteur Moreau, de Tours, médecin de l'hospice de Bicêtre, etc. Il publia en 1845 un ouvrage ayant pour titre : *Du haschisch et de l'aliénation mentale*. Cet auteur essaya avec quelque succès de traiter l'aliénation mentale par le secours du haschisch ; son ouvrage est un des plus curieux que j'aie lu de nos temps, par la multiplicité d'hallucinations qu'il contient, et des réflexions qui les accompagnent. L'auteur, tout en se débattant contre la nécessité de trouver de nouveaux termes pour classer les différents états de l'âme, dans les rêves, les songes, les hallucinations, ou l'aliénation, est trop instruit, a trop étudié la question pour la résoudre au point de vue de nos matérialistes ; aussi est-il parfois mi-spiritualiste, mi-matérialiste ; on voit qu'il connaît le public auquel il s'adresse, le milieu dans lequel il vit. Il suffit qu'il ne soit pas contre nous pour qu'il soit pour nous. Voici ce que je lis page 37. Après avoir décrit les principaux effets du haschisch il continue : « 2. Au fur et à mesure que, sous l'influence du haschisch, se développe le fait psychique que je viens de signaler, une profonde modification s'opère dans tout l'être pensant ; il survient insensiblement à votre insu, et en dépit de

tous vos efforts pour n'être pas pris au dépourvu, il survient, dis-je, un véritable *état de rêve*, mais de rêve *sans sommeil*; car le sommeil et la veille sont alors tellement confondus, qu'on me passe le mot, amalgamés ensemble, que la conscience la mieux éveillée, la plus clairvoyante ne peut faire entre ces deux états aucune distinction, non plus qu'entre les diverses opérations de l'esprit qui tiennent exclusivement à l'une et à l'autre..... Quelque idée que l'on se fasse de la nature des songes, des causes physiologiques qui les produisent, si nous examinons le rôle que joue l'intelligence dans l'état de rêve, nous voyons qu'elle s'y montre pour ainsi dire tout entière, qu'il n'est pas une seule de ses facultés qui ne puisse entrer en action, absolument comme dans l'état de veille, quoique dans des conditions différentes. En rêve nous éprouvons les mêmes sensations que pendant la veille, nous percevons, nous jugeons, nous avons des convictions, nous ressentons des désirs, nous sommes agités par des passions, etc., etc. C'est à tort que l'on a mis sur le compte de la seule imagination, ce qui se passe dans les rêves; elle y agit pour son compte particulier, et voilà tout; mais ce n'est point elle qui raisonne, palpe, sent, agit, converse, soutient des discussions, se pas-

sionne, etc. Son action nous semble infiniment plus restreinte que dans la veille; car on imagine peu en rêve, et le monde de sensations, de souvenirs au sein duquel l'âme s'agite, et qui est absolument étranger à l'imagination proprement dite, absorbe presque entièrement son activité (1).

» C'est une existence purement idéale sans doute que celle qui constitue l'état de rêve; mais ceci n'est vrai que dans le sens relatif, car pour celui qui rêve, elle n'a rien que de réel, ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous sentons en rêve, nous le voyons, nous l'entendons, nous le sentons réellement, tout aussi réellement que si nous étions éveillés; il n'y a de différence que dans l'origine des impressions que perçoit et élabore l'entendement. Nous ne nous croyons pas pour cela autorisés à admettre, avec un des psychologues les plus recommandables de notre époque, que *la vie pourrait n'être qu'une illusion* (J.-J. Vi-

(1) Imaginer implique nécessairement un travail de l'esprit, un effort de la volonté. Comment donc attribuer à la faculté d'imaginer la production de ces images, de ces tableaux qui, dans les rêves, se présentent inopinément, passent et se jouent devant nos yeux, se forment, s'évanouissent, sans que la volonté y soit pour rien? Que l'on essaye pendant la veille d'*imaginer* la millième partie de ces productions fantastiques du rêve, et l'on verra si l'on y réussit.

rey, *De la physiologie dans ses rapports avec la philosophie*); des fonctions de quelque ordre qu'elles soient supposent des organes ; en dehors de l'organisme je ne conçois plus ce qu'on appelle la vie. Si des sensations ont lieu durant le sommeil , c'est qu'elles ont lieu d'abord pendant la veille, et l'on ne saurait supposer qu'un cerveau qui aurait été fermé à toute impression extérieure pût en créer de toutes pièces, pût rêver, ce qui revient au même..... Nous ne saurions aller jusque-là, mais je répète volontiers la phrase du docteur Virey, parce qu'elle peint merveilleusement le mode d'action des facultés morales dans l'état de rêve. »

« Le plus souvent un désordre extrême, une confusion étrange qui n'épargne ni les choses, ni les personnes, ni le temps, ni les lieux, préside à l'association des idées pendant les songes et donnent ainsi lieu aux productions les plus bizarres, aux accouplements les plus monstrueux. » Le songe, dit encore avec son élégance de style accoutumée l'auteur que nous venons de citer, « peut-être défini, un drame défectueux, sans unité de temps et de lieu, comparable à ces pièces de théâtre qu'Horace dit être *velut ægri somnia*. »

» Mais il n'en est pas toujours ainsi ; quel-

quelque fois les associations d'idées sont régulières. Une logique sévère enchaîne nos raisonnements; quelque faux, quelque impossible que soit le point de départ, un objet quelconque a soulevé nos passions, excité notre colère, ému notre compassion, nous a frappés de crainte, et nous obéissons à l'impulsion que ces différentes passions nous communiquent, nous avisons aux moyens de les satisfaire : bien plus, et ce fait est d'une haute importance relativement au sujet qui nous occupe, les opérations de l'âme présentent parfois en rêve une régularité qui ne se rencontre pas toujours durant la veille. « Il peut paraître extraordinaire, dit Nodier, mais il est certain que le sommeil est non-seulement l'effet le plus puissant, mais encore le plus lucide de la pensée, sinon dans les illusions passagères dont il s'enveloppe, du moins dans les perceptions qui en dérivent, et qu'il fait jaillir à son gré de la trame confuse des songes. Les anciens qui avaient, je crois, peu de chose à nous envier en philosophie expérimentale, figuraient spirituellement ce mystère sous l'emblème de la porte transparente qui donne entrée aux songes du matin, et la sagesse des peuples l'a exprimé d'une manière plus vive encore dans ces locutions significatives de toutes les langues : *J'y rêverai,*

j'y songerai, il faut que je dorme là-dessus ; la nuit porte conseil. Il semble que l'esprit, offusqué des ténèbres de la vie extérieure, ne s'en affranchit jamais que sous le doux empire de cette mort intermittente où il lui est permis de se reposer dans son essence et à l'abri des influences de la personnalité de convention que la société nous a faite. La première perception qui se fait jour à travers le vague inexplicable du rêve, est limpide comme le premier rayon du soleil qui dissipe un nuage, et l'intelligence, un moment suspendue entre les deux états qui partagent notre vie, s'illumine rapidement comme l'éclair qui court éblouissant des tempêtes du ciel aux tempêtes de la terre. C'est là qu'Hésiode s'éveille les lèvres parfumées du miel des muses, Homère les yeux dessillés par les nymphes du Mélès, et Milton le cœur ravi par le dernier regard d'une beauté qu'il n'a jamais retrouvée. Hélas ! où retrouverait-on les amours et les beautés du sommeil ? Otez au génie les visions du monde merveilleux, et vous lui ôtez ses ailes. La carte de l'univers imaginable n'est tracée que dans les songes, l'univers sensible est infiniment petit. »

» Il semble donc que deux modes d'existence morale, deux vies, ont été départies à l'homme. La première de ces deux existences résulte

de nos rapports avec le monde extérieur, avec ce grand tout qu'on nomme l'univers, elle nous est commune avec les êtres qui nous ressemblent ; la seconde n'est que le reflet de la première, ne s'alimente en quelque sorte que des matériaux que celle-ci lui fournit, mais en est parfaitement distincte.

» Le sommeil est comme une barrière élevée entre elles deux, le point physiologique où finit la vie extérieure, et où la vie intérieure commence. »

Je t'ai fait cette longue citation, mon bon Gustave, sans aucune observation sur les passages qui se rapportent le plus à nos études ; j'aurais eu peur en faisant une telle coupure à cette narration, de lui enlever le charme de sa logique et de sa poésie. Oui, mon ami, des savants du siècle osent dire et écrire ce que tu viens d'entendre ; que ne pouvons-nous pastenter, nous, hommes obscurs ? pourquoi ne nous appuierions-nous pas contre ces étais solides ?

Gus. — Comme je sens, mon ami, que j'ai quelques observations à te présenter au sujet de ce que je viens d'entendre, remettons à notre prochaine conférence la fin de tes citations.

ALF. — Je suis tout à tes désirs.

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

RÉFLEXIONS SUR LES AUTEURS PRÉCÉDENTS,

OPINIONS DES AUTEURS SUIVANTS.

Gus. — Une chose, entre toutes celles que tu m'as citées dans notre dernière conférence, m'a fortement impressionné ; il n'est pas possible que le docteur Virey soit allé jusqu'à douter de la matière, et l'eût il fait, que cela prouverait peu de chose.

ALF. — Cela prouverait beaucoup au contraire : 1° qu'il y a des hommes francs dans tous les rangs de la société ; 2° que ces hommes, en dehors de l'esprit de corporation, de questions de favoritisme et d'argent, étudient les sciences pour les sciences elles-mêmes, pour le bien des masses qu'ils sont appelés à éclairer ; ces hommes s'occupent moins du ridicule qui les attend que d'être utiles à leurs semblables.

Gus. — Je comprends qu'on est toujours dans son droit quand on croit ce que l'on dit ; mais cela ne prouve pas que ce que l'on dit soit croyable ; admets-tu également la négation de la matière ?

ALF. — Non, je t'ai dit dans ma deuxième proposition que la pondérabilité qu'on accorde

à la matière n'est qu'une manière de percevoir de nos sens ; mais je ne nie pas les agrégats de la substance que je suppose exister seule, elle se manifeste à nos sens par différents degrés de pondérabilité, *pondérabilité due à l'agrégat moléculaire*. Ces degrés ne sont que des apparences trompeuses, en ce qu'ils nous font supposer une étendue plus ou moins fixe, et une ténuité plus ou moins impénétrable. Quand au contraire l'étude des facultés spirituelles de l'âme fait supposer que cette *étendue* et cette *impénétrabilité n'existent pas*, la même substance, réduite à son état primordial, se traverse sans se *disjoindre*, se restreint sans cesser *d'être* aux sens ce que ces derniers la *croient*, et ces phénomènes, qui ne sont que les effets de sa ténuité homogène, ont lieu sans *altérer en rien* l'individualité de chaque *être*, de même que les corpuscules émanés par des milliers de personnes qui ont passé depuis quelques jours sur une place publique, n'ont pas détruit pour le chien, ceux qu'il suit sans erreur, et qui le conduisent au maître qu'il a perdu. Tous les observateurs qui ont étudié ces questions, aidés des phénomènes du magnétisme, se sont écriés : Il n'y a plus d'espace pour l'esprit ni de matière pondérable ; des phénomènes curieux et peu connus sont venus

appuyer cette proposition; j'en traiterai dans un ouvrage de magie auquel je travaille, qui, il faut l'espérer selon les circonstances, verra le jour en temps opportun. Toujours est-il que la matière paraît pouvoir être traversée sans disjonction aucune de ses molécules, et *j'entends traversée par la matière même*. Il n'en fallait pas davantage à des hommes instruits pour arriver à la négation de la matière. Cette grande question a été agitée en Allemagne surtout, par le philosophe Fichte. En 1844, elle a conduit à la négation de l'univers matériel, et à faire supposer toute la création dans un point, ce que paraissent démontrer aussi certains états de l'extase. Cette solution répugne à notre raison. Si elle a des preuves en sa faveur, elle n'en a pas moins contre elle; sans admettre la matière dans les proportions que nous lui donnons, la voudrions-nous restreindre à celle d'un état, il faudrait encore admettre que cet état est partagé par des milliards d'*êtres* dans un lieu quelconque; des milliards d'*êtres* ne peuvent être compris dans *rien*; les réduirait-on à la simple unité d'*un*, cet *un* serait encore dans quelque chose; le nombre *un* ne peut s'avouer, comme je te l'ai déjà dit, s'il n'est pas affirmé par le nombre *deux*, et ainsi des autres. Je dis donc que les

facultés des lucides ont conduit à tout admettre dans un point, vu que les lieux ou objets faisant objectivité à leur vue disparaissent au gré de cette dernière, ce qui a fait supposer la négation du moi à certains philosophes. Je crois, au contraire, être plus vrai dans les propositions que je te soumets. Chaque individu étant un tout en petit, ayant l'objectivité du grand tout dans son interne, il pourrait ainsi exister uni à tous *ces tous* ses semblables n'étant la négation d'aucun, au contraire, étant l'affirmation de tous ; par là, les phénomènes du somnambulisme s'expliqueraient facilement, puisqu'il n'y aurait pas réellement d'espace appréciable pour l'esprit, qui, baignant au centre d'un univers microcosme, verrait d'un seul coup d'œil ce qu'il désirerait voir, saurait ce qu'il veut savoir, étant l'écho de tous, le miroir de tous, la bibliothèque vivante de tous, où tout se manifesterait dans son intérieur, comme extérieurement ; l'un et l'autre pourraient donc exister sans s'absorber ; il n'y aurait que des états successifs et des manifestations différentes ; l'état matériel dépendant des sensations matérielles, ne pourrait méconnaître la matière, et l'état spirituel subirait les mêmes conséquences. Ces deux états sont évidemment renfermés l'un

dans l'autre, existent sur le même plan; les questions d'espace et de volume ne sont que des questions accessoires, nécessaires et trompenses, des questions d'apparence qui font que ces deux états se nient en sentant le besoin de s'affirmer. Leur défaut d'objectivité l'un pour l'autre les conduit à la négation la plus ridicule. Nous ne pouvons donc résoudre ces questions à priori. Nous devons être très-discrets à leur égard, les laisser subsister dans leur milieu; détruire l'une serait anéantir l'autre. Jete répète mon éternel refrain : observons, mais ne jugeons pas.

Gus. — Dans l'art que tu m'as cité de MM. Moreau et Nodier, ces auteurs traitent des rêves en hommes qui rêvent bien, mais moi, je rêve très-mal : je me trouve toujours l'être le plus ignare et le plus absurde qui se puisse rencontrer; c'est à un tel point, que si la vie spirituelle ou future ne présentait que ce genre de douceur et d'harmonie, je préférerais cent fois l'anéantissement de mon individualité à une telle existence.

ALF. — Mon bon ami, notre esprit est presque toujours à l'égard des rêves ce qu'est l'enfant nouveau-né à notre monde; à l'égard de ce dernier, s'il ne jugeait notre état matériel que d'après les premières impressions que

nous lui en donnons avec un certain plaisir, il serait le plus malheureux des êtres. Il est, à notre égard, ce que nous sommes à celui des esprits. Nous nous jouons de son ignorance et de sa crédulité, en lui représentant, à chaque instant, des tableaux plus ou moins bizarres, plus ou moins grotesques, qui produisent dans sa jeune conception des troubles, qui font toute notre félicité; je dis félicité, car nous paraissions les plus heureux du monde, lorsque nous voyons cet enfant aller se cacher, pleurer, trembler, au seul nom de croquemitaine, d'un petit ramoneur, des gendarmes, etc. J'ai connu un père qui jouissait de la peur qu'il faisait à sa petite fille, en lui disant que si elle n'était pas sage, il allait la mettre dans une lettre qu'il écrivait, ou la faire manger par un petit poisson qu'il avait dans un bocal. Cette pauvre enfant était à l'instant couverte d'une sueur froide qui glaçait tout son être, résultat de sa fausse appréciation et de l'impossibilité dans laquelle elle était de pouvoir comprendre qu'elle ne pouvait entrer dans une lettre, ou être mangée par ce petit poisson. Nous paraissions assez semblables à cet enfant, lorsque, la nuit, notre âme s'aventure dans ce vaste monde cause, entre dans des états inconnus d'elle, où elle peut être in-

fluencée par la multiplicité des êtres et des objets qu'elle y perçoit, se faisant dans son état matériel une tout autre idée du monde spirituel que celui qu'elle parcourt. Son jugement ne peut être que faussé par ces êtres rieurs, avec lesquels elle se trouve en rapport et dont toute l'affection est de faire à son égard ce que nous faisons nous-mêmes à celui des enfants ; ils lui présentent des tableaux aussi ridicules que ceux que je t'ai cités ; ils ont de plus à leur avantage, que ce qui est impossible matériellement est très-possible spirituellement. Dans cet état l'âme pouvant être en tout et partout, elle peut très-bien se trouver mangée par ce poisson, et se croire être lui ; entrer dans un complet égarement à ce sujet, tant qu'elle n'aura pas connu ses propriétés, et ne se sera pas rendu compte de son nouvel état. Nous avons des cas de folie sur terre, où des malheureux se croient transformés en une multitude d'êtres et d'états impossibles. J'ai entendu parler d'un homme qui ne s'est pas couché, pendant nombre d'années, parce qu'il croyait avoir quarante-deux lieues de long : il savait que son lit n'avait que six pieds et ne pouvait le contenir. Il préférerait rester dans un fauteuil dont il oubliait d'apprécier la capacité, car il n'eût certainement pas voulu

s'asseoir, et qu'en fût-il advenu ? je l'ignore ; il fût resté debout des années. Voilà l'effet d'une pensée sur notre esprit, lorsqu'elle n'est pas secondée par des compagnes qui la complètent et l'harmonisent. Cette âme, chef-d'œuvre de Dieu, entre dans la plus grande inaction : elle n'est plus elle, élaborant et dirigeant ses pensées ; elle est enfermée prisonnière dans une rivale, pour un temps plus ou moins long. Espèce de punition imposée par le grand tout à son infinie petite image. Lorsque cette dernière, par un écart de son jugement, croit pouvoir égaler l'être des êtres ; c'est là où il la rappelle dans le néant des néants, le vide des vides, et rend cette âme, cet assemblage sublime de la vie, esclave d'une autre âme, pensée comme elle, dont elle a méconnu l'alliance et la fraternité ; car tout étant dans tout, l'âme humaine n'est, comme le reste de la création, qu'un tout individualisé, dépendant et indispensable aux autres tous. Lorsque dans nos rêves nous nous trouvons ainsi influencés, nous en rapportons les impressions à notre état de veille ; ce qui nous fait nous rattacher à la matière, comme à quelque chose de fixe, de durable, de solide, sans penser que ce n'est que pour douze heures, vu que les douze autres appartiennent à cet état, que nous nom-

mons sommeil, et qui n'est que l'état spirituel, dans sa plus faible perception. Oui, les rêves ne sont pas autre chose que la perception plus ou moins harmonisée du monde spirituel. Le somnambulisme et l'extase ne sont que des modifications de ce même état. L'exaltation et l'intuition en sont également des modifications à un degré plus ou moins inférieur. Il ne nous faut qu'un peu d'observation pour admettre cette proposition ; aussi voyons-nous avec plaisir que nos savants modernes s'occupent de l'étude des rêves, avec plus de méditation qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour. Espérons que bientôt les mots *folie*, *hallucination* et *imagination* seront rayés de notre langue scientifique pour être remplacés par ceux de *vie interne* et de *vie externe* ; mais revenons à nos citations et terminons-les.

J'ouvre le *Journal du magnétisme* rédigé par M. du Potet, tome VI, 1848, page 304. Je trouve ce passage remarquable dans un compte rendu d'un ouvrage américain par M. Poe. Cet auteur, cite un long entretien métaphysique, qu'il a eu avec un lucide peu spiritualiste dans son état de veille, mais en revanche, l'étant beaucoup dans ses sommeils magnétiques. Voici ce passage dialogué :

M. P. — Vous affirmez donc que la matière

imparticulée en mouvement est la pensée ?

M. V. — En général, ce mouvement est la pensée universelle de l'esprit universel. Cette pensée crée; toutes les choses créées ne sont que les pensées de Dieu.

M. P. — Vous dites en général ?

M. V. — Oui, l'esprit universel est Dieu....

..... L'homme est une créature; les créatures sont les pensées de Dieu, et c'est la nature d'une pensée d'être irrévocable. »

Cette définition, qui n'est que l'affirmation de la création, au point de vue de la Bible, devait naturellement conduire ce lucide à s'expliquer sur le bien et le mal, ces deux mots source des interminables disputes humaines. Voici ce qu'il dit à cet égard et qui confirme exactement ce qu'Adèle m'a révélé dans les *Arcanes* : « Toutes choses sont bonnes ou mauvaises par comparaison. Une suffisante analyse démontrera que le plaisir, dans tous les cas, n'est que le contraste de la peine; le plaisir positif est une pure idée. Pour être heureux, jusqu'à un certain point il faut que nous ayons souffert jusqu'au même point. N'avoir jamais souffert est équivalent à n'avoir jamais été heureux; mais il est démontré que dans la vie inorganique la peine ne peut pas exister. De là suit la nécessité de la peine dans la vie organique : la dou-

leur de la vie primitive sur la terre est la seule base, la seule garantie du bonheur, dans la vie ultérieure, dans le ciel. » N'est-ce pas sous l'empire d'une telle conviction que ce lucide quitta cette vie pour s'assurer de la vérité de son assertion : « car, continue l'auteur, comme le somnambule, d'une voix faible, prononçait ces derniers mots, j'observai dans sa physiologie une singulière expression qui m'alarma plusieurs fois et m'induisit à le réveiller. Je ne l'eus pas plutôt fait, qu'un brillant sourire illumina tous ses traits, qu'il tomba en arrière sur son oreiller et expira. Je remarquai que moins d'une minute après, son corps avait la sévère rigidité d'une pierre; son front était d'un froid de glace, ainsi qu'il ne doit arriver qu'après une longue pression de la main d'Azaël. En vérité, est-ce que le somnambule pendant la seconde moitié de son discours m'avait parlé du fond de la région des ombres?... »

Même année 1848, le docteur Charpignon publia un ouvrage intitulé *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, dans lequel cet auteur, quoique ne marchant pas dans notre voie, présente ces sages réflexions, page 5 : « La Genèse dit, en effet : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

« *La terre était informe.* »

» Et Dieu dit : Que la lumière soit ! *Fiat lux!* »

» La matière informe a donc précédé la création de son agent vital, et ce n'est que quand le principe de vie a été donné, que les propriétés intrinsèques des atomes ont dû, par les lois des affinités, composer les individualités qui, dès lors, devenues centre d'action, ont pu agir comme causes modificatrices du principe de vie, et se l'assimiler selon les fins de leur création. »

Cette réflexion, à laquelle l'auteur n'a peut-être pas attaché le sens que nous y attachons, est trop en rapport avec nos propositions, pour la laisser dans l'oubli. Si nous admettons que c'est par leur affinité que des atomes ont composé des corps individualisés, nous n'en admettons pas moins, à la fois, que ces atomes sont des pensées divines. Si ces pensées se groupent selon leur affinité, il faut que ces affinités soient dépendantes d'une vie active organisée en elle-même dans chaque atome, qui par ce moyen sait où il va et ce qu'il fait, puisqu'il concourt pour sa part à créer des formes de l'assemblage de la sienne propre, qui nous est inconnue, que nous ne pouvons voir, et que nous supposons seulement sans l'admirer et sans l'étudier. Eh bien, entrons dans l'état nécessaire à percevoir ces innombrables

formes. Nous verrons leur rapport avec toutes celles qui nous entourent, que nous palpons de notre tact matériel; nous pourrions les palper aussi de notre tact spirituel, et nous ne nous contenterons pas de dire scientifiquement : La matière n'est qu'une agglomération d'atomes, une affinité de molécules, puisqu'en disant *affinité et molécules*, nous savons fort bien que nous avouons une immense création d'êtres pensant, agissant, se groupant dont nous sommes formés, dépendant de nous, et desquels nous dépendons. Nous ne sommes qu'un de ces atomes, et qui peut dire que nous soyons le plus gros? Ce serait un non-sens : la création n'a qu'un volume égal dans la diversité de ses molécules. Que nous faut-il pour arriver à cette connaissance? modifier notre vue et *observer*.

Je ne t'ai cité qu'un ouvrage sur le haschisch du docteur Moreau; ce n'est pas qu'il manque d'auteurs qui traitent des propriétés de cette substance, il y a déjà une très-belle collection de ces ouvrages; mais il en est à ce sujet comme à l'égard du magnétisme, ils se répètent tous dans le même sens, tirent les mêmes conclusions; on dirait une entreprise à gage de ridiculiser un état dont on n'a pas cherché à apprécier les véritables conséquences philo-

sophiques. Je ne pense pas être le premier, cependant, qui ait observé que cet état renfermait quelque chose de religieux et de métaphysique. Pour t'en donner une idée sur cent, je lis dans le répertoire de pharmacie, mois de novembre 1849, le récit d'une extase d'un de nos spirituels écrivains du jour, M. Th. Gautier, dans lequel se trouve le passage suivant qui est digne de notre attention : « J'étais, dit-il, si fondu dans le vague, si absent de moi-même, si débarrassé du moi, cet odieux témoin qui vous accompagne partout, que j'ai compris, pour la première fois, quelle pouvait être l'existence des esprits élémentaires, des ANGES et des AMES séparées du corps ; j'étais comme une éponge au milieu de la mer ; à chaque minute, des flots de bonheur me traversaient entrant et sortant par mes pores, car j'étais devenu perméable, et jusqu'au moindre vaisseau capillaire, tout mon être s'injectait de la couleur du milieu fantastique où j'étais plongé ; les sons, les parfums, la lumière, m'arrivaient par des multitudes de tuyaux minces comme des cheveux, dans lesquels j'entendais siffler des courants magnétiques. — A mon calcul cet état dura environ trois centsans ; car les sensations s'y succédaient tellement nombreuses et pressées, que l'appréciation réelle du temps était impossible. L'accès passé,

je vis qu'il n'avait duré qu'un quart d'heure. »

Le temps, dans cet état, se présente à l'esprit comme le souvenir nous représente la longueur d'une existence, d'une nuit, d'une soirée d'attente ou de bonheur; tout ce qui est dans le passé paraît n'avoir duré que quelques instants. Ce n'est que l'attente qui réellement donne quelques notions du temps; pauvre espèce humaine, tu te sens de la bise qui te glace, ou du feu qui t'échauffe; tu connais tant de choses que tu crois ne plus avoir besoin d'apprendre. Tu n'y es pas, il faut que tu observes toutes les pensées de l'univers si tu veux être fondu dans son sein. Tu es au centre d'un domaine dont tu ne soupçonnes pas l'étendue; si tu veux mériter le nom de *l'image de Dieu*, sache au moins connaître ce que tu es et ce que tu vaux.

Voici un ouvrage qui a paru en 1849, de M. Joseph Olivier, sous le titre de : *Traité de magnétisme, suivi des paroles d'un somnambule*, dans lequel pour la première fois je trouve un lucide qui exprime clairement et franchement ce qu'est la pensée. Il est à regretter que ce voyant ait eu la tête bourrelée d'une masse de systèmes métaphysiques dans son état de veille, qu'il assemble dans son état magnétique et veut coordonner

en un système unique, dans lequel domine avec trop de partialité celui de Fourier. Il est à présumer que si ce lucide n'eût pas été dépendant dans cet état de ses méditations de la vie ordinaire, il eût fait faire un grand pas à la psychologie, il eut mieux défini dans ce sens ses *absorptions* d'êtres par d'autres êtres. Il eût dit : Le monde spirituel est divisé en états progressifs, chaque état progressif diminue le nombre des êtres qui le partage en paraissant les absorber au profit d'une forme qui n'en devient que plus harmonieuse dans un état supérieur. Cette forme est complétée par l'absorption de toutes les autres, elle n'apparaît aux yeux de chaque individualité que comme une individualité simple. Quand au contraire elle est l'assemblage d'une infinité d'individualités, c'est alors, non pas une individualité, mais, pour parler comme Swédenborg, une société angélique d'individualités dont la parfaite harmonie ne lui permet plus d'être représentée et perçue que sous une seule forme, qui est la forme humaine.

Le lucide de M. Olivier approche de cette définition, mais n'a pas les moyens de la présenter faute de termes convenables ; il est encore trop dépendant des impressions terrestres et sociales, pour être un spiritualiste de l'ordre

de ceux que nous étudions. On doit lui rendre justice, en reconnaissant qu'il a dit de très-bonnes choses. Puissent tous les lucides entrer avec autant de bonheur dans le sanctuaire de la métaphysique; la science y gagnerait. Voici comme il définit la pensée, page 204 :

« Dieu a jeté un regard sur moi. »

» Je vais traiter de hautes questions, vous faire comme une espèce de cours. Je dois vous dire que dans mon état de somnambulisme, *l'idée* n'est pas pour moi cette chose invisible de l'état de veille; elle prend un corps, elle est formulée dans un tableau qui passe devant mes yeux; ce que je vous dis n'est que la description exacte du tableau que je vois. »

Page suivante, il définit ainsi Dieu :

« Quand on parle de Dieu et qu'on dit :

« *Dieu est un esprit*; » on le caractérise bien.

« L'Évangile dit : « *L'esprit de lumière et de vérité*. »

» Et moi je dis : « *L'esprit de tout*. »

» Je crois être plus correct. »

Si le lucide est plus correct, je demanderai à mon tour : Qu'est-ce que le mal ? Mais avant qu'il nous réponde voyons comment il définit la matière. Page 209, il dit : « Je vais vous dire une chose qui vous étonnera beaucoup. En parlant de la *matière*, c'est un *tout* réel, mais

tellement en harmonie avec *l'esprit* et tellement lié avec *l'âme*, que l'on peut dire que la *matière* en est une continuation. » Je le crois bien ; si l'esprit de Dieu est l'esprit de *tout*, on sent que le *tout* ne peut pas être autrement *dans toutes* ses parties ; qu'il n'y a que des manifestations de formes dues à une seule substance, qui est l'esprit de Dieu ou du *tout*, comme le dit le lucide. Voyons maintenant ce qu'il pense du mal. Pour être conséquent avec le principe dont *tout* découle, il doit le trouver nécessaire ; aussi dit-il page 242 : « *Le mal* est un moyen que Dieu a donné à l'homme pour arriver à la *perfection*. C'est un arc sur lequel Dieu a placé l'homme comme une flèche, et avec lequel il le lance tous les jours, et lui fait faire un pas vers la *perfection*.

» Quand Dieu créa *l'homme*, il dit :

« Organisons le *mal*, et le bien arrivera. »

» Si Dieu avait seulement créé le *bien*, la marche vers la *perfectibilité* eût été plus lente.

» Le mal fut organisé. »

Comme tu le vois, mon bon Gustave, ces lucides sont toujours terre-à-terre avec les questions de temps ; ils croient que tout dans la création n'est qu'ébauché, et que tout sera perfectionné. Dieu lui-même étant cette création, n'est qu'un être imparfait ; la morale

n'en est ni religieuse ni satisfaisante; de cette manière de voir notre perfection ferait celle de Dieu. Mais quand on entre plus avant dans le sens de la lettre, dans l'interne de la création, tout change de face, une harmonie parfaite *est* et ne *sera* pas; vouloir retrancher quelque chose à ce qui *est*, serait être semblable à un artiste qui voudrait faire un tableau sans ombre; mais sans ombre il n'y aurait pas de lumière, ni de formes possibles. Tout ce qui *est*, est *parfait*, en ce qu'il représente une partie de la perfection générale. Que puis-je juger d'une roue d'engrenage si je ne la vois pas fonctionner, si je n'en apprécie pas l'utilité et le but? Que sais-je d'une chandelle si je ne l'allume pas? que saurai-je de sa flamme, si je la place devant la lumière du soleil, au lieu de la porter à ma cave? Apprenons à connaître la place et le but de chaque chose avant d'en méconnaître la perfection, d'en demander la destruction, ou de porter notre jugement sur elle. Notre état est, à l'égard des merveilles de l'univers, ce qu'est l'enfant nouveau-né à l'égard des mathématiques. Patience, tout est selon son *état*; quand nous serons hors les lois du temps qui régissent le nôtre, et rendus au *présent*, nous essayerons d'apprécier l'utilité de ce *tout*, après lequel nous crions sans le connaître.

GUS. — Ce qui me déplaît des révélations du somnambulisme, c'est le peu d'harmonie qu'elles ont entre elles.

ALF. — C'est au contraire ce qui m'en plaît. Si tous les lucides étaient d'accord, on prendrait cet état pour une maladie mentale, nos études seraient trop faciles, nous retomberions dans le fini ; il y a beaucoup plus de mérite à trier ces choses pour les coordonner, le plaisir égale la peine s'il ne la surpasse, et lorsqu'on trouve une identité entre le dire de deux lucides, la foi n'en est que plus vive. Puisque nous en sommes à étudier ce que ces derniers ont dit sur ce sujet, il serait peu généreux de ne te citer que des somnambules français. Je dois à mon excellent et vénérable ami, M. C., la traduction et la communication de la pièce suivante, qui pour moi est un chef-d'œuvre de lucidité, et vient confirmer une grande partie de mes propositions. Voici cette pièce, tirée de la *Lucide de Prévost* (1). Elle est l'explication des planches que contient ce curieux ouvrage ; planches qui représentent le mouvement de la vie interne et externe, par des figures solaires, etc. *La Lucide* dit : « Le cercle solaire contient en lui le monde objectif, ainsi que la relation

(1) Par le docteur Kerner, 1846, à Stuttgart.

de l'individu avec lui. En lui se reposent à chaque moment toutes les *expériences* des objets des mondes extérieurs et *intérieurs*, ils sont comme enregistrés, résumés et posés, en résultat final exact, à la fin de l'année ou à la fin d'une plus longue période de la vie. Au surplus, ces résultats se payent d'eux-mêmes, moyennant un système numéral (des nombres), qui est inné dans l'âme et par lequel il faut qu'elle se pose elle-même sa nativité dans son intérieur.

» Dans l'état de veille ordinaire, l'âme ne connaît pas ces annotations des produits qui résultent de sa relation avec le monde supérieur *spirituel* et le monde extérieur, tant au physique qu'au moral. L'esprit, au degré supérieur du magnétisme vital, obtient la vision de ces combinaisons qui, dans leurs résultats, apparaissent comme des nombres, variables pour les relations physiques et organiques. Dans le cercle solaire, ces caractères plus élevés et durables de la langue (primitive) des esprits ont la valeur morale en négative, ils se transposent après la mort, du cercle solaire dans le cercle de la vie qui dure, et sont annotés de périodes en périodes.

» Le cercle solaire a encore quatre cercles concentriques en dedans de sa périphérie exté-

rieure la plus éloignée; le premier indique le commencement du retour de l'âme dans la vie sensible, ou bien la ligne de séparation entre celle-ci et le monde ordinaire des sens.

» L'âme, dans le sommeil magnétique, vit dans la direction vers l'intérieur, en opposition de l'homme en état de veille ordinaire qui se meut le plus souvent dans l'objectivité, en dehors de la ligne de séparation.

» Le deuxième cercle renferme en soi la vie magnétique perfectionnée; les lucides placent dans son périmètre la région intermédiaire ou le monde inférieur des esprits.

» Le troisième cercle, se rapprochant davantage du centre, indique un plus haut degré de la vie magnétique, un sentiment plus profond, la clairvoyance, les sympathies plus épurées, les combinaisons plus élevées, et les divinations commencent; ce cercle est en même temps une continuation de la région intermédiaire.

» Vers la proximité du centre du cercle sont posés trois cercles plus petits, entrelacés; encore le cercle le plus éloigné à l'entour du centre est le *monde des étoiles*, où se trouvent des esprits heureux du degré inférieur.

» Le second est la lune, sur le côté droit de laquelle arrivent beaucoup d'esprits de la région intermédiaire, qui tous obtiennent un plus

haut degré de perfection et de béatitude.

» Le troisième a la clarté du soleil, mais son centre est plus clair que le soleil ; c'est là que se trouve le soleil de grâce, la source de toute vie ; les lucides du degré supérieur regardent dans sa profondeur, mais il leur est défendu d'y pénétrer.

» Derrière et au-dessus de ce soleil se trouve la demeure des bienheureux dont la beauté est inexprimable. Les lucides peuvent l'apercevoir en regardant à travers le soleil divin.

» Au-dessous du cercle solaire couvert par lui se trouve un second cercle un peu plus petit et plus spirituel ; c'est le cercle de la vie, dont le centre est l'esprit ; l'âme elle-même, à proprement parler, est sa circonférence (l'entoure) avec la domination de toutes les forces de son activité.

» Ce qui se trouve en dehors de la périphérie de tout le cercle est le monde extérieur.

» Cette périphérie forme, dans celui de ses rayons assigné à la vie organique et sensuelle, et partant la relation mutuelle de l'âme avec le monde des sens ; de même que le monde extérieur est *contenu* dans le *cercle solaire*, de même le cercle de vie *contient* un *monde* plus *élevé* et *plus spirituel*.

» Si le premier se modifie, disparaît avec les

mutations de la vie temporelle et qu'il soit remplacé par un nouveau, le second ayant un but plus élevé, la dignité de l'homme y étant inscrite, dure (persiste) après la mort. Dans *l'intérieur de son espace*, il comprend encore *des sphères* ou régions *correspondantes* aux principes substantiels de la personnalité de l'esprit, de l'âme et du corps.

» Un autre cercle traverse encore le siège de l'âme; c'est celui qui sépare la région plus élevée de l'âme qui penche (s'incline) vers l'esprit de celle qui s'approche du corps et du monde sensuel.

» *Le cercle solaire est le monde, chaque homme le porte en lui* dessus le cercle de vie, il est le résultat du premier. La solde du bien et du mal, est toujours porté dans le second.

» L'esprit avec l'âme regarde dans le cercle solaire le monde objectif dans sa véritable substance; les sources inférieures de l'âme n'y prennent aucune part, de là manque le ressouvenir.

» La reconnaissance de l'esprit et de l'âme dans cette vision, dans le monde objectif vrai, n'est pas une compréhension, mais un sentiment intérieur, un regard de l'esprit qui se réfléchit dans les forces supérieures de l'âme, et qui, par conséquent, est aussi reconnu par elle; mais il y a encore un *monde supérieur*

dans lequel l'esprit seul peut regarder. Ce monde est posé dans le cercle de la vie.

» Ici la vision de l'esprit élucide l'âme de ses rayons, quoiqu'ils soient brisés par son impureté et par son obscurité; de là vient qu'elle ne peut voir le monde supérieur, mais qu'elle ne peut que le pressentir; tandis que l'esprit le voit positivement, sans cependant qu'il ait un moyen d'exprimer ce qu'il a vu. L'âme et le corps n'y sont pas propres; les deux mondes, l'extérieur objectif, dans sa propriété réelle, et le monde supérieur, sont ainsi posés dans l'homme et se révèlent à sa vue intérieure dans des circonstances favorables. Dans la vision, l'esprit sort du cercle de vie pour entrer dans le centre du cercle solaire, et là est la vision que l'homme peut encore saisir et comprendre, et ce qui est devenu plus terne, moins clair pour lui depuis la chute que ci-devant, lorsqu'il était dans son état d'intégrité.

» Ici l'homme voit le monde dans lequel se trouve sa substance proprement dite, sans voile ni ligne de séparation entre lui et les choses.

» Lorsque l'esprit regarde un plus long temps dans le centre du cercle solaire, il regarde en même temps, et semblable à un éclair, derrière lui dans le centre du cercle de vie, ce qui se révèle à lui dans ce dernier voir.

» L'esprit l'emporte avec lui dans son foyer du cercle de vie, il le possède sans pouvoir l'exprimer, sans connaissance distincte, mais comme pressentiment en soi. *Ce voir* est beaucoup plus profond que le regard qu'on jette dans le monde. L'esprit le possède seulement lorsqu'il entre dans le cercle solaire, et qu'il regarde de son centre en arrière dans son propre cercle de vie; il ne le possède jamais dans son centre, où il ne voit autre chose qu'un monde supérieur que nous ne pouvons ni comprendre ni saisir; mais que l'homme porte de la même manière dans le cercle de vie en soi, comme il porte le monde dans lequel il vit dans le cercle solaire. Un lucide ne peut exprimer d'autre voir que celui dans le centre du cercle solaire, et ceci se rapporte à notre système solaire, c'est-à-dire au soleil, à la lune, à la terre et aux planètes, ainsi qu'à la région intermédiaire qui se trouve dans notre atmosphère. Aucun lucide n'a encore exprimé le voir plus profond dans le centre du cercle de la vie; à la vérité c'est ici le siège de l'esprit, mais il faut qu'il y ait encore autre chose que lui-même, puisqu'il y regarde quand il en est dehors. Ceci est précisément l'autre monde supérieur et le plus intérieur.

» Dès que l'esprit regarde dans le cercle so-

laire, l'âme dirige aussi son sentiment depuis son domaine jusque dans celui du cercle solaire, ce qui indique un degré plus élevé, ou inférieur dans la région intermédiaire, selon qu'elle s'est laissé attirer plus ou moins par l'esprit.

» Le corps a vue aussi, sur tout, ce qui persiste en lui.

» L'esprit nerveux opère du dedans de son cercle de vie dans celui de son cercle solaire.

» Le centre du cercle de vie est le siège de l'esprit, et c'est là qu'il est dans sa vraie position, dans le vrai, le beau et le bon.

» Le premier rayon autour de la circonférence est le signe de l'âme dominée par le corps.

» L'esprit néanmoins reste encore pur s'il reste en dedans du premier rayon; mais s'il se pose sur la circonférence du premier rayon, alors sa volonté commence à devenir impure.

» Le deuxième rayon indique déjà un trouble de l'esprit, par rapport au bon, mais de façon qu'il est encore en état de retourner vers le bien.

» Le troisième rayon est le dernier de l'esprit. Ce qui est en dehors de ces rayons appartient dans le cercle de vie au domaine de l'âme, et celle-ci est liée aussi bien à l'esprit qu'au corps; se laisse-t-elle tirer par l'esprit, il en résulte la prépondérance du bien; se laisse-t-elle tirer par le corps, et le monde alors, ses forces supérieures

s'obscurcissent, pour faire surgir la prépondérance des forces inférieures, du faux et du mal.

» Que l'âme reste en dedans du cercle de vie, en pensée et en action ; alors l'esprit est aussi dans sa sphère appropriée, mais dès qu'elle est tirée par le corps et par le monde, qu'elle se soumet au dernier en abandonnant son cercle, elle tire aussi l'esprit en dehors de ses rayons dans la servitude ; c'est là le cas où elle est tombée totalement dans le monde et la sensualité.

» Dans le premier état, l'esprit (matière) reste encore en liaison avec le saint et le divin ; dans le second il les abandonne, il apostasie, pour ainsi dire.

» Si l'esprit persiste sur son siège dominateur, l'harmonie des idées est en lui, et l'âme ainsi que le corps qui restent dans leurs limites, ne la rendent pas impure. Par contre, si l'âme abuse de la liberté, réfléchie en elle par l'esprit, c'est-à-dire veut régner avec le corps et le monde, refuse-t-elle à se laisser tirer par l'esprit et ses idées, alors l'esprit se voile, n'agit plus si puissamment sur l'âme, et pour peu qu'il soit tiré par elle en bas dans son domaine, ou privé de force patrimoniale, il devient esclave d'une puissance étrangère, s'il se trouve dans l'état d'abandon du saint, il ne peut plus regarder dans le centre du cercle solaire, il a perdu

l'harmonie des idées, ainsi que son siège dans son cercle de vie, et subissant la fausse direction de l'âme, il entre dans le faux centre indiqué par elle, dans lequel les rayons du monde supérieur n'arrivent que troublés. La conséquence de ce déplacement total est naturelle et immanquable; il ne reconnaît plus le vrai dans son immutabilité, dans ses lois intérieures, il n'a plus qu'un *voir* trompeur par les sens, et par les opérations incohérentes, et insuffisantes de la puissance, de la pensée de son âme, il ne saisit plus le plus beau dans l'*image primordiale des types*, mais dans le monde et dans le désir des sens. Il ne veut plus du bien d'après le principe de la liberté, mais le mal dans le renversement passionné *non libre*; il tire même le saint en bas dans sa sombre et fausse position éloignée des centres, il se propose à l'entendement comme un objet à construire; mais défiguré. Une fois que l'homme en est arrivé là, la conversion à son état précédent devient infiniment difficile par sa propre force, l'influence d'en haut et la foi peuvent seules le remettre dans sa place et l'empêcher de périr. »

Voici encore ce que dit la lucide du troisième rayon du cercle solaire :

« Ce troisième rayon a la clarté du soleil,

mais son centre est plus clair que lui. Je vis dans lui une profondeur impossible à traverser du regard, et qui plus elle était profonde, plus elle était claire; je n'y pus jamais entrer, il m'était seulement permis d'y jeter un regard; je voudrais l'appeler le soleil des grâces. Il me semble que beaucoup d'autres esprits regardaient avec moi dans cette profondeur, et que tout ce qui possédait la vie consistait en étincelles sortant de cette profondeur.

» C'est dans la clarté de l'intérieur de ce rayon, et non dans son centre que je voyais toujours ma conductrice, et c'est de là que me sont aussi venues les ordonnances (remèdes). Comment? Je ne le sais plus. La région intermédiaire git dans le cercle solaire, qui est semblable chez tous les hommes dans le monde objectif.

» La raison pourquoi si peu d'hommes peuvent voir dans la région des esprits, est qu'ils ne sont pas aptes à regarder dans le centre du cercle solaire. On peut y voir sans qu'il soit nécessaire de regarder dans le soleil des grâces. L'esprit peut avec l'âme jeter un regard dans la région (conjointement) intermédiaire, sans regarder dans la région supérieure spirituelle.

» Tel est le problème de la subjectivité de la substance spirituelle de l'homme. »

Gus. — Oh ! oh ! quelle explication, que de cercles, mon Dieu ! comment s'y reconnaître ?

ALF. — En classant chaque chose à sa place, en relisant deux ou dix fois, s'il le faut, ce qu'on ne peut comprendre à la première lecture. Le soleil ne refuse jamais sa lumière aux humains ; les nuages seuls la cachent ; la lumière de l'esprit est de même, les nuages de nos doutes l'obscurcissent. Ecartons-les et nous la verrons. La vérité est une jeune vierge cloîtrée, l'amant qui sera digne d'elle pourra espérer la posséder. Cette définition de la lucide est entourée de figures dont elle se sert pour mieux exprimer ce qu'elle voit et ce qu'elle sent. A chacun sa rhétorique, la sienne est assez claire pour oser dire que c'est une des plus belles révélations qu'ait produites le somnambulisme, et d'autant plus vraie que tous ceux qui auront passé par l'état que je te propose ne pourront en douter. Peut-être le définiront-ils autrement, le fond de la proposition n'en sera pas moins résumé. Ainsi l'homme est un univers en petit, et l'état d'extase n'est qu'un *repliement* de l'âme dans son interne ; tout ce qu'elle perçoit dans cet état est *son domaine*, est en elle et *elle est en lui*. Cette proposition ne peut rencontrer que peu de contradicteurs, puisque la majeure partie des hommes admet

que l'âme dans ses rêves ne voit que des choses *qu'elle imagine* ; moi j'ajoute (en acceptant cette définition) : Au moins vous ne direz pas que l'âme entière ne peut pas vivre dans les sujets de son imagination, puisqu'elle y agit en toute liberté, marche, court, gravit les lieux *sortis* de cette *imagination* qui est en elle et dans laquelle elle se trouve à son tour.

Vous ne lui refuserez pas non plus de posséder une lumière qui paraît lui être inhérente, puisque le soleil n'est plus sur l'horizon pour l'éclairer dans ses pérégrinations. Oui, mon ami, il ne suffit pas à l'âme d'être un univers en petit, il faut qu'elle en possède la lumière ; et la lucide de Prévost dit une très-grande vérité en reconnaissant chez l'homme plusieurs cercles solaires. Il n'est pas un atome de l'univers qui n'ait en lui son SOLEIL, sa *lumière* propre. Je ne prétends pas m'appuyer du témoignage des savants de nos jours (1), qui, par les expériences concluantes que vient de faire M. Foucault, admettent que la lumière proprement dite est inhérente à l'espace, et semblent nier qu'elle soit produite par le *soleil*. Je m'occupe moins de savoir d'où vient cette lumière que de la constater là où je la crois,

(1) Voyez le journal la *Presse*, 2 juillet 1850.

n'imitant pas en cela les chevaliers de l'éternel-
noir, qui la placent sous le boisseau. Il ne
nous faut pas d'autre appareil qu'un peu de
magnétisme ou de haschisch pour constater
qu'il existe une lumière inhérente à chaque être
et à chaque molécule de l'univers, ce que
prouve l'extase, ce que prouvent les rêves, ce
que prouvent les êtres qui ne peuvent voir
notre soleil en vivant au sein des eaux et de la
terre ; mais conclure de ceci que cette lumière
généralement individualisée dans chaque atome
de la création, n'est pas le produit du soleil,
comme on tente de le faire aujourd'hui, c'est
annoncer que demain on niera à Dieu la possibi-
lité de l'avoir créée. Pour qu'une telle assertion
soit reçue il faudrait que ces expériences eus-
sent précédé la création du soleil, et je crois
que nos savants, si éclairés qu'ils soient, sont
incapables de prononcer sur ce sujet.

D'après ce que je te viens de citer sur la
puissance imaginative de l'âme, reconnue et
prônée par ses savants, tu vois, mon ami, que
si peu qu'ils nous accordent j'en trouve assez
pour forcer nos généreux antagonistes à se re-
pentir de leur excès de générosité.

Gus. — Mais dans ce dernier cas l'âme n'est
elle-même qu'en imagination dans ces lieux
imaginés par elle.

ALF. — Ce qui te ferait supposer qu'elle ne peut y être et que ces lieux ne peuvent exister réellement ; tu oublies bien vite tout ce que j'ai pu te dire à ce sujet, et ce que le somnambulisme prouve. Pour te le rappeler convenablement je vais me permettre aussi de me citer moi-même, premier volume des *Arcanes*, pages 253, etc. J'avais osé jeter à tout hasard ces pensées sous l'aperçu de notes, à la suite de la perception de la lucide Gouget, d'une maladie qu'avait faite ma lucide Adèle Maginot, dans un temps antérieur ; mais peu de lecteurs y auront fait attention. Une proposition qu'on ne peut comprendre ou combattre avec avantage, on la laisse de côté ou on la nie ; mais comme il n'est plus donné aux hommes vraiment studieux de nier des faits palpables ni de les laisser dans l'oubli, ces faits, tôt ou tard, triompheront du ridicule qui s'attache à leur étude, et seront les premiers articles de foi d'une nouvelle philosophie spiritualiste envers laquelle chacun ne rougira plus d'avouer, que plus il étudie, plus il a besoin d'apprendre. Voici cet article auquel j'attache un certain prix ; quoiqu'il soit une répétition d'un passage de notre conférence sur les nombres, le temps et l'espace ; mais j'y reviens à dessein et avec un certain plaisir : on ne peut trop fixer

son attention sur cette sublime propriété des lucides, propriété qui étonne notre raison et la met en défaut pour expliquer ce curieux phénomène.

« Cette communication n'est plus une simple vision de choses et objets existants, puisque tout cela a disparu depuis bien des années. M^{me} Gouget entend les paroles, voit les gestes, comme si cette scène était pleine de vie. Quand on voudrait admettre à tout prix que ces choses étaient gravées dans la mémoire d'Adèle, ce qui est très-vrai, il n'en resterait pas moins à expliquer comment une telle gravure est pleine d'activité en tout temps : qui la fait agir ? et quel emplacement tient-elle ? On croit par ce mot : Elle voit dans la pensée ! avoir tout dit. Je trouve au contraire qu'on agrandit la difficulté de répondre. S'il est possible au lucide de voir dans la mémoire, des faits tels que je viens d'en décrire un, et l'histoire du magnétisme en fournit de non moins incroyables, il lui est donc possible d'y retrouver tout ce que l'homme a pu voir, entendre, dire ou faire toute sa vie. Des faits partiels peuvent être gravés dans cette mémoire, non pas une fois, mais des milliers de fois, et cette impression des plus petites scènes de notre vie offre au lucide assez d'espace pour y découvrir un ciel,

une terre, des lieux dans lesquels il se promène à son aise. Quel est donc l'espace que peut remplir une âme, en comparaison de celui que doivent remplir ces images dans notre mémoire ? Répondez, princes de la science. C'est un spiritualiste qui vous adresse cette question et vous condamne au ridicule dont vous le couvrez, si vous ne pouvez la résoudre ! Je vous le répète, sachez que le lucide voit dans votre pensée, *ce que vous ne pensez plus, mais ce que vous avez pensé ; ce que vous ne voyez plus, mais ce que vous avez vu ; ce que vous n'entendez plus, mais ce que vous avez entendu.* Ainsi les secrets serments que vous avez faits à la jeune fille que vous avez trompée, déshonorée, abandonnée ! il les voit et vous les dira, il voit aussi les larmes que vous avez fait répandre, il vous entend chanter la romance qui captivait son cœur et que vous avez oubliée, ainsi que la victime, dont l'image ne vous a point quitté, vous la posséderez encore dans l'éternité ! Elle fait partie de vous, vous ne pourrez l'en détacher. Tout est présent et plein de vie aux yeux du lucide. Quand les corps qui ont exécuté ces actions sont rongés par les vers, il les voit agir, les entend parler, parle avec eux, se promène dans les lieux qui ne sont plus ; il trouve de ces tableaux, de ces scènes dans le domaine

de votre mémoire autant qu'il s'en peut passer dans l'univers! Entendez-vous l'univers? Vous êtes donc un univers, répondez? Non, puisque l'univers est un composé d'une multitude d'unités, et qu'au contraire ces unités, ces lieux, ces scènes peuvent exister chez vous des milliers de fois; vous êtes donc des milliers d'univers? Vous êtes plus encore!!! Eh bien! si vous ne pouvez répondre à cette question, étudiez cette âme, chef-d'œuvre de la création, vous lui accorderez bien un peu d'immortalité, puisque les plus infâmes actions en ont. Dites qu'à défaut de mieux vous étudierez les révélations que M. Swédenborg m'a faites au sujet de la nature des pensées, qui sont des êtres vivants, engendrant, s'immortalisant comme nous, systèmes des corpuscules, des émanations, des images, pressentis, démontrés sous une multitude de faces depuis Pythagore à saint Martin, depuis M. Delachambre, dans son *Traité du système de l'âme*, aux savantes propositions du docteur Gall, par ses protubérances, progressant, débordant et troublant les autres localités. Cet assemblage d'atomes ne peut agir sans vie! Le mot atome emporte avec lui une forme quelconque, le mot vie emporte aussi un moi. Ainsi, quelles formes donnerez-vous aux pensées du docteur Gall? quelle vie donne-

rez-vous à cet atome, si ce n'est la forme de la chose même ? si ce n'est un moi qui s'unit à un autre moi. Cet atome, tout minime qu'il est, se meut dans un but qui sort d'une volonté : voyez où nous arrivons : s'il n'y a rien de mort dans la nature. Tout y est donc vivant d'une vie divisée à l'infini, portant des formes à l'infini ! Nous voyons que les pensées et les actions humaines ne sont pas perdues pour le lucide, qu'elles sont bien agissantes, en un mot, des images vivantes : les sons, le chant vibrent à son oreille ! pensez-vous un son ? qui nous paraît avoir entré en vibration matérielle voilà vingt ans et plus, touche avec la même force et harmonie l'ouïe du lucide : il résonnera ainsi toute l'éternité, et cette impression d'actions, d'images ne s'effacera jamais : elle agira toujours, vu qu'il n'y a pas une molécule de la création matérielle ou spirituelle en repos ; nous ne pouvons donc pas priver ces actions, ces sons, ces pensées, ces images enfin d'une vie non généralisée, confondue dans le torrent de l'existence universelle ; mais individualisée, ayant une forme qui leur est propre, puisque le lucide les retrouve en tout temps ; elles sont donc spirituellement, comme nous l'ont dit le guide de Binet, MM. Mallet et Swédenborg, indestructibles, inaltérables, éternelles. Tout

étrange que paraisse cette révélation, il ne faut qu'y réfléchir pour l'admettre. Il en est de même pour l'expliquer, je tâcherai de le faire dans un ouvrage qui fera suite à celui-ci. »

C'est ce que j'ai tenté de faire dans le cours de nos conférences, mon cher Gustave. Je ne sais si, d'après des faits si positifs, on peut argumenter avec succès ?

Gus. — Je n'essayerai plus de le faire, mon excellent ami ; j'avais fait trop peu d'attention à cette pièce, sans quoi je ne t'eusse pas, jusqu'à ce jour, querellé comme un ignorant que je suis. Tu as bien raison ; que savons-nous, en comparaison de ce qui nous reste à savoir ? D'où partons-nous ? où allons-nous ?

ALF. — Nous sortons de Dieu, mon ami, et nous retournons à Dieu ; nous sommes des voyageurs égarés dans ce labyrinthe universel, l'œil bienveillant de notre bon père veille sur nous, il ne refuse sa divine lumière à personne, sachons seulement le lui demander avec respect et humilité. Je vais encore te citer cet excellent article, tiré d'un ouvrage d'homœopathie du docteur Mure, savant philosophe, dont j'ai fait la connaissance avec plaisir. Cet ouvrage est intitulé : *Doctrine de l'école de Rio de Janeiro*, 1849, le voici :

« Il nous a paru urgent d'acquérir à l'ho-

mœopathie une notion déjà évidente pour les métaphysiciens, les théologiens et les magnétiseurs. Si le temps et l'espace ne sont que *des formes de notre esprit*, l'étendue, l'attraction et tous les autres attributs de la matière ne sont également que des formes purement idéales. Si l'homme est l'image de Dieu, il doit participer au don créateur au moins dans les limites de son organisme. »

Notice sur cette école, même ouvrage, pages 48 et suivantes, dans une magnifique pièce de vers lue au soixantième anniversaire du doctorat de Hahnemann, je trouve ceux-ci, remarquables par leur rapport avec le système dont nous nous occupons.

Il est autour de nous, il est dans la poussière
Qu'illumine un instant un rayon de lumière,
Un infini plus grand, plus merveilleux encor
Que celui qui là-haut s'écrit en lettres d'or ;
Chaque atome a ses lois et contient en lui-même
L'ordre que détermine et règle son système.

.
.

Ecoute donc en toi, tu sauras ce mystère,
Homme, qui te rattache à toute la matière :
Chaque être, tour à tour, s'il est admis en toi,
Te parlera son verbe, et tu sauras sa loi.
C'est ainsi que tu peux, toi, faible créature,
Pénétrer les secrets de la vieille nature.

Cet auteur cite, page 24, une thèse de M. Ackermann, dans laquelle se trouve cette pensée éloquente :

« Le don créateur, ce sublime attribut de Dieu, est évidemment concédé à l'homme, et c'est ce que les écrivains sacrés ont entendu quand ils ont dit : *Dieu a créé l'homme à son image*. Or, cette similitude ne peut être complète qu'autant que nous participons au pouvoir surnaturel de corporifier les substances spirituelles, ou tout au moins de *matérialiser* dans le temps notre âme *immortelle*. »

Je trouve encore dans le onzième volume des *Mémoires d'outre-tombe*, par Châteaubriand, cette réflexion, qui peut clore dignement mes citations :

« L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir ; il porte avec lui *l'immensité*. Tel accent échappé de votre sein ne se mesure pas et trouve un écho dans des milliers d'âmes ; qui n'a point en soi cette mélodie la demandera en vain à l'univers. Asseyez-vous sur ce tronc de l'arbre abattu au fond des bois : si dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence, vous ne trouvez pas *l'infini*, il est inutile de vous égarer aux rivages du Gange. »

Je pourrais ramasser ainsi une quantité in-

nombrable de pensées, en faire des volumes qui prouveraient que notre siècle est fécond en hommes qui lèvent avec bonheur un coin du voile qui nous cache nos rapports avec l'univers ; mais j'ai déjà trop abusé de ta complaisance. Si j'ai pu un moment t'intéresser et devenir instructif, que je ne gâte pas ces résultats par l'ennui.

Gus. — Je t'écouterais ainsi une éternité ; mais, à montour, je ne veux pas être exigeant ; seulement, permets-moi de te demander qui a pu te faire croire à l'homœopathie ? Là se borneront mes dernières questions ?

ALF. — Ce sont les antagonistes de l'homœopathie eux-mêmes qui rient de la puissance de la molécule sur le tout, quoique admettant le tout esclave de la molécule.

Gus. — Comment cela ?

ALF. — 1° N'ont-ils pas reconnu, écrit, enseigné qu'un grain de vaccin a la puissance de protéger l'homme contre le fléau de la petite vérole un temps indéterminé ? Un grain d'humeur introduit dans un bras sain agira contre une maladie si cruelle pendant un certain nombre d'années ! Réfléchis à cette proposition !

2° Ne lascèrent-ils pas et ne saturèrent-ils pas de vinaigre une lettre qui vient d'une contrée où une maladie épidémique existe ? C'est donc

que cette lettre peut contenir une puissance de contagion suffisante pour empoisonner toute une province? Comment cette puissance agira-t-elle, comment s'introduira-t-elle chez l'individu qui la touchera? Qui donc, chez elle, a la propriété de faire de tels ravages, si ce n'est quelque chose de vivant et d'intelligent?

3° Ne reconnaissent-ils pas qu'un galeux, qu'un fiévreux, par le simple contact, communiquent le mal qui les dévore?

4° Les maladies vénériennes sont-elles autre chose qu'un faible contact dont toutes les précautions de propreté ne peuvent détruire le poison?

5° Les maladies nerveuses sympathiques, qui peuvent révolutionner des masses à la fois, altérer leur jugement, développer chez l'homme des forces inconnues, et mille et un phénomènes inadmissibles, ne prennent-elles pas leur source dans le contact? moins encore, dans la vue d'une action? que dis-je, dans une simple idée d'un individu?

6° N'ont-ils pas reconnu les innombrables propriétés des poisons, dont quelques-uns n'ont besoin que d'être respirés une seconde pour donner la mort ou faire perdre la raison?

7° La piqûre des reptiles venimeux ne produit-elle pas instantanément le plus grand

trouble et la mort chez l'être le mieux portant ? Qu'est donc le volume du venin introduit, en comparaison de la masse de vie qu'il désorganise en quelques minutes ?

8° N'ont-ils pas reconnu l'influence des envies chez les femmes enceintes ; envies qui, chez l'être qui les porte, seront plus ou moins apparentes, selon le règne auquel elles appartiennent et les saisons où leurs types se développent ?

9° N'ont-ils pas reconnu la puissance incontestable de la foudre ? Qu'est donc cette étincelle électrique, auprès du rocher qu'elle emporte avec elle, de cette barre de fer qu'elle fond, de ces humains dont elle paralyse les forces et confond l'orgueil ?

10° L'électricité, le galvanisme ne sont-ils pas des moteurs puissants, dont le simple contact fait sentir leur action à des distances énormes, en moins de temps que l'homme n'en met à penser à ce phénomène ? Le simple fluide invisible qui sort de leur sein ne meut-il pas des machines au-dessus des forces humaines ?

Le magnétisme a-t-il une moins grande puissance de propulsion et d'attraction ? N'a-t-on pas vu et ne voit-on pas tous les jours des magnétiseurs annuler des forces adversaires à leur volonté ? M. du Potet ne fait-il pas marcher

ainsi des groupes de sept ou huit personnes en dépit de leur refus d'agir, etc. ?

11° Ce grain de poudre, cet imperceptible filament de coton, après les préparations nécessaires, ne peuvent-ils pas déplacer cent fois leur volume ?

12° Cette goutte d'acide ne corrode et ne brûle-t-elle pas ce métal qui est mille fois plus pondérable qu'elle; ne change-t-elle pas les propriétés de cent substances différentes avec lesquelles elle est mêlée, dénaturant leur arôme ainsi que leur couleur ?

13° Ce grain de musc ne remplit-il pas de son arôme ou ne change-t-il pas l'arôme d'un espace quelconque représentant des millions de fois son volume ?

14° De cet arbre fruitier, sur lequel on greffe une infime molécule d'un autre arbre, les sucres ne vont-ils pas être paralysés dans leur ascension, en passant dans ce simple bourgeon, au point de produire d'autres fruits d'une forme, d'une couleur, d'une saveur, d'un arôme différent, et cela pendant un nombre d'années plus ou moins considérable ?

15° Cette simple graine de mil, tombée accidentellement sur cette terre, ne va-t-elle pas attendre un an, pour développer tous les sucres attractifs qu'elle contient, qui concourent cha-

cun selon leurs besoins à absorber une quantité d'autres sucs, de formes, de saveurs et d'aromes dont ils auront besoin pour reproduire à leur tour des graines semblables qui pourraient couvrir notre globe ?

Que veux-tu que je n'admette pas en voyant qu'un regard de femme peut rendre un homme fou ! Oh ! mon ami, des milliers d'exemples semblables s'offrent continuellement à la pensée de celui qui veut observer, et lui démontrent le néant de notre savoir et de nos sarcasmes ; Dieu l'a voulu ainsi. Celui qui rit le plus de nos études est celui qui, sans le désirer, nous donne les moyens de mieux connaître.

C'est de l'argumentation que naît la lumière.

Qui vous plaisante vous ouvre les portes de la science.

L'homœopathie est appelée à fondre en un seul tous les systèmes parus jusqu'à ce jour.

Elle deviendra la preuve irrécusable, mathématique et *matérielle* du spiritualisme.

Elle prouvera que le tout de l'espèce est dans la moindre molécule de l'espèce, et que jusqu'à la raison humaine est *dépendante* des caprices de ces molécules, ce qui sera une continuelle source de mortifications et d'abaissements pour l'orgueil de l'homme, et une con-

tinuelle source d'admiration pour le philosophe.

L'homœopathie, en philosophie, est ce qu'il y a de plus concluant, de plus positif dans les découvertes des temps modernes ; elle est la puissance de la vie dont le magnétisme est l'amour, la démonstration de l'individualité moléculaire, dont le magnétisme est l'alliance.

Ces deux sciences doivent régénérer le monde, s'il est possible de changer quelque chose à son état actuel !

Pour ce qui concerne les propriétés curatives de l'une et de l'autre, elles doivent être bien grandes, si l'on en juge par la puissance contraire qu'elles ont sur l'organisme humain ; le tout est d'en savoir faire une juste application. Plus ces sciences seront développées, plus elles satisferont à nos besoins ; mais n'en abusons pas, ne jouons pas avec leur puissance qui nous est encore inconnue : Je t'en parle avec connaissance de cause, ce qui est le plus utile à l'homme peut lui devenir très-funeste ! et cet infinitésimal duquel chacun est prêt à rire, pourrait très-bien faire repentir notre orgueil de son hilarité. L'homme pourrait être moins qu'un globule de *noix vomique*, et perdre son arrogance sous la simplicité d'un

ATOME! Que dis-je, la simplicité! l'infinie puissance de cet **ATOME**.

Mais n'avons-nous pas vu plus fort que la puissance des globules homœopathiques? En déposant nous-mêmes, par le seul acte de notre volonté, les goûts et effets de tous les remèdes ou substances connues, dans un simple verre d'eau auquel nous avons commandé d'opérer selon les besoins du malade?.....

N'existe-il pas une médecine, dont je n'ose te parler qu'à l'oreille, qui est celle de la *parole*, la parole vivante qui dit que cela *soit*, et cela *est*, médecine des Christ, des Saints, des Gasner, Greatrake, Hohenlohe, Saint-Amour, Laforgue, de tous les thaumaturges en général, de nos toucheurs des campagnes, de nos diseurs de neuvaines, de la foi, de la volonté, médecine dont la vertu peut même être renfermée dans le seul nom d'une plante!!!

Je m'arrête; car tu ne m'écouteras plus, que par pitié! J'ai offert à tes yeux des pierres bien précieuses, sache les apprécier, et que le Seigneur soit avec toi!.....

CONCLUSION.

La masse de questions que nous venons de soulever dans une seule (celle du microcosme) est capable d'effrayer le plus ardent métaphysicien, parce que toute vraie qu'elle puisse être, elle n'en est pas moins entourée d'une masse infinie d'autres propositions avec lesquelles elle se trouve en désaccord, je n'essayerai donc pas d'écrire de nouvelles pages pour ajouter à celles qu'on a lues. Ayant déjà trop abusé de la complaisance de mes lecteurs, je préfère les laisser dans cette nouvelle étude maîtres et disciples, interrogeant sans prévention aucune la voix de leur conscience, et invoquant avec amour la lumière divine, avec laquelle on peut tout, et sans laquelle on ne peut rien.

Détaché alors de tout système, de toute croyance religieuse, remis dans le vrai berceau de la nature, sous la protection de celui qui ne peut se tromper, ni tromper, chacun sera plus apte à concevoir, lire, relire, étudier, expérimenter ce que j'écris, et à conclure dans mon sens ou le rejeter. Si ce que j'ai avancé est vrai, beaucoup des mystères du somnambulisme

nous seraient expliqués, les vues à distance, du passé, du présent et de l'avenir, pourraient tomber sous nos sens.

Un jour, je parlais avec M. Hébert de Garnay, gérant du *Journal du Magnétisme*, sur les vues à distance et rétrospectives des lucides, en lui faisant remarquer toute l'étendue de cette faculté. Ce monsieur, dont l'instruction et la sagacité ne sont pas à mettre en doute, me fit part de cette réflexion dans laquelle il croyait voir l'explication de ce phénomène. « Le lucide, me dit-il, se trouve peut-être dans cet état au milieu du monde des causes, comme le mathématicien, le musicien, le grammairien sont au milieu des figures qui leur servent à composer leurs ouvrages ; des milliards infinis de compositions et de conceptions se résument dans les vingt-cinq lettres de l'alphabet, les dix chiffres de l'arithmétique et les sept notes de musique ; il ne s'agit, pour le lucide, que de reconnaître la valeur de chaque figure pour, partant d'elle, aller à l'infini. »

Cette pensée de mon savant adversaire (en spiritualisme) était trop bien appropriée aux questions dont nous nous sommes occupés pour ne pas la soumettre à mes lecteurs, parce qu'elle n'est pas sans mérite, et qu'elle me fait regretter que M. Hébert n'ait pas continué de

m'honorer de ses studieuses réflexions. Lorsque j'ai avancé cette proposition, « que chaque germe d'une espèce quelconque était le tout de son espèce, » je n'ai pas cru devoir m'arrêter à la difficulté matérielle qu'offre une telle assertion pour m'en rendre compte, je l'ai étudiée par mille comparaisons, de l'ordre de celles qu'on a lues dans cet ouvrage; la pensée, à plus forte raison telle que nous l'entendons dans notre état matériel, offre moins de difficultés à subir cette définition par la non-pondérabilité qu'elle présente à nos sens. En effet, acceptant les deux mondes dans l'état dans lequel nous les comprenons, nous n'en admettrions pas moins que notre âme est de la nature des pensées; étant de cette nature, elle ne peut pas offrir plus de pondérabilité que celles-ci; n'offrant pas plus de pondérabilité, elle n'a plus besoin des matières pondérables qui étaient utiles à son corps matériel pour exister. Affranchis de ces besoins, nous ne pouvons pas lui refuser d'être où elle veut, dans ce qu'elle veut, et ce qu'elle veut en sa qualité de molécule d'une substance que nous pressentons sans la connaître, que nous admettons sans analyse, à laquelle nous croyons comme à l'air, au vent, sans la voir. Si notre âme est de la substance des pensées et ne tient

pas plus d'espace qu'elles, dites-moi quel espace tient la pensée de l'éternité, qui nous représente des millions de siècles, les siècles des années, les années des mois, les mois des jours, les jours des heures, les heures des minutes, les minutes des secondes, et ces dernières ne sont encore que le commencement d'un nouvel infini. Nous ne pouvons cependant prononcer le mot éternité sans convenir que ce mot renferme cette nomenclature que nous venons de citer; le mot homme renferme-t-il moins de variétés, de disjonctions, d'individualités de l'extrémité de ses cheveux matériels à l'extrémité de ses pieds; n'y a-t-il pas une infinie nomenclature de molécules visibles autour desquelles se groupent une non moins grande nomenclature de propriétés définies, qui ne définissent encore rien. Entrons dans l'intérieur de cet être, pénétrons dans le domaine de sa raison; par ce mot *raison*, nous ouvrons le sanctuaire de ce qu'il est possible de penser à mille générations successives. Descendons vers ses organes de reproduction, nous nous retrouvons en face d'une création éternelle, et tout cela dans le mot homme; nous ne pouvons le prononcer sans que les simples réflexions que je viens de présenter ne se développent à notre esprit. Qu'est donc le pou-

voir magique d'un mot, d'un simple mot, pour ainsi représenter successivement groupées autour de lui le tourbillon universel des individualités de son espèce ? Ainsi donc, pour peu que nous arrétions un moment notre attention sur ces simples propositions, nous en concluons qu'il n'est pas plus difficile à l'estatique, en se trouvant au milieu de cet univers microscopique, de prendre connaissance sur chaque une des tablettes qui garnissent cette vaste bibliothèque ; de la pensée dont il désire la solution, que le bibliothécaire n'éprouve de difficulté en prenant la *Méropé* française de Voltaire, de s'entretenir avec Polyphonte, ou ce jurisconsulte, en prenant le *Code des Codes*, de connaître la loi qu'il veut consulter. Dieu, qui est l'imprimeur de ces codes universels, n'en a pas limité le nombre ; tous sont dans un, et un dans tous, ou, pour être plus explicite, en en voyant un on les voit tous, et en les voyant tous on n'en voit qu'un. Nous pouvons donc être une infinité de tout, individualisés dans le seul tout, qui est Dieu, comme cette figure que je viens d'emprunter à la matière est un tout dans les autres tous. Nous ne refuserons pas sans doute à l'esprit ce que nous accordons à la matière.

Ainsi l'estatique n'a qu'un désir à manifes-

ter pour percevoir, dans ce désir, ce qu'il veut y voir, vu que ce désir est le contenant de la chose même, comme le mot *Code* est le contenant des lois, *homme* celui des hommes, *éternité* celui des siècles, *univers* celui de la création. Ce sont des notes de l'harmonie universelle qui sont gravées dans tous les êtres; il ne faut que poser une pensée sur une des touches de ce sublime instrument pour que le son en sorte comme résultat. C'est ainsi que l'avait compris la société de l'harmonie d'Ostende, dans un ouvrage qu'elle publia en 1786, où l'on trouve cette phrase qui résout si bien la question :

« Mais comment (le lucide) connaît-il le passé et l'avenir? le passé et l'avenir sont des connaissances, l'âme les a toutes; du moment qu'elle est mise en liberté, elle les développe. »

Il n'y avait que deux ans que le somnambulisme magnétique était connu, et les magnétiseurs en tiraient de telles conséquences; après soixante années nous n'en sommes pas encore arrivés là. Oh! progrès!

Les extatiques ne vont donc pas dans tel ou tel lieu, ne fouillent pas dans le passé ni dans l'avenir; tout, dans cet état, est présent pour eux et en eux, comme toutes les lois inscrites dans le Code s'offrent à la vue du magistrat qui

veut les consulter. Ce magistrat ne dit point : Cette loi était hier ou sera demain, il dit : C'est la loi du jour, de la circonstance ; toujours au présent, quand on a besoin de l'appliquer. Dans le monde type, où les choses sont inaltérables, elles ne peuvent subir les conséquences des lois du temps auxquelles elles n'appartiennent pas, elles ne peuvent ni avoir été ni ne plus être ; elles sont toujours en harmonie dans l'harmonie des harmonies ! !... et c'est là où il serait rationnel de dire avec Châteaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* : « **Tout ce que j'ai connu vit autour de moi. Selon la doctrine indienne, la mort ne nous détruit pas, elle nous rend seulement invisibles.** »

Certes, ce ne sont pas là les croyances de la métempsycose, croyance la plus répandue de l'univers, dont le berceau dans l'Inde voit ses langes s'étendre jusqu'en Europe ; nos contes de fées ne sont qu'une des phases de cette transmigration d'âmes dans tel ou tel corps, dans tel ou tel règne ; quelques lucides partagent cette opinion de nos jours. Nous devons nous expliquer à cet égard comme nous l'avons promis 1^{er} volume des *Arcanes*.

Beaucoup de personnes ont aussi une intuition, une espèce de souvenir d'une vie antérieure dans un autre corps et un autre lieu ma-

tériel. J'ai connu de ces personnes avec lesquelles j'ai eu des controverses très-longues sans en avoir obtenu d'heureux résultats, vu que ces personnes touchent de très-près par l'esprit à l'état somnambulique qui, par conséquent, peut confirmer avec une grande facilité leur croyance par les perceptions ou intuitions qu'elles peuvent avoir de faits passés qui semblent leur appartenir. Elles sont, dans cet état, ce que le lucide magnétique est dans le sien ; les faits qu'on fait percevoir à ce dernier à volonté, dans lesquels ils trouvent toute l'objectivité des lieux et des personnages dont on l'entoure par la simple pensée, s'il désire un moment se substituer à une personne qu'il perçoit, il s'identifiera tellement avec elle qu'il l'imitera dans ses moindres gestes, saura ce qu'elle savait, fera ce qu'elle a fait, etc., etc. L'état dans lequel met le haschisch prouve cette faculté à priori ; vous êtes la chose même sur laquelle vous portez votre attention, vous l'êtes le temps que vous désirez, vous pouvez donc être changé ou voir changer en arbre, en rocher, en animal, un être quelconque sur lequel vous faites peser cette fausse observation, et cela ne rencontre aucune difficulté, puisque, spirituellement, toutes ces choses sont une molécule de votre être, une des milliards des pensées qui le composent. Subs-

tituez une de ces pensées à votre individualité propre ou à celle que vous désirerez, vous vous croirez l'être que représente la pensée par laquelle vous avez désiré être remplacé, dominé, *désindividualisé*, dirai-je; mais qu'une saine observation vienne à votre aide, vous verrez bientôt que vous et cette pensée dominante faites deux dans un. Que les anciens aient pu entrer dans cet état naturellement ou artificiellement, dans lequel ils auront perçu cette masse de sensations et de formes passées, présentes et futures que l'homme peut sentir, revêtir ou percevoir, ils en auront déduit que nous passions matériellement par cette suite d'états, et de là créer le système de la métempsycose. Combien de personnes, de nos jours, croient avoir déjà vu tel lieu, telle ville, etc., avant d'y être venues? Lorsqu'elles y viennent pour la première fois, elles sont tout étonnées d'en reconnaître les moindres détails comme si elles étaient nées en ces lieux; cela ne prouve pas qu'elles les aient réellement habités antérieurement et matériellement, cela peut simplement faire supposer qu'elles en ont eu connaissance dans un accès de somnambulisme naturel, un songe, ou tout autre état dont le souvenir échappe à leur observation, et de là conclure qu'elles ont vécu antérieurement. Sans chercher à séparer l'er-

reur de la vérité, l'état d'extase et de somnambulisme sont des moyens très-puissants pour décider la question, qui d'ailleurs est contraire aux lois de l'univers. Il n'y a pas d'exemples matériels que les germes ou âmes puissent perdre ainsi leur individualité; certains germes peuvent bien, il est vrai, subir des modifications dans leur émanation extérieure sous la main de l'homme ou de la nature; mais il y a loin de là à voir un volatile devenir homme, un singe pigeon, ou une rose une huitre, comme l'admet la métempsyose; il est plus naturel de croire que chaque être, dans la création, représente une nuance d'un tableau où sont peintes toutes les richesses de la nature; ou est une fleur du vaste parterre universel! !... Ne confondons pas la fusion des molécules matérielles entre elles (qui peuvent ainsi concourir à la reproduction de corps matériels une infinité de fois), avec la transmigration des âmes; la transmigration des âmes serait un complet anéantissement de l'individualité, du moi, pour un temps plus ou moins long, quand au contraire toutes les molécules matérielles conservent à nos yeux la leur. L'esprit, dans l'état de lucidité, peut, il est vrai, par le secours du rapport qu'il lie avec chaque molécule d'un corps quelconque organisé, connaître le passé

de cette molécule et entrer en rapport avec tous les corps qu'elle aura concouru à former, parce que le tout est dans la partie comme la partie est dans le tout ; mais de là en conclure que chaque âme doit successivement passer par tous les états, toutes les formes, toutes les joies et peines de la création pour jouir de la félicité éternelle, serait une croyance désespérante ; Dieu seul sait quand la fin de cet infini de transmigrations arriverait ; d'ailleurs, nous avons une preuve sans réplique du contraire dans les apparitions que nous sollicitons tous les jours des personnes décédées à des époques plus ou moins reculées, personnes qui toutes sont loin de partager cette croyance.

Un jour je mis Adèle en rapport avec un de mes amis qui croit fermement avoir été plusieurs personnages de l'antiquité, d'après des révélations à lui faites par des lucides qui voient ainsi ; Adèle fit la proposition suivante à ce monsieur, voyant qu'elle ne pouvait changer par le raisonnement ses idées à cet égard : « Faites demander (dit-elle) à des lucides ignorant l'histoire, si vous n'avez pas été tel personnage illustre de telle époque, vu que ces lucides ont toujours le soin de flatter notre vanité en nous décorant des plus beaux noms des temps passés, redemandez un autre jour si vous

n'avez pas été tel autre personnage qui a vécu en même temps que le premier, faites ainsi une demi-douzaine d'expériences, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir sur ce sujet; vous aurez été tous les personnages en question, vivants à la même époque, ce qui vous prouvera que tout cela n'est qu'une erreur de l'esprit. » Cette proposition d'Adèle est sans réplique; on peut en faire l'expérience; aussi ce monsieur refusa-t-il de la tenter, tellement il aurait été malheureux de détruire sa croyance. Comment connaître la vérité avec de telles dispositions? L'école fouriériste tente d'implanter ce système en Europe; elle classe chaque transmigration dans des groupes qui doivent concourir à former une harmonie universelle. Ce système n'est qu'une création de mots qui sont loin de satisfaire la raison; la simple objection suivante embarrasserait Fourier lui-même : « Si c'est l'homme qui a besoin de se perfectionner individuellement en passant par tous les états, les sensations, les joies et les peines de la création, je donne à un tel homme, non pas huit cent transformations à subir, mais des millions de milliards; car supposer un moment la nécessité de tel état et de telle sensation, c'est supposer celle de telle autre; qu'on voie les myriades de successions d'états qui doivent nous

être imposés pour parvenir à la connaissance des félicités éternelles, connaissance qui ne doit arriver qu'à la fin de cet infini.

Si c'est au contraire la société qui doit être perfectionnée en général, il n'est pas nécessaire à l'âme qui a coopéré pour sa part à cette perfection, de revenir y travailler de nouveau; qu'elle laisse ce soin à celles qui lui succèdent, vu que chaque siècle se perfectionne par le secours des êtres qui le composent; en plus, cette théorie démontrerait un nombre arrêté d'âmes créées, ce que récuse l'expérience et les lois de l'infini, et ce que récuse encore mieux cette autre proposition, appuyée aussi sur l'expérience: *De chaque âme peut être tiré un nombre infini d'images qui représentent de véritables âmes en tout semblables à celles dont elles sortent, possédant leur individualité personnelle et les mêmes propriétés, quoique ne faisant qu'une entre elles et l'âme type.* Ce qui est retrouver un nouvel infini dans l'infini lui-même!!!

On ne peut donc accepter la croyance à la métempsycose sans une plus correcte démonstration; que ne dira-t-on pas et que n'admettra-t-on pas quand on aura passé par l'état du haschisch et qu'on aura étudié à fond les précieuses facultés des lucides. Que de systèmes crouleront, que d'autres leur succéderont! Y

trouvera-t-on le vrai, le bon? Je l'ignore. Travaillons, étudions, espérons.

Le but de cet ouvrage et des expériences qu'il propose a donc une portée spirituelle plus étendue qu'on ne serait disposé à le penser. Arrivez à convaincre l'homme de l'existence d'un monde autre que celui qu'il connaît, vous ouvrez son esprit à l'étude; peu vous importent ses conclusions à partir du moment où il pense qu'il n'est plus cette chose à la bouche béante, écoutant l'un et l'autre, cherchant du regard ce qu'on lui enseigne, et ne voyant rien; mais si vous arrivez, au contraire, à lui montrer du doigt ce vaste chemin qui conduit aux connaissances les plus sublimes de la création; si cette création, dans son état type, devient palpable à ses sens, répond aux désirs de son cœur, il voit alors quelque chose qui l'intéresse, qui le captive. Ce premier coup d'œil de l'esprit ne lui suffit plus; il veut revoir, revoir encore, et sous toutes ses faces, ce mystérieux mécanisme de la vie qui l'étonne, et duquel il ne se doutait pas; il étudie, raisonne, conclut selon lui, et non plus selon les autres. Qu'on lui crie qu'il est un fou, qu'il s'égare dans le labyrinthe de son imagination, il répondra : Il y a assez longtemps que j'entends parler de l'imagination : je veux l'é-

tudier, puisque je suis à même de le faire. A partir du moment où il connaîtra l'alphabet de la nature, il voudra en connaître la langue, et vous n'aurez plus devant vous un sac, dans lequel vous mettiez ce qu'il vous plaisait d'y mettre, mais un homme intéressé à vider la question qui l'occupe, et qui dans quelques heures, en saura plus que tous vos livres; des siècles passés et présents n'auraient pu lui en apprendre; il saura que de son affection et de ses croyances présentes dépendent ses affections et ses croyances futures; que plus il aura étudié dans son état matériel, moins il aura à apprendre dans l'état spirituel, dans lequel il entrera, non pas en simple écolier, mais en professeur.

Si l'on savait que dans cette connaissance il y a tout un rachat humanitaire, un progrès immense, on y ferait quelque attention, et j'aurais la douce consolation d'avoir fait quelque chose d'utile pour tous mes frères que j'aime; oh! oui, il faut bien les aimer, pour leur parler un langage comme celui-ci, langage qui me fera couvrir de ridicule par ces pauvres cœurs aveuglés, moins méchants qu'engourdis dans un état duquel aucune puissance humaine ne cherche à les tirer.

Nous allons passer à la connaissance d'un

petit Guide du haschisch, dans lequel nous enseignerons à chacun la manière que nous croyons la meilleure pour obtenir les résultats que nous avons proposés.

GUIDE DE L'EXTATIQUE PAR LE HASCHISCH.

Pour entrer en matière, nous allons emprunter au *Répertoire de pharmacie*, par le docteur Bouchardat, tome vi, novembre 1849, pages 129 et suivantes, quelques détails historiques sur cette précieuse substance. Il dit : « L'usage des préparations enivrantes du chanvre appelé par les Arabes haschisch, remonte aux âges les plus reculés. Originnaire de la Chine et de l'Inde, cette plante fut pendant longtemps le monopole des peuples de ces contrées ; les Persans ayant ouvert des relations avec l'Inde, introduisirent le chanvre chez eux, et l'employèrent aux mêmes usages que les Chinois et les Indiens. Tout le monde connaît le terrible et fréquent emploi qu'en faisaient, dans le moyen âge, quelques princes du Liban, entre autres le chef féroce désigné sous le nom de *Vieux de la Montagne* qui, par les hallucinations qu'il procurait à ses sicaires, faisait servir ceux-ci à ses projets homicides, en leur assurant, après leur mort, la jouissance de toutes les félicités célestes. »

» Importé en Egypte par le calife Ahmet, vers l'an 815 de l'hégire, ce n'est guère que pendant l'occupation française que le haschisch a été bien connu des Européens, et que Desgenettes en a décrit les singulières propriétés.

» Les personnes qui ont pris du haschisch savent avec quelle énergie il agit sur le système nerveux; combien d'idées étranges, excentriques, incroyables se pressent dans le cerveau. Dans la pluralité des cas, si la dose n'a pas été trop forte, on éprouve une sensation de bien-être, qui se traduit par une exhalation des plus extravagantes. A cet état succède un peu d'assoupissement, qui est bientôt suivi d'un sommeil entremêlé de songes agréables. Mais une autre chose remarquable, que présente ce genre d'ivresse, c'est que la tête est parfaitement libre, et qu'on ne perd nullement la conscience de ce qui se passe autour de soi; c'est du moins l'effet que j'en ai éprouvé, à plusieurs reprises, en avalant un peu de principe actif, que je venais d'obtenir.

» Ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus incroyable, je le répète dans les effets du haschisch, c'est cet état de béatitude, de bonheur imaginaire, dont la description la plus séduisante peut à peine donner une idée.

n..... Parmi les préparations enivrantes que font les Arabes avec la plante du haschisch, la plus active est l'extrait gras, qui fait, en quelque sorte, la base de toutes les autres. Le principe actif étant de nature résineuse, ils se servent, pour le dissoudre, d'une substance grasse, telle que le beurre. Le meilleur mode de préparation est le suivant : on met dans une chaudière 3 kilogrammes de touffes de haschisch concassées, on ajoute assez d'eau pour que la substance végétale surnage, et l'on fait bouillir jusqu'à réduction de moitié ; on ajoute alors 3 kilogrammes de beurre, et l'on entretient l'ébullition pendant douze heures, en ayant soin d'ajouter de temps à autre assez d'eau pour remplacer celle qui s'est évaporée, et pour empêcher ainsi la masse de brûler. Une chose essentielle à observer, c'est qu'une fois l'opération terminée, le produit est d'autant meilleur que la quantité d'eau restante est moindre au bout du temps indiqué. Le beurre chargé de toute la partie résineuse prend une couleur verdâtre très-prononcée ; on passe alors à travers un linge, en exprimant fortement. Par le refroidissement, le beurre se solidifie et surnage le liquide excédant, qui est fortement chargé de toute la matière extractive gommeuse et de tout le nitre que contient la

plante. Cette eau n'étant d'aucune utilité, on la jette, et l'on conserve le beurre ainsi chargé de principe résineux pour l'usage.

» Cet extrait ainsi obtenu ne se prend guère sous cet état, mais uni à un électuaire connu en arabe sous le nom de *dawa-mesk*, qui signifie remède au musc, et dont il fait la base. Voici comment on le prépare :

» On met sur le feu 576 grammes de sucre blanc, 288 de miel, avec suffisante quantité d'eau pour amener le tout par l'ébullition à la consistance d'un sirop épais. On y jette 192 grammes d'extrait gras avec des noisettes, des amandes et des pignons doux réduits en pâte de chacun 48 grammes, et l'on mêle le tout par l'agitation; on retire la bassine du feu, et pour faire un mélange bien homogène on remue avec une spatule en bois jusqu'à refroidissement, on aromatise ensuite avec quelques gouttes d'essence de roses.

» Cet électuaire est la préparation du haschisch la plus généralement employée. La dose en est d'environ 30 grammes pour une grande personne à jeun, ou au moins deux heures après le repas. On peut favoriser son action en prenant du café, qui, à ce qu'il paraît, augmente l'intensité des effets que l'on recherche, et aussi en fumant. »

Il nous était nécessaire d'emprunter cet article au Répertoire de pharmacie précité, pour prouver à nos lecteurs que la substance que nous leur proposons n'offre aucun danger, surtout prise dans les conditions que nous allons décrire. Il y a deux maisons dans Paris, chez lesquelles on pourra se procurer le haschisch tout prêt à prendre : M. Louradour, pharmacien, rue de l'Ancienne-Comédie, n° 25, et une autre pharmacie, rue Notre-Dame de Lorette. Nous ne connaissons pas les effets produits par le haschisch que vend cette dernière maison, n'ayant employé jusqu'à ce jour que celui de la première

L'auteur que nous venons de citer parle de dose de 30 grammes, comme si cela ne coûtait qu'un centime le gramme et comme si les effets produits par cette substance avaient besoin d'une si grande quantité de matière pour être très-puissants. D'abord cela vaut cinquante centimes le gramme, ce qui mettrait à 15 fr. chaque extase, au lieu que nous nous mettons dans ce précieux état avec 1 fr. 50 c., c'est-à-dire avec trois grammes seulement de haschisch. C'est la dose que nous avons généralement adoptée ; quelques natures sensibles nerveuses, les femmes, par exemple, pourraient n'en prendre que 2 grammes et demi, pour

obtenir des extases plus calmes. Les natures flegmatiques, lourdes, au contraire, en ont besoin de 4 grammes et même cinq. Nous ne sommes jamais allé au delà, ayant toujours obtenu les effets désirés avec cette dernière dose.

Cette substance, comme dit l'auteur précité, est une espèce de pommade grasse et de couleur verte, elle se délaye ordinairement dans du café auquel elle communique un goût qui n'est pas toujours agréable pour les personnes délicates du palais, comme j'ai le malheur de l'être; ayant plus ou moins séjourné en voyage ou dans la boutique du pharmacien (venant du Caire même), elle porte une odeur de rance qui, comme je le fais observer, n'a rien d'agréable au goût; mais qui regarderait à si peu de chose, en pensant aux heureux effets qu'on en attend? Voici donc comme j'ai l'habitude de conduire ces sortes de séances. Selon le tempérament, comme je l'ai dit, j'augmente ou je diminue la dose, mais généralement on en prend trois grammes, on a une tasse de bon café noir, dans lequel on dépose la substance en la délayant de manière qu'elle ne nage pas en huile, au-dessus du café, qui doit être bien chaud et bien sucré; on avale le tout d'un trait ou selon le plaisir qu'en procure le goût, et on

attend environ deux heures que les premiers effets se produisent.

Les personnes impressionnables et qui habituellement ne peuvent prendre du café, sans être très-agitées, doivent ou le prendre très-léger, ou mettre la substance dans une tasse d'infusion de tilleul ; car il ne faut pas aider à l'agitation nerveuse qui se trouve déjà assez stimulée par le haschisch. Il est bon que l'appartement qui sert pour cette expérience soit sec et chaud (l'été est préférable à l'hiver), qu'il y ait un lit de préparé, un fauteuil ou un siège convenable, un ami, ou deux *seulement* pour veiller sur vous, et vous conduire dans l'ordre d'études que vous aurez manifesté connaître avant d'entrer dans l'extase. Que la contrariété, ni la mélancolie n'approchent pas de ce sanctuaire dédié au bonheur ! point de femmes inquiètes, d'enfants pleureurs, d'amis craintifs, de *médecins surtout*. Il n'y a pas d'exemple qu'une extase de haschisch ait eu des suites fâcheuses ; donc il n'y a rien à craindre. Du sang-froid et de l'étude doit être l'état des personnes présentes.

Après une heure et demie ou deux d'ingestion, le sujet paraît éprouver des *inquiétudes* dans les jambes, dans les bras. Les oreilles rougissent, un cercle lui presse avec une cer-

taine force le front, la figure s'injecte de sang, il marche rapidement, ou gesticule, parle avec volubilité, et rit aux éclats sans savoir pourquoi. Le premier rire est suivi d'un second, d'un troisième, enfin c'est à en tordre ses côtes et celles des assistants qui rient aussi de le voir rire; c'est un rire sympathique qu'il faut tâcher de modérer (vu qu'on ne peut l'empêcher dans la crainte de contrarier l'extatique). A cet accès de rire succède un calme parfait, qui fait réfléchir ce dernier sur ce qui vient de se passer; il ne peut s'en rendre compte, et dit fort souvent : C'est drôle. Un deuxième accès de rire vient, puis un troisième, quelquefois distancés chacun de cinq ou dix minutes. Voilà le moment de la vision qui arrive; c'est fort souvent une macédoine d'images plus ou moins grotesques, plus ou moins ravissantes. Laissez passer ces vastes panoramas, attendez que la brusquerie de ces premiers états soit passée, puis approchez de l'extatique et rappelez-lui entre deux visions les questions qu'il veut étudier, prenez-lui la main avec aménité, engagez-le à prier Dieu de lui permettre d'entrer dans un état supérieur. C'est maintenant un somnambule extatique que vous avez entre les mains, sachez le mener, rappelez-le souvent à ce qu'il se proposait de con-

naître avant d'entrer dans cet état, insistez, insistez. Si cet homme est un être studieux, il entrera dans son ordre d'études, vous n'aurez plus qu'à l'écouter, et vous saurez beaucoup. Quoique ces extases soient dominées ordinairement par des idées de bouffonneries, n'acceptez ces dernières que pour arriver à quelque chose de sérieux. Ce que vous voudrez fortement vous l'obtiendrez. Magnétisez du regard un peu l'extatique; car dans cet état, si anti-magnétique qu'il soit, il est une éponge, dirons-nous, magnétique, il est sous votre puissance. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Ne prenez aucun soin d'écrire sous sa dictée, il le fera lui-même le lendemain ou huit jours plus tard. Ce qu'il a vu ne peut s'effacer de sa mémoire, et vous ne perdrez rien de tout ce qui s'est passé.

Si le sujet se trouve éprouver de trop fortes contractions nerveuses, ressemblant assez à des convulsions, ne craignez rien, il ne souffre pas; si sa figure est d'un rouge foncé, soufflez-lui à distance sur le front. Faites quelques passes magnétiques de la tête aux pieds; il n'y a aucun danger. S'il a soif, qu'une écume blanchisse ses lèvres, que les crises nerveuses se succèdent sans extases, ou que ces dernières se

prolongent trop, frottez-lui les tempes avec de fort vinaigre, faites-lui en respirer, acidulez un verre d'eau avec une cuillerée à café de ce vinaigre, et faites-lui prendre cette boisson; l'état cessera bientôt, quelle qu'en soit la longueur. Evitez tous remèdes; la nuit rétablira l'harmonie dans les idées; elles ne peuvent en souffrir, ayez-en la conviction. Si c'est un sujet très-sensible des nerfs qui paraisse souffrir de cet état, faites-lui prendre un verre d'eau sucrée avec addition d'une cuillerée à café de bonne eau de fleurs d'oranger, les nerfs se calmeront; et vous rirez tous, quelques heures plus tard, de votre panique.

Surtout ne redoutez pas les idées fixes, comme celles de se croire fou, changé en un monument ou objet quelconque. Point d'effroi; l'homme redeviendra homme. La folie n'est pas plus possible à la suite de ces extases que l'ivrogne n'est en ribote le lendemain d'une ivresse. Qu'on ait soin de ne prendre cette substance qu'après une entière digestion du dernier repas, qui pourrait en être troublé et troublerait à son tour l'extase. Surtout ne laissez pas sortir l'extatique dans la rue sans l'accompagner avant qu'il ne soit dans son état nor^{mal}.

Voici quelques cas qui se sont présentés dans mes expériences, en dehors de ceux observés ordinairement.

1° Je commencerai par moi. Comme on l'a lu, je n'avais aucune notion sur cette substance, ni sur ses effets; il y avait environ six heures que je l'avais prise sans m'apercevoir d'aucune agitation, lorsqu'au moment où je croyais qu'elle ne pouvait plus agir, commencèrent ses effets, qui furent aussi brusques qu'ils avaient été lents à se développer. Je n'eus que le temps de me mettre au lit, car j'étais dans un état à ne pouvoir supporter d'autre position; mon lit était froid et humide, vu le lieu que j'habitais; nous étions en hiver et le temps n'était pas chaud; j'eus le dos et les reins saisis par la fraîcheur des draps, ce qui contracta les papilles dans le sens opposé que l'état l'exigeait (qui est une douce chaleur), les extases vinrent par secousses et violemment; il me semblait que des bouquets de fibrilles nerveuses se tendaient à la fois et tiraient sur mes poumons comme autant de fils séparés; ce qui me causa des douleurs très-grandes et qui m'inquiétèrent beaucoup. J'eus ensuite un accès de tétanos qui dura assez longtemps pour effrayer les personnes qui m'entouraient; ne connaissant nullement cet état, elles crurent

que j'allais mourir, et cet effroi se reportait sur moi; car, je le répète, l'extatique dans ce moment est une vraie éponge magnétique et sympathique. Loin de me calmer, on aggrava fort ma position; j'eus ensuite l'idée que j'étais fou, je me recommandai aux prières de tous, et tous partageaient mes craintes. Enfin je revins à moi non sans peine, et ce léger accident n'eut aucune suite fâcheuse. C'est pour en éviter de semblables que je prie les personnes qui assisteront à ces sortes d'extases, d'être fermement assurées qu'il ne peut s'ensuivre aucun mal, et par conséquent être calmes; car hors cela le trouble de l'extatique serait doublé.

2° M. Gaspard, dont on a lu la séance, fut pris d'un fort mal au cœur, et eut besoin de rendre de la bile et des glaires dont son estomac était chargé. Il en rendit au moins plein une cuvette; il fut environ six heures ainsi indisposé, je le calmai par le magnétisme, en lui faisant boire de l'eau sucrée à la fleur d'oranger. Cette émission de bile eut un heureux résultat pour la santé de ce monsieur, qui à partir de ce jour eut un grand appétit, digéra fort bien, resta très-gai, ce qui précédemment lui manquait totalement. 3° Un autre monsieur, habile mécanicien, que je connaissais à peine, se trouva mal à l'aise; se voyant dans une maison qui

lui était étrangère, il nous prit ainsi qu'une autre personne présente pour des voleurs et des assassins qui voulaient le tuer ; cette idée domina son extase et réagit sur son physique au point d'avoir aussi besoin de rendre son manger qui n'était pas encore digéré ; cela n'eut aucune suite fâcheuse ; au contraire, le lendemain il eut une extase dans laquelle il vit le problème pour lequel il avait désiré entrer dans cet état. C'était la confection d'un mécanisme pour diriger un ballon ; ce monsieur m'assura n'avoir jamais rien vu de plus parfait pour le fini et la régularité des pièces. Cette réaction du haschisch n'est pas la seule que j'ai vue, il peut revenir ainsi quelques visions le lendemain et le surlendemain. C'est pourquoi je conseille à ceux qui ont un état, ou des occupations qui exigent continuellement leur présence, de ne pas s'exposer à subir les effets du haschisch, s'ils ne peuvent disposer du jour entier et même du lendemain. Ce n'est pas que le lendemain ressemble en rien au jour même, mais il arrive quelquefois des disjonctions de pensées, des saillies, qui sembleraient ridicules aux personnes présentes, qui ne sauraient pas à quelle cause les attribuer.

4° M. Renier, après avoir attendu vainement l'extase désirée, et n'ayant pas éprouvé pendant

cinq heures le moindre aperçu qu'elle viendrait, partit dîner près de chez lui. A peine avait-il fini, qu'il sentit en lui, un trouble qui l'engagea à rentrer, et bien lui en prit, car un mal de cœur, des vomissements et des visions incohérentes se succédèrent et le forcèrent de se mettre au lit. Après quelques heures de repos, il fut rétabli.

5° M. Lecocq, à sa deuxième séance de haschisch, éprouva la même incommodité qui ne dura qu'une demi-heure. Il avait beaucoup parlé, gesticulé, vu et combiné, ce qui a pu le troubler à ce point.

6° M. Blesson en prit plusieurs fois de suite, désirant obtenir une séance plus concluante que la première, et ne put réussir. Il est le seul auquel j'en ai vu prendre cinq grammes sans en éprouver aucun effet.

7 M. Baude en prit trois grammes et demi, et n'en éprouva les effets que la nuit suivante par des vues admirables.

Voilà tout ce que j'ai rencontré hors ligne dans une trentaine d'expériences. J'ai reconnu, sans savoir jusqu'à quel point cela pourrait être généralisé, que cette substance ne fait qu'augmenter physiquement et moralement les facultés de l'homme.

Ainsi, j'ai toujours vu l'homme vif, pétu-

lant, gesticulant, etc., l'être bien davantage dans cet état, comme j'ai vu l'homme lourd, lent, apathique, être dans un presque anéantissement. Chaque esprit étudiant selon ses affections, les conceptions sont d'une promptitude inconcevable, elles se manifestent extérieurement par des gestes comme dans l'état de veille; seulement que l'homme lent ne pouvant trouver dans sa parole aucun secours pour exprimer ce qu'il voit ou sent, se contente de gesticuler lentement sans mot dire; c'est le lendemain où il est plus communicatif.

J'ai vu madame Mouttet, d'une douceur angélique, jointe à une grande vivacité d'impressions, entrer résolument dans cet état. Malheureusement la dose était un peu faible; l'extase fut incomplète, et cependant nous la voyions sourire au bonheur qui la débordait; les tableaux se présentaient à sa vue lentement; elle put nous voir, Adèle et moi, à l'état d'âme, et comme elle le disait *transfigurés*. J'essayai de lui faire un peu de musique pour activer ses visions. Elle accusa voir les notes qui sortaient des trous de ma flûte sous forme de petits globules qui frappaient l'air en cadence produisait l'harmonie des sons disait-elle. *Cette définition du son n'est pas à dédaigner.*

Je n'ai jamais vu aucune scène indiscreète ni

indécente ; une idée religieuse les dominait toutes, le nom de Dieu a quelque chose de magique dans cet état ; il pénètre l'extatique d'un saint respect, et d'un pur amour, qui le conduit de suite vers de célestes extases.

En général lorsque les visions ont lieu, le voyant n'aime pas être dérangé, troublé, argumenté, il est tout amour avec ceux qui partagent son bonheur, il est toute haine avec ceux qui se rient de lui.

Je le répète, je n'ai jamais vu un sujet entrer dans cet état mu par la volonté puissante d'étudier une question quelconque, en sortir non satisfait ; les plus hautes questions métaphysiques peuvent y être étudiées et résolues. Toutes les propositions que nous avons présentées au lecteur sont le résultat d'études faites par le secours de cet état et du somnambulisme-magnétique ; nous prions donc tous ceux qui sans cesse se plaignent de ne pas voir de leurs yeux, et palper de leurs mains ce monde spirituel que nous a révélé le somnambulisme, de suivre les conseils que nous venons de donner. C'est la plus belle étude que l'homme puisse faire sur terre.

Chacun saura apprécier assez cet état pour ne pas en faire un habitude qui pourrait devenir funeste ; tous les hommes qui ont passé

pas l'ivresse, ont assez de raison pour ne pas devenir des ivrognes, il doit en être de même pour les hommes studieux. Ce serait très-mal étudier que de marcher vers la folie, ou l'hébétude, qui serait le résultat de cette ivresse extatique provoquée sans raison ou sans limites. En user trois ou quatre fois par an, est suffisant à l'homme sage pour se maintenir dans une route sans accidents ; autrement, je ne répondrais pas plus de sa raison que de celle de de tous les hommes à passions violentes et effrénées.

CONSOLATION.

Je me suis consolé des maux de cette vie,
Des biens et du bonheur desquels j'avais envie ;
Pauvre, ignoré, souffrant, je possède la foi
Qui ranime les cœurs, rend plus heureux qu'un roi.
Oui, cent fois plus heureux, sans palais sans fortune,
Sans tout cet attirail qui plat et importune,
Je jouis d'un bonheur ignoré des humains,
Œuvre de la pensée et produit de mes mains.
TROIS GRAMMES DE HASCHISCH ont offert à mon âme
De l'éclairer, hélas ! d'une *divine* flamme,
L'introduire au delà de ce **VASTE** univers !
Et lui montrer la vie entourée de ses fers
Comme l'ombre est utile à la pure lumière,
Comme l'effet dépend d'une cause première.

J'ai su, j'ai vu, j'ai cru toucher la vérité,
J'ai compris et la **MORT** et l'**IMMORTALITÉ**,
J'ai pu rire des pleurs que répand l'ignorance,
J'ai béni la douleur qui causait ma souffrance,
J'ai ri des dignités de ces **ENFANTS** d'un jour, !
De leurs vieux *oripeaux* qui font tout leur amour,
De leur culte au veau d'or, — de cette triste terre,
De ces biens entourés d'un poison délétère.

J'ai ri de leur savoir finissant à **ZÉRO**,
Couronne d'un docteur, — couronne d'un héros.

J'ai ri de leur armée et de leur politique,
De leurs temples noircis d'un encens azotique,
De ce triste renom, de l'**UNIVERSITÉ**,
Où comme des enfants brille l'humanité,
Où le grand nom de **DIEU** révolte leur génie,
Et celui des esprits est couvert d'ironie.

J'ai vu naître et mourir ces êtres orgueilleux,

Egaux au vermisseau, sans regarder les cieux,
Laisant avec regret des noms honorifiques,
Des couronnes, blasons, ces pieuses reliques
Qui causent ici-bas tout leur attachement,
Je les ai vus quitter en une heure, un moment,
Ces bien-aimés trésors pour un peu de poussière !
Image du NÉANT, leur divine bannière.

Mais moi, fou, philosophe, imbécile et croyant,
Dont l'œil interne s'ouvre et devient plus voyant,
Dans leur tombe j'ai vu un *monde* m'apparaître
Dans lequel, en ce jour, je voudrais pouvoir être.

J'ai ri de la frayeur que leur cause un tombeau
Et leur plus vilain jour est pour moi le plus beau !
5 janvier 1850.

AU LECTEUR.

Je prends la liberté de m'adresser à vous, cher lecteur, pour vous dire que votre bienveillance et les encouragements que beaucoup d'entre vous m'ont accordés, m'ont lancé dans une voie dans laquelle je cherche à mon tour à vous entraîner ; mais peut-être comme le géographe mal assuré de la rectitude de ses lignes, n'ai-je présenté à vos méditations que des propositions indignes d'elle, ou trop obscures pour être comprises. N'en accusez que le besoin que je ressens de vous voir partager des convictions dans lesquelles je puise le bonheur le plus doux que j'aie connu sur terre.

Serai-je plus coupable d'avoir cherché à vous montrer le chemin (que je crois le plus court) qui conduit à la connaissance des plus sublimes vérités spirituelles ? Je ne le pense pas ; le seul tort que je me reconnaisse, c'est d'avoir osé parler un langage qui n'appartient qu'à la science, moi simple ouvrier, sans d'autre instruction que l'inspiration, si je ne connaissais pas toute votre indulgence en faveur de celui que vous avez encouragé à pousser plus loin ses recherches, je jetterais à l'instant

ce manuscrit au feu, oui ce manuscrit qui m'a coûté tant de méditations, tant de veilles, et qui fait toute ma fortune spirituelle, que j'ai regardé avec tant d'amour d'un œil mourant pendant six mois de la cruelle maladie que je viens de faire. Ah! si vous saviez, amis, quel bonheur je goûtais lorsque la souffrance me donnait deux heures de calme, en prenant ma plume, et voyant couler de sa pointe lente à marcher les mille et une pensées qui bouillonnaient dans mon cœur et mon cerveau, lorsque je les lisais, relisais, corrigeais, et relisais encore et toujours; en me disant : D'autres les liront-ils? Dieu en permettra-t-il l'impression? et sur ce, de le demander à ma chère et dévouée interprète entre le monde spirituel et moi. Lorsque sa bouche me répondait : Oui! j'étais pénétré d'une sainte espérance, qui calmait pour quelques minutes encore mes crises. Oh! me disais-je, si mes frères peuvent comprendre ce que je comprends, et ne peux leur expliquer plus clairement, combien ils seront heureux d'assister selon leur volonté à ce grand cours universel où tous les mystères du créateur sont étalés avec profusion à nos regards, et là, nageant selon leurs vœux dans cet océan du monde des causes, ils connaîtront leurs immenses richesses, et les non moins

immenses libéralités de leur Père céleste, de ce Père dont ils béniront le nom avec amour et respect, parce qu'ils sauront alors que son sein est ouvert à tous, et que tout ce qui cause nos tortures dans notre état matériel, est utile comme sujet de comparaison, est cette dualité nécessaire jusque dans la moindre de ses manifestations. Oui, cette comparaison fera notre félicité suprême dans l'état spirituel, c'est là où tous les enfants du SEIGNEUR pourront chanter ses louanges dans l'ÉTERNITÉ DES ÉTERNITÉS!.... Et moi, pauvre homme obscur, j'aurai peut-être fait une bonne action. Que Dieu m'assiste donc, et que ma chétive enveloppe attende encore quelques jours pour se séparer de moi. Oui, mes frères, j'éprouvais une joie secrète à faire ces réflexions, et je l'éprouve bien plus grande en livrant ce manuscrit à l'impression; puissé-je avoir réussi selon mes vœux, qui sont de partager mon bonheur avec vous, et vous aimer jusqu'à mon dernier soupir.

Si au contraire, contre mon attente, je ne présente à vos études que de nouvelles obscurités, ne maudissez pas mon œuvre, elle est plutôt celle d'un malade que d'un homme de mauvaise foi. Elle est le résultat de l'état dans lequel je l'ai conçue.

A vous hommes généreux qui m'avez aidé pécuniairement pour la publication de cet ouvrage, et qui désirez rester inconnus, **MA RECONNAISSANCE ÉTERNELLE.**

A vous, bons frères, qui m'avez prodigué de si tendres soins dans mes souffrances, **TOUTE MA GRATITUDE.**

NOTE DE LA PAGE 72.

Noms des Arcanes occultes tirés du Dictionnaire des Sciences occultes, de l'abbé MIGNE ; du Dictionnaire infernal, de COLIN DE PLANCI ; de la Bibliothèque des Sciences occultes, par FERDINAND DENYS ; des prophéties de la nouvelle Sybille, etc., etc.

ALECTRYOMANCIE, divination par le coq.

ALEUROMANCIE, divination par la farine.

ALOMANCIE, divination par le sel.

ALPHITOMANCIE, divination par le pain d'orge.

AMNIOMANCIE, divination par la coiffe d'un nouveau-né.

ANTHROPOMANCIE, divination par les entrailles humaines.

APANTOMANCIE, divination par les premiers objets qui se présentent à la vue.

ARITHOMANCIE, divination par les nombres.

ARMONMANCIE, divination par l'inspection des épaules.

ASPIDOMANCIE, divination, par l'extase après plusieurs tours à l'entour d'un cercle.

ASTROGALOMANCIE, divination par les dés.

ASTROLOGIE, divination par les astres.

AXINOMANCIE, divination par une cognée de bûcheron.

BAGUETTE DIVINATOIRE, divination pour découvrir les trésors et des sources.

BÉLOMANCIE, divination par les esprits.

BOTONOMANCIE, divination par les feuilles de verveine.

- BRIZOMANCIE**, divination par l'inspection de Brizo.
- CABALE**, divination par les esprits.
- CARTOMANCIE**, divination par les cartes.
- CATAPtromANCIE**, divination par le miroir.
- CAUSIMOMANCIE**, divination par le feu.
- CÉRAUNOMANCIE**, divination par la foudre.
- CIROMANCIE**, divination par la cire fondue.
- CHAOMANCIE**, divination par les alchimistes sur l'air.
- CLÉDONISMANCIE**, divination par la prononciation de certaines paroles.
- CLÉROMANCIE**, divination par les osselets, les fèves noires et blanches.
- CLEIDOMANCIE**, divination par la clef.
- COSQUINOMANCIE**, divination par le crible ou le tamis.
- CRISTALOMANCIE**, divination par le cristal.
- CRISTOMANCIE**, divination par des viandes et des gâteaux.
- CROMNIOMANCIE**, divination par les oignons.
- DACTYLOMANCIE**, divination par anneaux fondus sous certaines constellations.
- DAPHNOMANCIE**, divination par le laurier.
- DÉMONOMANCIE**, divination par les démons.
- GASTRONOMANCIE**, divination par un globe d'eau entre des bougies.
- GÉOMANCIE**, divination par certaines figures faites sur la terre.
- GÉLOSCOPIE**, divination par le rire.
- HIÉROMANCIE**, divination par les sacrifices humains.
- HYDROMANCIE**, divination par l'eau.
- HYPPOMANCIE**, divination par les chevaux.

ICHTHYMANCIE, divination par les entrailles des poissons.

KÉPHALONOMANCIE, divination par le crâne d'un âne.

KÉOSCOPIE, divination par le foie des victimes.

LAMPADOMANCIE, divination par les lampes.

LÉCANOMANCIE, divination par des gouttes d'eau sur du cuivre.

LIBANOMANCIE, divination par l'encens.

LITHOTOMANCIE, divination par des cailloux poussés les uns contre les autres.

MARGARITOMANCIE, divination par les perles.

MÉTOPOSCOPIE, divination par les lignes du front.

MOLYDOMANCIE, divination par le plomb fondu.

MYOMANCIE, divination par les rats et les souris.

NÉCROMANCIE, divination par l'évocation des morts.

NAIRANCIE, divination par les phénomènes du soleil et de la lune.

OCULOMANCIE, divination par les yeux.

OËNOMANCIE, divination par le vin.

ONEIROMANCIE, divination par les songes.

ONOMATOMANCIE, divination par le nom.

ONYCONOMANCIE, divination par les ongles.

OOMANCIE, divination par les œufs.

PALAMASCOPIE, divination par la paume de la main.

PATMASCOPIE, divination par les palpitations du cœur.

PARTHÉNOMANCIE, divination par col d'une vierge.

PHRÉNOLOGIE, divination par l'inspection du crâne.

PHYSIOGNOMONIE, divination par l'inspection des traits du visage.

PÉRATASCOPIE, divination par l'horizon.

RABDOMANCIE, divination par des bâtons ou baguettes.

RAPSODOMANCIE, divination par les vers.

RAGALOMANCIE, divination par des bassinets, des osselets, des petites balles.

SPODOMANCIE, faire parler les esprits par le ventre du possédé.

SCIAMANCIE, divination par l'ombre des morts.

STERNOMANCIE, divination par l'ombre des sacrifices.

STOICHIOMANCIE, divination, par la manière d'ouvrir les livres d'Homère et de Virgile.

STOLISOMANCIE, divination, par la manière de s'habiller.

THÉOMANCIE, divination par la cabale juive, mystère sacré.

TIROMANCIE, divination par le fromage.

XEIRSCOPIE, divination, par l'examen de la main.

XYLOMANCIE, divination par le bois sec trouvé sur le chemin.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction.		4
Propositions métaphysiques.		4
1 ^{re} CONFÉRENCE. DIEU.		11
2 ^{me} —	Ame humaine	20
3 ^{me} —	Nature de la matière.	28
4 ^{me} —	Suite sur la nature de la matière et des pensées.	40
5 ^{me} —	Volume des pensées, leur valeur par rapport au bien et au mal.	50
6 ^{me} —	Quelques mots sur l'astrologie et les sciences occultes.	61
7 ^{me} —	Nombres, temps, espace.	74
8 ^{me} —	Extase de l'auteur. <i>Récit des Extases provoquées par le haschisch.</i>	
	4 ^{re} Extase de M. Blouet.	117
	2 ^e — de M. Lecocq	133
	3 ^e — de M. le docteur W.	138
	4 ^e — 2 ^e de M. Blouet.	143
	5 ^e — 3 ^e de M. Blouet.	150
	6 ^e — de M. l'abbé A...	152
	7 ^e — de M. Duteil.	159
	8 ^e — de M. Blesson	161
	9 ^e — de M. Roustan	163
	10 ^e — de M ^{me} Pichard.	165
	11 ^e — de M. Gaspard	176
	12 ^e — de M. Mouttet.	185
	13 ^e — 2 ^e de M. Lecocq.	195
	14 ^e — 2 ^e de M. Mouttet.	201
9 ^e CONFÉRENCE.		205
	Observations philosophiques sur les séances précédentes. — Philosophes du xvii ^{me} siècle.	
	Crolius	211
	Frasicatorius.	214
	Sendivorgius.	217

Delachambre.	220
Quelques mots sur Swédenborg	224
40 ^e CONFÉRENCE.	
Mystiques du XVIII ^e siècle.	
Swédenborg.	234
Vanderbecte, par Pierre Lebrun	252
41 ^e CONFÉRENCE.	
Philosophes et écrivains du XIX ^e siècle.	
Cazotte	257
De Puységur	263
Daloz.	ib.
De Sennancourt	266
De Balzac	267
Madrolle.	270
Chardel.	274
Detourel.	277
Catherine de Genève, par l'abbé P...	280
Kératry	281
Moreau de Tours.	283
Charles Nodier.	287
12 ^e CONFÉRENCE.	
Réflexions sur les auteurs précédents.	290
Opinions des auteurs suivants :	
Poë (<i>Journal du Magnétisme</i>).	298
Charpignon.	300
Théophile Gautier.	303
Olivier Joseph.	304
Lucide de Prevost.	309
<i>Arcanes de la vie future dévoilés.</i>	323
Mure.	328
Châteaubriand.	330
Réflexions sur l'homœopathie	331
Conclusion	338
Métempsyose.	344
Guide de l'Extatique par le haschisch.	353
Accidents qui peuvent survenir.	363
Consolation.	370
Au lecteur	372
Note sur les arcanes occultes.	376

